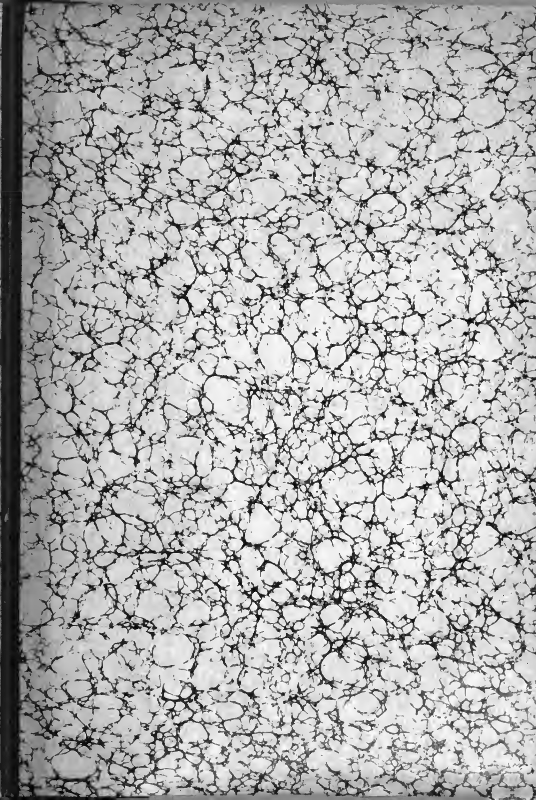




PARIS, LÉCRIVAIN ET TOUBON, RUE DU PONT-DE-LODI, 5



BIBLIOTHÈQUE POUR TOUS



LE NAUFRAGE DE LA MÉDUSE



PAR CH. DESLYS

CHAPITRE PREMIER.

L'héritage de maître Courtade.

C'était un grand vieillard, à l'apparence robuste encore, à la mine ouverte et franche, maître canonnier en retraite, officier de la Légion d'honneur, la gloire de son village.

Il s'était familiarisé rapidement avec moi ; il venait presque chaque jour s'asseoir à mes côtés, et fumait tranquillement sa pipe tandis que je travaillais, à l'abri du soleil et de la pluie, dans quelque pittoresque anfractuosité de la falaise normande.

Un soir, le vent emporta quelques-unes des pages que je venais de griffonner; maître Courtade courut après sur la grève.

Mais, au moment de me les rendre, se ravisant tout à coup :

— Vous permettez? dit-il.

Et il se mit à parcourir les feuillets d'un regard curieux.

— Tiens, maître Courtade, vous savez donc lire?

— Et écrire aussi... Oh! oh! je suis un savant!... j'avais étudié pour être prêtre avant la révolution, la première, s'entend... la grande!

— En ce cas, lisez tout à votre aise, maître Courtade; et si ça vous amuse, j'en serai ravi. Tenez, voici justement le commencement!

Il s'agissait d'une nouvelle.

— Merci! répondit le vieux loup de mer, qui, sans plus de façons, commença le premier chapitre tandis que, de mon côté, j'achevais le dernier.

Au bout d'une heure, j'avais fini; cinq minutes plus tard, il en était de même de maître Courtade.

— Eh bien? fis-je avec une certaine anxiété.

— Eh, eh!... ça vous intéresse tout de même, et c'est pas mal imaginé du tout... seulement, ça n'est pas vrai; et la vérité, voyez-vous bien, monsieur... mais là, la vraie vérité, c'est quelquefois bien autrement dramatique encore que toutes les inventions des faiseurs de livres... Si je vous racontais ce qui m'est arrivé à moi, ce que j'ai vu, ce que j'ai souffert...

En ce moment, une ombre, accidentée d'une carabine, se dégagea tout à coup des rochers.

C'était le brigadier des gardes-côtes.

— Le fait est, dit le douanier, qui nous avait entendus sans doute avant de se laisser voir; le fait est que maître Courtade en a enduré des grises... Quand on a été comme lui à Trafalgar, à Aboukir; quand on a fait le plongeon avec *le Vengeur*, et surtout lorsqu'on est un des revenants de *la Méduse*...

Aux trois premiers de ces noms, le vieillard s'était orgueilleusement redressé de toute la hauteur de sa taille en c'er-

nier souvenir, au contraire, il eut un vif mouvement de contrariété, presque une grimace de douleur. On eût dit que la malencontreuse intervention du douanier venait de raviver en lui comme une ancienne blessure.

— On ne vous parle pas... grommela-t-il d'un ton bourru. Bien le bonsoir!

Et d'un pas fiévreux, il s'éloigna.

— Quel vieux sauvage que ce père Courtade!... Jamais on ne peut lui parler de *la Méduse*, sans que tout aussitôt, crac... il s'envole comme un cormoran effarouché. Et c'est vraiment dommage pour vous, monsieur; car, s'il avait voulu vous conter la chose, ou tant seulement vous communiquer les notes qu'il cache si soigneusement dans sa vieille cassette verte...

— Une cassette!... des notes!...

— C'était à la suite de sa grande maladie d'il y a trois ans il resta quasiment tout un hiver sans pouvoir dormir, et, tout le long des nuits, il écrivait, il écrivait... Mais pardon, excuse monsieur, j'aperçois là-bas le lieutenant de douane qui fait sa ronde... vous comprenez, la consigne!

Là-dessus, le digne brigadier prit son allure la plus martiale, et s'en alla à l'ordre du soir.

Quant à moi, je restai seul et pensif.

Les dernières paroles que je venais d'entendre m'avaient mis la puce à l'oreille, on le comprendra sans peine, et maître Courtade prenait pour moi toutes les proportions d'un roman.

Dès le lendemain, au risque de l'irriter de nouveau, j'abordai franchement ce chapitre avec le vieux loup de mer.

Tant que je ne lui parlai que d'Aboukir, de Trafalgar, voire même du *Vengeur*, il se montra tout aussi glorieux, tout aussi souriant que la veille; mais sitôt que j'eus prononcé le nom de *la Méduse*, comme la veille il m'arrêta court.

— Inutile de parler de cela, me dit-il; rien que ce seul mot réveille en moi de trop cruelles souffrances. Et d'ailleurs, c'est écrit, tout est écrit : ayez un peu de patience, monsieur... vous ne serez pas oublié sur le testament de maître Courtade.

Et toutes les fois que je tentai de revenir sur ce sujet, qui pour moi devenait presque une énigme, le vieillard invariablement me répondait :

— Plus tard, monsieur... quand je ne serai plus!

De guerre lasse, je finis par bouder quelque peu mon vieux compagnon de la grève.

Le mois de juin, du reste, s'avançait; juillet nous amena de nombreux baigneurs; la plupart étaient de mes amis. Accaparé désormais par eux, je n'échangeai plus avec maître Courtade que quelques banalités insignifiantes. Il en fut ainsi jusqu'au commencement d'octobre, jusqu'au jour où les premières feuilles jaunies nous donnèrent le signal du départ.

J'allai prendre congé de maître Courtade.

— Vous ne vous souvenez peut-être plus de ma promesse, dit-il en me serrant la main; mais moi, je ne l'ai point oubliée : bientôt peut-être vous en aurez la preuve.

— Allons donc! me récriai-je, vous irez jusqu'à cent ans, maître Courtade, et l'été prochain nous nous reverrons. Au revoir!

— Adieu! conclut-il avec un étrange sourire, adieu!

L'hiver se passa, le printemps revint... c'était hier. Et je ne sais trop pourquoi, mais les premières feuilles vertes me faisaient penser à mes amis du bord de la mer, lorsqu'un facteur du chemin de fer apparut tout à coup devant moi.

— Voici un paquet qui arrive du Havre; c'est de la part d'un nommé Courtade.

— Courtade!...

Après avoir rempli les formalités d'usage, je m'empressai d'ouvrir l'enveloppe.

Elle contenait une vieille cassette, une cassette verte... la cassette, sans aucun doute, dont m'avait parlé le brigadier de la douane.

La clef pendait à côté de la serrure; le couvercle bientôt se souleva.

J'aperçus un volumineux manuscrit; les feuillets, déjà jaunis par le temps, étaient entièrement remplis d'une écriture grossière.

Sur la première page, en grandes lettres bâtardes, ressortait ce titre :

NAUFRAGE DE LA MÉDUSE.

Au revers de la dernière feuille, ces quelques mots étaient fraîchement écrits :

« Le médecin a déclaré que je ne passerais pas la nuit; monsieur le curé va venir. Faites de ceci ce que bon vous semblera, monsieur; je vous tiens ma promesse. »

Pauvre maître Courtade!... à l'heure où je recevais l'héritage de ses souvenirs, sans aucun doute il n'était plus!

Je lus immédiatement le manuscrit. Oh! maître Courtade avait bien raison, la vérité est quelquefois plus émouvante, plus dramatique, plus terrible que les plus habiles créations de l'esprit humain.

Que le lecteur en juge à son tour. Ce que je lui donne aujourd'hui, c'est le récit même du vieux marin.

A côté de la grande tragédie historique de *la Méduse*, on trouvera un drame intime et jusqu'alors inconnu. J'ai cru devoir changer les noms de ceux des naufragés qui en sont les personnages principaux. J'ai pieusement conservé tous les autres noms, comme tous les autres faits; ils appartiennent aux lamentables annales de l'océan.

CHAPITRE II.

Départ.

Durant les dernières années de l'empire, on recruta parfois des canonniers de marine pour l'artillerie de terre. Enrôlement libre, cependant; on ne demandait que les hommes de bonne volonté : je fus l'un des premiers à répondre : Présent!

Voilà comment je me suis trouvé aux campagnes de 1812 et de 1813, à la campagne de France, à la grande guerre des cent-jours; voilà comment j'ai fait la connaissance du capitaine André Lambert, comment je me pris à l'aimer ni plus ni moins que s'il avait été mon fils.

Lors de la retraite de Russie, c'était un tout jeune homme qui sortait de l'école, presque un enfant. Il serait resté dix fois pour une sous la neige, si je ne l'eusse pas porté de temps en temps sur mon dos. Ça vous attache, ces choses-là!

Un peu plus tard, en Allemagne, fallait voir comme il était reconnaissant et bon pour moi. A Lutzen, il passa lieutenant; je fus aussi fier que le jour où j'avais reçu ma croix. La paix fut signée quelque temps après; je la maudis surtout parce qu'elle nous sépara; mais nous nous retrouvâmes après le retour de l'île d'Elbe.

A Waterloo, il me sauva la vie à son tour; car, sans lui, j'étais laissé parmi les morts. Brave capitaine Lambert, il me porta, comme trois années auparavant je l'avais porté moi-même. Oh! ce n'était plus le frêle et pâle chérubin de la Bérésina; c'était un fier et bel officier maintenant, dont les moustaches noires imposaient le respect à tous les hommes et faisaient rêver toutes les femmes. Il me conduisit jusque chez un médecin des environs; il paya d'avance pour qu'on eût grand soin de moi; puis, comme l'ennemi s'avançait, il rejoignit le régiment après m'avoir dit : — Ne manque pas de venir me voir à Paris, Courtade; voici mon adresse.

Par malheur, je ne pus me remettre en route que dix mois après, et lorsque je me présentai à l'adresse indiquée, plus personne. Le capitaine André Lambert était absent pour le quart d'heure. Je voulus en savoir le pourquoi; je me mis à la recherche de quelques anciens; je les interrogeai. On me dit qu'il avait donné sa démission, qu'il était allé dans son pays pour chercher ses papiers, qu'il allait se marier... une grande passion!

— Tant mieux! que je me dis, ça le consolera de la gloire! Et déchirant un coin de ma feuille de route, j'écrivis dessus :

« Votre vieux camarade vous souhaite bien du bonheur, mon capitaine, et il part pour Rochefort, où les nouveaux te renvoient en qualité de maître canonnier à bord de la frégate *la Méduse*. »

Telle était effectivement la destination qu'on m'avait donnée dès le surlendemain de mon retour.

Pas moyen d'attendre, je me mis en route; mais j'étais si faible encore, par suite de mes blessures, qu'il me fallut tout un mois pour arriver à Rochefort.

Sans désemparer, j'allai rendre visite à mon nouveau vaisseau.

C'était une belle et gracieuse frégate de quarante-quatre canons, par ma foi... svelte de coque, fine de mâture, presque toute neuve, un vrai bijou.

Je me pris tout de suite à aimer *la Méduse*, et je demandai à Jacques Fauque, un ancien matelot de ma connaissance, que je venais de retrouver à bord :

— Quel est notre commandant?

— M. de Chaumareys, me répondit-il.

— Je ne connais pas.

— Ça n'a rien d'étonnant, voilà plus de vingt-cinq ans qu'il n'a pas vu la mer... C'est un officier d'avant la révolution... un émigré...

— Ah!

Nous n'en dîmes pas plus, Jacques Fauque et moi, sur le compte du commandant, mais nous échangeâmes un regard...

Puis, virant de bord aussitôt :

— Où allons-nous? demandai-je encore.

— Au Sénégal... Comment! tu ne sais pas....

— Mais j'arrive de l'armée de terre, et je ne sais rien de rien!

Sur ça, le vieux matelot m'expliqua longuement comme quoi les traités de 1814 puis de 1815, nous avaient rendu le Sénégal, occupé depuis 1808 par les Anglais... comme quoi les événements des cent-jours avaient retardé notre remise en possession... comme quoi *la Méduse* faisait partie de l'expédition que dans ce but on préparait depuis deux années.

— Depuis deux années, pensai-je à part moi... M. de Chaumareys a dû se dérouiller durant ce temps-là, et pour peu qu'il se soit mis en tête d'étudier la route à suivre... eh! mon Dieu... peut-être ne s'en tirera-t-il pas plus mal qu'un autre!

Jacques Fauque, de son côté, continuait les explications. Il me montrait, comme devant naviguer de conserve avec nous, la flûte *la Loire*... puis le brick *l'Argus*, arrivé la veille de Lorient, et que commandait M. de Parnajon, un vrai marin celui-là!

Un quatrième vaisseau, la corvette *l'Echo*, était attendu de Brest le soir même, et devait compléter la flottille en partance dans la rade de l'île d'Aix.

Le départ était fixé au surlendemain; le lendemain soir, il y avait grand festival au principal cabaret de la côte, tous les sous officiers de la marine royale devaient s'y trouver réunis avec ceux du bataillon qui allait tenir garnison au Sénégal, et qu'on appelait par avance le bataillon d'Afrique.

— A demain donc, conclut en me serrant la main Jacques Fauque, à demain.

La fête commença franchement et joyeusement, mais elle faillit se terminer assez mal, et nous donna la preuve qu'on avait composé le bataillon d'Afrique avec les plus mauvais gars de l'armée.

Jacques Fauque et moi, nous nous retirâmes promptement de cette atmosphère toute chargée d'orage, et quelques vieux camarades s'étant joints à nous, on s'en alla tranquillement fumer sa pipe sous une verte tonnelle qui dominait la grande route.

Il n'y avait pas cinq minutes que nous étions assis, lorsqu'une chaise de poste déboucha tout à coup du sommet de la côte et commença de la descendre au galop.

— Tudieu! fit Jacques Fauque, voilà une chaloupe qui court toutes voiles dehors, gare au chavirement!

A peine achevait-il la prédiction, qu'elle s'accomplit précisément sous nos yeux.

L'une des roues vola en éclats, la voiture fut violemment renversée sur la route.

Déjà nous nous apprêtions à courir au secours des voyageurs... mais la portière s'ouvrit aussitôt d'elle-même... un grand jeune homme s'élança légèrement au dehors... je jetai un cri.

— André Lambert!

C'était lui... je ne m'étais pas trompé... c'était bien mon capitaine... Il avait levé les yeux vers la terrasse... à son tour il m'avait reconnu... il venait de s'élancer vers moi... maintenant il m'entraînait à l'écart, et d'une voix fiévreusement haletante, il me disait :

— Courtade... mon vieux Courtade... béni soit cet accident... c'est toi-même que je viens chercher à Rochefort... Tu es maître canonnier à bord de *la Méduse*, n'est-il pas vrai?

— Oui, mon capitaine. Mais...

— Il faut que tu trouves un moyen de me faire embarquer avec toi sur la frégate.

— Vous voulez aller au Sénégal! mais pourquoi...

— Ne m'interroge pas, Courtade... contente-toi de savoir qu'il y va de mon bonheur, de ma vie...

Je regardai plus attentivement André Lambert; il était pâle, il semblait désespéré... l'altération de ses traits dénotait une grande angoisse, un profond chagrin.

Je compris qu'il n'y avait pas à discuter, qu'il fallait agir.

Mais comment? Je n'étais pas le commandant de *la Méduse*, moi, et le commandant seul avait le droit de prendre à son bord un passager. André Lambert n'appartenait pas à la marine française... Sa qualité d'officier démissionnaire et par conséquent bonapartiste, ne pouvait servir qu'à le rendre suspect... L'équipage était au grand complet... on partait le surlendemain... Dans l'espace de quelques minutes, nous passâmes en revue dix moyens, dix subterfuges; tous furent reconnus impraticables

L'agitation d'André, son désespoir croissaient encore; sans savoir ce dont il s'agissait, j'étais presque aussi agité que lui.

En ce moment, sous la charmille voisine retentit tout à coup la détonation d'une arme à feu.

Le feuillage presque simultanément s'écarta; nous vîmes s'avancer un sergent-major du bataillon d'Afrique, qui malmenait assez rudement un soldat du même corps.

Ce sergent était un Toulonnais nommé Charlot.

— Bagasse! nous dit-il dans son baragouin provençal, si mon bras n'eût pas détourné le coup, croyez-vous que cet animal-là se faisait sauter la cervelle!

— Sergent... balbutia le pauvre conscrit tout confus.

— Silence dans les rangs! interrompit Charlot. Vous ne vous souciez pas de faire connaissance avec le Sénégal, c'est connu... vous regrettez votre village, votre clocher, votre promise... un tas de balivernes, troun de l'air!... ça n'est pas un motif pour se périr, alors surtout qu'on a cent écus dans son sac!

— Mais... ces cent écus-là, major... c'était Joséphine qui me les avait envoyés... et puisqu'ils n'ont pas suffi pour m'avoir un remplaçant... Non! voyez-vous, sergent, je ne peux pas vivre sans Joséphine!

— Taisez-vous... et venez boire vos cent écus... avec les camarades. Voilà comme on se console, bagasse! quand on a le cœur et l'esprit français.

— Mais, sergent...

Cette fois ce fut André Lambert qui interrompit le fantassin sentimental.

— Sergent, demanda-t-il brusquement à Charlot, voulez-vous m'accepter pour le remplaçant de ce soldat?

— Bah! fit le Provençal étonné. Comment, jeune homme, vous vous contenteriez des cent écus de ce pauvre diable?

— Non, sergent, je les lui laisse pour retourner épouser Joséphine.

— Vous vous substitueriez gratis...

— Et je vous offre mille francs à vous, sergent, si vous voulez être favorable à cette substitution.

— Troun de l'air!

Le plus stupéfait cependant, ce n'était pas le Provençal, c'était moi.

— Comment! m'étais-je récrié... comment, mon capitaine, vous... simple soldat... et dans les pousse-cailloux encore!

— Tais-toi! fit-il d'un ton bref. C'est le seul moyen d'être reçu sur *la Méduse*.

Et tout bas, à part lui, je l'entendis qui ajoutait :

— Peut-être cela vaudra-t-il mieux ainsi.

Le Provençal, pendant ce temps-là, passait la patte par-dessus l'oreille. Assurément, il ne demandait pas mieux que d'encaisser le billet de mille; mais n'y avait-il pas, dans ce qu'on lui proposait, quelque danger pour ses galons? Voilà ce que lui disait la prudence. Bien vite la cupidité répondait qu'on était en pleine désorganisation militaire, et qu'au bataillon d'Afrique surtout, l'on pouvait se permettre de pêcher en eau trouble.

— Il n'y a plus qu'une chose qui m'intimide, dit-il enfin, en montrant le conscrit qui ouvrait de grands yeux comme quelqu'un qui croit rêver, c'est que ce gaillard-là est inscrit sous le nom de Pierre Rigaut...

— Qu'à cela ne tienne, sergent : je m'appellerai Pierre Rigaut...

— Tope! conclut le Toulonnais.

Vainement je tentai quelques efforts pour empêcher cet arrangement; personne ne voulut m'entendre, et l'on s'empressa de passer dans un cabinet du restaurant, où le capitaine André Lambert prit l'uniforme du soldat Pierre Rigaut, de même qu'il lui avait pris son nom.

Le pauvre conscrit n'en pouvait revenir encore; il riait et pleurait en même temps; son cœur débordait d'une folle joie, et lorsqu'il se vit revêtu des habits de voyage de son libérateur, il lui saisit la main qu'il embrassa à plusieurs reprises, tout en s'écriant :

— Ah! monsieur, monsieur, que c'est beau ce que vous faites là! Ça vous portera bonheur, voyez-vous bien... Joséphine et moi, nous allons joliment prier pour vous!

Le sergent Charlot n'était pas moins satisfait : il était payé.

Le capitaine Lambert, ou plutôt le simple soldat Pierre

Rigaut, les congédia tous les deux; je me trouvai seul avec lui.

J'allais commencer un sermon, lorsque je le vis pâlir et chanceler tout à coup.

Pauvre André... je le sus plus tard, il n'avait pas dormi depuis huit jours; il venait de faire deux cents lieues sans prendre à peine de nourriture; il était en proie à quelque violente douleur qui m'était encore inconnue. Lorsque je saisis sa main pour le soutenir, je sentis qu'il avait la fièvre. Lorsque je voulus l'interroger de nouveau, il ne me répondit que par des phrases sans suite: le délire pour lui commençait.

Aidé de Jacques Fauque et du sergent Charlot, je le conduisis à bord de la frégate; je le couchai dans mon propre hamac, et là, toute la nuit durant, je veillai sur lui, mais non sans me creuser la tête pour deviner tout ce mystère.

Le lendemain, 17 juin 1816, à sept heures du matin, *la Méduse* appareillait.

Au premier mouvement de tangage, André Lambert ouvrit les yeux.

— Qu'y a-t-il donc? me demanda-t-il.

— C'est la frégate qui part... répondis-je; une matinée superbe... tout le monde est sur le pont.

— Tout le monde?... Ah! je veux y être aussi... conduis-moi vite!

Cinq minutes après, nous étions en haut.

La Méduse offrait alors un magnifique spectacle. Je ne m'étais pas trompé, personne n'y manquait; et la variété des uniformes et des costumes ajoutait encore au prestige de ce tableau. Officiers de marine et de terre, soldats et matelots, passagers de tout âge et de toute sorte étaient diversement groupés çà et là. L'expédition, ayant pour but de réorganiser la colonie, y portait non-seulement une garnison et des administrateurs civils, mais encore des prêtres, des instituteurs, des ingénieurs, des médecins, des pharmaciens, des naturalistes, des cultivateurs, des ouvriers. En arrivant sur le pont, j'y comptai vingt et une femmes, dont la plupart, ma foi, jeunes et jolies. En tout, j'en ai relevé le chiffre plus tard, deux cent quarante personnes environ.

Un groupe attira tout d'abord mon attention, il se composait en partie de la famille d'un greffier : c'est ainsi qu'à cette époque on nommait une sorte de magistrat colonial qui cumulait les fonctions de maire et de notaire. Je demandai le nom de celui-là; on me répondit : Monsieur d'Esparville.

Il était debout auprès de sa femme, qui, assise sur le bord de la drome, allaitait en ce moment le dernier venu de la famille. Quatre autres petits enfants jouaient à ses pieds. Un peu en arrière, trois grandes jeunes filles, les demoiselles d'Esparville, étaient gracieusement enlacées, et de leurs regards émus disaient à la France un dernier adieu.

La plus jeune pouvait avoir seize ans tout au plus; c'était un charmant lutin, aux yeux bleus, à la chevelure blonde. La cadette, bien qu'un peu plus grande, lui ressemblait beaucoup; mais la sœur aînée était d'une nature toute différente; de magnifiques cheveux bruns, de grands yeux noirs, une pureté de visage, une douceur, une bonté incomparables. Si fait, cependant. Dès le premier regard que je jetai sur Marie d'Esparville, je me rappelai les tableaux d'église qui représentent la sainte Vierge. Elle en avait non-seulement le nom, mais encore la bauté.

A ses côtés se tenait un homme au visage sombre, qui ne la quittait pas des yeux. On eût dit son mauvais génie.

Derrière elle, et tenant une ombrelle rose au-dessus de cette adorable tête de vingt ans, je remarquai encore un jeune et robuste nègre dont la physionomie exprimait le plus attentif dévouement.

Tout à coup, les regards de Marie d'Esparville se portèrent de mon côté. Aussitôt une révolution complète s'opéra dans son attitude et sur son visage; elle devint affreusement pâle, et, portant la main sur son cœur, elle se prit à trembler.

Je retournai vivement la tête pour voir d'où pouvait provenir cette émotion.

Derrière moi se trouvait André Lambert...

André Lambert, tout aussi ému, tout aussi pâle que mademoiselle d'Esparville elle-même.

Et, bien évidemment, leurs regards se croisaient.

— Bon! me dis-je à part moi; j'ai mis le doigt sur le secret de mon capitaine... c'est de l'amour!

Mais presque en même temps, je me sentis au cœur un sinistre pressentiment.

Quatre autres personnes avaient tout vu, tout compris.

En premier lieu, l'homme au visage sombre; il avait eu un mouvement de colère, et dans les yeux comme une menace.

Secondement, le nègre, qui maintenant observait cet homme avec une vigilante inquiétude.

Enfin, les deux autres demoiselles d'Esparville, qui, partagées entre la crainte et la joie, osaient à peine échanger un sourire.

— Tout cela cache un danger!... pensai-je aussitôt... un danger pour mon capitaine... Je connaîtrai son secret.

CHAPITRE III.

La première semaine.

Au départ, une bonne brise du nord enflait toutes les voiles déployées de *la Méduse*.

Mais à peine étions-nous au large, que le vent devint contraire, et que durant tout le jour la frégate louvoya sans pouvoir doubler la tour de Chassiron, qui s'élève à la pointe de l'île d'Oléron, en face le banc des Antiochats.

M. de Chaumareys donna l'ordre de jeter l'ancre, et les trois autres vaisseaux vinrent successivement mouiller auprès de *la Méduse*.

Le temps, néanmoins, continuait d'être beau; grande était la foule qui se promenait sur le pont.

Dans ces allées et venues générales, je remarquai que Marie d'Esparville passa souvent auprès d'André Lambert, et chaque fois lui parla à voix basse.

— Connu, me dis-je. J'aurai l'œil au grain!

En même temps, je ne perdais pas de vue l'homme en qui je pressentais un ennemi.

Je demandai des renseignements sur son compte, et j'appris que c'était un grand seigneur portugais, qui jadis avait commandé un navire de ce pays, et qui maintenant établi au Sénégal, y possédait une étendue de terrain grande comme un royaume. Il se faisait appeler le marquis de Torellas.

— Diable! pensai-je. Ce n'est pas un petit ennemi!

Le marquis de Torellas était d'autant moins à dédaigner qu'il semblait l'intime ami de M. de Chaumareys, sur lequel il exerçait, disait-on, une étrange influence... au point même que notre commandant n'agissait guère que par les conseils de cet étranger.

Effectivement, durant ce premier jour, j'eus lieu d'observer que chaque fois qu'il avait à donner un ordre, M. de Chaumareys ne manquait jamais d'aller consulter le marquis de Torellas, qui se tenait sans cesse auprès de la famille d'Esparville et qui faisait à la belle Marie une cour assidue, au grand désespoir, bien entendu, de mon pauvre André Lambert!

Tout cela me semblait de moins en moins rassurant.

La nuit arriva, le pont redevint presque désert. Il y avait grande réception chez M. de Chaumareys. Le marquis de Torellas s'y trouvait avec M. d'Esparville. Madame d'Esparville avait depuis longtemps disparu avec ses enfants. Je pressai André Lambert de venir prendre quelque repos. Il y consentit enfin. Grâce à un certificat que le chirurgien m'avait délivré, au nom du soldat Pierre Rigaut, j'avais obtenu l'autorisation de le conserver jusqu'à parfait rétablissement dans ma cabine. Je m'étais muni d'un second hamac; nous nous couchâmes à côté l'un de l'autre, et je soufflai la lampe.

Au bout de quelques minutes à peine, mon capitaine semblait dormir, et pour ma part, je commençais à en faire autant, lorsqu'il me sembla entendre un léger bruit au-dessus de ma tête.

J'entr'ouvris un œil.

André se soulevait avec précaution sur les bords de son hamac, afin de regarder dans le mien.

Je ronflai.

Mon capitaine sauta légèrement sur le plancher, ouvrit la porte sans bruit et disparut.

Après quelques secondes d'intervalle, je le suivis.

Mais il me fallut quelque temps pour retrouver sa trace.

Enveloppé dans son manteau, il était allé s'étendre mystérieusement derrière l'une des grandes banquettes de bois peint qu'on avait disposées de distance en distance sur le pont pour les passagers d'importance. A quelques pas de ce siége, un amas de barriques, de cordages et de voiles projetait tout alentour une ombre épaisse. C'est dans cette ombre qu'André Lambert était venu se coucher, invisible à tous les regards, hormis aux miens, les seuls qu'il ne pût pas mettre en défaut; on ne trompe pas les yeux d'un père!

Quant au motif de cette singulière fantaisie, j'en étais encore à me le demander, lorsque tout à coup, au clair de la

lune, j'aperçus une ombre gracieuse qui s'avançait vers le banc... l'ombre de Marie d'Esparville!...

Très-bien... parfait... j'avais compris...

Mais si l'endroit était bien choisi pour un rendez-vous, il pouvait également servir à un espionnage paternel.

Personne encore ne soupçonnait ma présence... Je contournai le monticule en question, je me glissai entre deux barriques sans faire plus de bruit qu'un serpent... j'arrivai sous une toile goudronnée... avec mon couteau j'y fis un trou... J'allais tout voir et tout entendre.

La jeune fille, ainsi que je l'avais bien prévu, était assise sur le banc, au dossier duquel son coude s'appuyait.

Sa tête, reposant dans sa main à demi, se retournait et se renversait en arrière.

Elle était charmante ainsi.

Quant au capitaine Lambert, toujours plongé dans l'ombre, il s'était à peine soulevé, et la regardait.

— Merci! put-il dire enfin, merci d'avoir tenu votre promesse...

— Je vous devais une explication, monsieur Lambert, murmura presque imperceptiblement la jeune fille qui, pour quiconque l'eût aperçue de loin ou fût passé même auprès d'elle, semblait uniquement absorbée dans la contemplation du ciel étoilé. Ecoutez-moi sans colère, André. Après m'avoir entendue, peut-être regretterez-vous votre folie... J'avais si grand besoin que vous me laissiez tout mon courage!

— Laissez-moi m'excuser d'abord moi-même!... interrompit amèrement André. Si vous saviez combien je vous aime, Marie... si vous saviez ce que j'ai souffert lorsqu'à mon retour à Paris, au moment même où je croyais toucher au bonheur, je n'ai plus trouvé que cette lettre... cette fatale lettre... dans laquelle vous m'appreniez que pour l'honneur de votre père, pour l'avenir de votre famille...

— J'étais contrainte d'épouser le marquis de Torellas... Oh!... croyez-moi, monsieur Lambert, le plus à plaindre de nous deux, c'est moi... Laissez-moi la force d'accomplir le sacrifice... il est nécessaire... Lors de l'occupation anglaise, mon père ne voulut pas demeurer au Sénégal; il y a un mois encore, il croyait pouvoir rentrer dans ses biens... les traités s'y opposent, et non-seulement notre famille se trouvait complétement ruinée, mais encore il devenait impossible de payer les dettes contractées en France par mon père. C'était le déshonneur, il n'y aurait pas survécu.

— Marie...

— Laissez-moi achever. Le marquis de Torellas est venu dire à M. d'Esparville : Je suis en possession de vos propriétés, accordez-moi la main de votre fille, et je vous rends tout. André, que devais-je répondre? soyez mon juge. Malgré les premiers refus de mon père, malgré les supplications de toute ma famille, qui désirait avant tout mon bonheur, et qui savait que ce bonheur ne peut exister que par vous, André, j'ai consenti... Ne m'interrompez pas!... moi seule, je sais toute l'étendue de notre ruine; M. de Torellas me l'a fait connaître... c'eût été la misère, André... la misère pour M. d'Esparville, un vieux gentilhomme... pour ma mère, qui m'aime tant... pour mes sœurs, pour mes frères... ils sont sept, monsieur Lambert... la plupart encore à élever... N'était-ce pas mon devoir?... Oh! j'ai cruellement souffert aussi, allez!... car je connais votre amour, monsieur Lambert... Ne doutez pas du mien non plus... il est à vous pour jamais!...

— Et vous voulez que j'y renonce, Marie?... Vous croyez que je peux vivre ainsi! Détrompez-vous!... Tenez, pour m'embarquer sur ce vaisseau, pour vous suivre, j'ai pris la place d'un pauvre soldat qui venait de tenter de se faire sauter la cervelle, parce qu'on le séparait de la femme qu'il aimait...

— André...

— Je n'attenterai pas à mes jours, rassurez-vous!... Je laisserai faire la douleur... C'est une arme lente, mais certaine. Si je vous perds, Marie, je mourrai!

— Je mourrai peut-être aussi; mais auparavant, j'aurai sauvé tous les miens. Il le faut, je serai la femme du marquis de Torellas!

— Marie... oh! ne me parlez plus de cet homme!...

— Silence, le voici! se récria tout à coup mademoiselle d'Esparville.

Je n'entendis pas d'autres paroles; mais il y eut comme une espèce de rugissement de l'autre côté des toiles qui me cachaient, et je crus deviner à leur froissement soudain que le capitaine Lambert allait bondir sur son ennemi. J'écartai vivement tous les obstacles qui nous séparaient; je parvins à lui, et, saisissant sa main, je lui jetai rapidement ces quelques mots à l'oreille :

— Halte-là, capitaine! N'oubliez pas que vous n'êtes ici qu'un simple soldat, et que votre vieux Courtade ne vous permettra pas de risquer votre tête!...

De son côté, la jeune fille avait saisi l'autre main d'André, et, tout en se redressant, elle lui disait :

— Du courage... Dieu nous regarde... Il nous réunira là-haut!...

Puis la noble fille essuya ses larmes et s'avança d'un pas calme au-devant de celui qui la cherchait.

Ils passèrent tous les deux auprès de nous.

D'un bras je retenais André contre moi; j'avais une main sur ses lèvres... il pleurait comme un enfant.

Quelques minutes se passèrent ainsi.

Puis, deux ombres se penchèrent vers nous... les deux grandes sœurs de Marie d'Esparville. En même temps, elles tendirent la main au capitaine Lambert.

— André, dit l'une, vous ne vous souvenez donc plus que nous sommes vos amis?...

— Frère, ajouta l'autre, espérez encore!...

— Lucie... Denise..., balbutiait le jeune homme éperdu.

Mais déjà, semblables à des apparitions de la nuit, les deux blondes sœurs avaient disparu.

A mon tour, j'essayai de consoler André.

— Allons donc! dis-je, ne vous laissez pas abattre comme ça, mon capitaine!... Il n'y a pas de danger tant que nous serons à bord de *la Méduse!*... Que diable! on ne se marie pas en mer... et quand nous serons au Sénégal, on verra bien!... Vous avez pour vous l'amour de la jeune fille, l'amitié de ces deux charmants lutins qui s'appellent Denise et Lucie; par-dessus le marché, vous avez le dévouement du vieux Courtade.

Le capitaine se laissa finalement reconduire dans la cabine et, brisé d'émotion, de fatigue, il s'endormit.

Pendant ce temps-là, la flottille avait déployé ses voiles et filait comme un vol de goëlands à travers le pertuis d'Antioche.

La nuit s'acheva bien; mais le lendemain fut mauvais. Le vent tournait au sud, le ciel se couvrait; la mer fut très-houleuse et durant presque tout le jour, il plut.

Les dames naturellement restèrent au salon et j'en fus enchanté pour le capitaine Lambert, qui put du moins goûter un jour de repos.

Je restai nonobstant en vigie. Le Torellas se promenait sur la dunette avec M. de Chaumareys.

Tout à coup, vers les dix heures, le lieutenant accourut, annonçant que la route tenue par le navire portait directement sur les écueils appelés *les Roches-Bonnes*.

Si l'on n'eût pas viré de bord aussitôt, dès ce jour-là, la perte de *la Méduse* était certaine.

La nuit suivante, il y eut un fort grain; mais il amena vent de nord, et nous pûmes enfin nous mettre sérieusement en route.

Au matin, les nuages se dissipèrent comme par enchantement et le temps fut très-beau; mais avec une faible brise, on ne fit que très-peu de chemin.

Il en fut de même les quelques jours suivants. Les dames avaient reparu sur le pont. André n'en bougeait pas; mais il paraissait plus calme. A part quelques petits signes gracieux de Lucie et de Denise, à part quelques longs regards échangés entre André et Marie, personne ne se fût douté que ce simple soldat connût la noble famille d'Esparville.

Grâce surtout aux précautions que je conseillais, le père de Marie n'avait pas encore rencontré sur son chemin le visage du capitaine Lambert, et il n'avait certainement aucun soupçon de sa présence à bord de *la Méduse*.

Il n'en était pas de même du marquis de Torellas; plusieurs fois déjà, j'avais surpris des regards inquisiteurs lancés en passant sur mon capitaine. Évidemment, ce Portugais maudit flairait son rival.

Un moment arriva même où le doute ne me fut plus permis à cet égard.

— C'est drôle tout de même, vint me dire un soir le sergent Charlot; il y a quelqu'un ici qui s'intéresse tout particulièrement à notre remplaçant... de contrebande.

— Qui donc ça, Toulonnais?

— L'homme au teint couleur d'olive... celui que l'on appelle le marquis de... je ne sais plus trop comment, mais ça rime avec bagasse! Voilà déjà deux ou trois fois qu'il me montre le camarade en me demandant : — Quel est donc ce soldat-là?... Pourquoi est-il si triste et si pâle?... D'où vient-il?... Quel est son nom?... et un tas d'autres interrogations du même numéro!...

— Et toi, tu lui réponds?...

— Que c'est Pierre Rigaut, troun de l'air!... un conscrit picard... qui n'a pas de vocation pour les voyages et qui res-

sent des peines de cœur à l'endroit d'une certaine promise appelée Joséphine.

— Parfaitement répondu. Continue de même, et tout ira bien !

On doubla le cap Finisterre le 22 juin. A peine sur la côte de Portugal, nous perdîmes de vue la flûte *la Loire* et le brick *l'Argus*. Ces deux navires étaient décidément trop mauvais marcheurs pour suivre plus longtemps la frégate. *L'Echo* seul continuait de naviguer dans nos eaux, mais à une distance très-grande, bien qu'il forçât de voiles pour ne pas se séparer de nous. Avec une demi-voilure, nous conservions une marche encore bien supérieure, dix nœuds à l'heure pour le moins. C'était une véritable hirondelle de mer que *la Méduse!*

Un fâcheux accident vint troubler par malheur le plaisir que nous éprouvions à fendre les flots par un aussi favorable temps et sous un si beau ciel : un pauvre mousse de quinze ans tomba à la mer.

Il y avait foule en ce moment sur la dunette et sur les bastingages pour regarder les culbutes folâtres des marsouins. Aux éclats de rire succédèrent tout à coup des cris de compassion et d'effroi.

En tombant, le mousse avait saisi un bout de filin; durant quelques minutes, il y resta suspendu le long du bord. Mais la rapidité de la frégate le contraignit bientôt à lâcher prise.

Un matelot se pencha par l'un des sabords de la batterie, et parvint à saisir le bras du malheureux enfant, qui nageait en désespéré. Ce fut un épouvantable drame.

Les voiles avaient été carguées pour mettre en travers; mais la manœuvre fut mal commandée et réussit plus mal encore. On voulut signaler l'accident à *l'Echo*; mais il était très-loin de nous, et, faute d'ordre, il ne se trouvait pas dans la batterie un seul canon chargé.

Un instant néanmoins, on crut au salut du malheureux; mais le matelot qui l'avait saisi ne put le retenir longtemps; il eût été entraîné lui-même.

On jeta la bouée de sauvetage; on mit un canot à la mer; tout fut inutile. Et, après quelques heures de vains efforts, *la Méduse* reprit sa route. Pauvre mousse, pauvre enfant!... que sera-t-il devenu?...

Je ne saurais dire quelle consternation, quelle tristesse régnait maintenant à bord.

Les vieux matelots hochaient la tête et s'en allaient en répétant : — C'est un présage de malheur!

Hélas! cette prophétie ne devait avoir que trop raison.

CHAPITRE IV.

Passage de la ligne.

Deux jours se passèrent sans aucun événement remarquable.

Le 27 au soir, les vigies placées au sommet des mâts se mirent à crier : — Terre! terre!

C'étaient les îles de Madère et de Porto-Santo.

Leurs pittoresques coteaux, couverts de vignes bordées de bananiers, ne tardèrent pas à se profiler en noir sur la pourpre embrasée du couchant.

Durant toute la nuit, — une splendide nuit des tropiques, — la brise nous apporta le parfum des orangers.

La famille d'Esparville resta très-tard sur la dunette. Le capitaine Lambert se tenait auprès de moi, non loin du grand mât. Son uniforme de simple soldat l'empêchait de s'aventurer plus près de Marie. Je le retenais d'ailleurs à mes côtés, par excès de prudence. Et puis, qu'avaient-ils besoin d'être plus rapprochés?... Sous ce ciel de paradis, à cette heure enivrante, leurs regards ne suffisaient-ils pas à leur félicité, leurs âmes n'étaient-elles pas ensemble!...

Durant la journée du lendemain, nous longeâmes la côte où s'épanouit Funchal, on parla même d'y envoyer un canot, mais le marquis de Torellas ne fut pas de cette opinion, et, sur son avis, le cap fut mis immédiatement sur Ténériffe. C'était décidément cet homme qui commandait *la Méduse*.

Il en fut de cette nuit comme de la nuit précédente, à cette exception que le damné Portugais rôda souvent autour de nous avec des allures et des yeux de jaguar tout prêt à s'élancer sur sa proie.

Ses soupçons instinctifs s'étaient-ils donc tournés en certitude?

Nous ne devions pas tarder à en acquérir la preuve.

Vers les dix heures du soir, une main frappa tout à coup sur l'épaule du capitaine Lambert.

C'était le nègre attaché à la famille d'Esparville.

— Vous suivre *Boule-de-Neige* où curieux pas nous voir, dit-il à voix basse.

André hésitait.

— Vous pas peur de Boule-de-Neige? ajouta-t-il. Boule-de-Neige avoir bien reconnu capitaine Lambert, qu'il aimait beaucoup à Paris... Boule-de-Neige apporter à vous écriture à petites demoiselles Esparville.

Dans sa main noire, il nous montrait en même temps la blanche extrémité d'une lettre.

— Descendons dans ma cabine, dis-je au capitaine, qui avait eu un premier geste imprudent.

Sans avoir l'air de nous suivre, Boule-de-Neige louvoya derrière nous avec l'astucieuse nonchalance qui distingue les esclaves, et bientôt il nous eut rejoints.

La lettre était signée de deux noms : Denise et Lucie.

« Tenez-vous sur vos gardes, écrivaient-elles à leur protégé. L'ennemi sait qui vous êtes. Il n'en a rien dit encore à notre père; mais il a donné de l'or à l'un des sous-officiers qui sont momentanément vos supérieurs. Nous avons tout vu, sinon tout entendu, car nous ne pouvons, hélas! espionner que de loin. Mais il se trame contre vous quelque sourde machination. Vous voilà averti, frère... Prudence et patience! »

Après la lecture de ce billet, le capitaine Lambert fit longuement causer Boule-de-Neige, qui, bien réellement, l'avait en grande amitié.

Quant au marquis de Torellas, il paraissait tout au contraire l'honorer d'une véritable haine noire.

— Lui, pas marquis!... nous dit-il en se retirant, lui, négrier!... Lui avoir pris Boule-de-Neige tout petit et l'avoir vendu à bons maîtres, mais pas liberté... Boule-de-Neige haïr Torellas!

Ses yeux étincelaient en disant cela; il montrait ses dents blanches, il se redressait de toute la hauteur de sa taille vigoureuse. Un artiste qui eût voulu peindre le vengeur des noirs l'aurait assurément choisi pour modèle.

Lorsque Boule-de-Neige se fut retiré, je corroborai l'avertissement des deux sœurs par mes exhortations particulières. André me promit d'être raisonnable, et nous attendîmes de pied ferme le persécuteur inconnu qui nous allait venir.

Il ne tarda pas à se manifester.

C'était un sous-officier nommé Diégos, un Espagnol. Comment un pareil misérable pouvait-il porter les galons sur un uniforme français, cet uniforme fût-il celui du bataillon d'Afrique? Un seul mot expliquera cette invraisemblance : Diégos passait pour espion.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'argent de Torellas l'avait rendu provocateur à l'endroit du prétendu Pierre Rigaut. Abusant de son grade, il commença dès le lendemain à torturer mon pauvre soldat. Insolentes apostrophes, ordres révoltants, brutalités, il n'épargna rien pour que sa victime l'insultât à son tour; qui sait même... le frappât... lui, un supérieur... C'était la mort!

Oh! le marquis devait avoir largement payé d'avance, et surtout promis une éblouissante récompense en cas de succès complet.

Heureusement j'étais là... moi... sans cesse auprès d'André Lambert, sans cesse répétant avec quelque énergique étreinte :

— Patience et courage, André... c'est pour elle!

Il vint une heure cependant où le misérable Diégos faillit toucher à son but. Marie d'Esparville passait non loin de là, le bourreau ne pouvait mieux choisir son moment :

— Range-toi donc, animal! commanda-t-il à Lambert.

Et, en même temps, il le poussait à l'épaule, presque au visage.

Devant elle... c'en était trop.

Déjà André bondissait en avant, déjà sa main se levait sur l'infâme.

Le danger lui-même m'inspira. Plus rapide qu'une explosion, je rejetai violemment en arrière mon cher soldat, et tombant moi-même sur le sous-officier insulteur :

— A nous deux! m'écriai-je. Je suis ton égal en grade, moi, et j'ai le droit de t'administrer la correction que tu mérites!

Elle fut complète... je crois même que je la redoublai.

On porta le Diégos à l'infirmerie, on me mit aux arrêts dans l'entre-pont et Pierre Rigaut aussi. Ce n'était que demi-mal, nous étions encore ensemble.

D'ailleurs, il est vraiment un Dieu pour les braves gens.

A peine étions-nous descendus, que le feu prend tout à coup à côté du four à la boulangerie. Nous sommes les premiers à nous en apercevoir, à donner l'alarme, à maîtriser l'incen-

dit. On va jusqu'à dire que nous avons sauvé le navire, et, tout naturellement graciés, nous remontons en triomphe au grand soleil.

Diégos, qui commençait à reprendre ses sens, fut presque aussitôt instruit de l'événement; sa rage espagnole s'en accrut encore, et j'appris par l'infirmier qu'il avait proféré contre nous deux, et surtout contre Pierre Rigaut, de terribles menaces.

Mais nous ne nous en soucions guère en ce moment, nous étions tout à la joie, moi de revoir l'Océan, mon capitaine de revoir mademoiselle Marie, qui lui souriait du haut de la dunette.

La Méduse longeait depuis quelques heures déjà l'île de Ténériffe, dont le gigantesque pic et les monstrueux rochers se distinguaient nettement au milieu de l'azur d'un ciel sans nuages.

Vers midi, nous passâmes sous le canon du fort français, qui me rappelait un glorieux souvenir. C'était là que, quelques années auparavant, une poignée de braves avaient eu l'audace de résister à toute une flotte anglaise, et le bonheur de la mettre en fuite à coups de canon. L'amiral Nelson y perdit un bras, et la France impériale conserva cette île grâce à notre victoire : j'en étais!

Je ne pus cependant obtenir la faveur d'aller à terre avec le canot que M. de Chaumareys envoya à Sainte-Croix, la capitale de l'île, afin d'y chercher des fruits. Mais la frégate louvoya durant quelques heures devant le pittoresque amphithéâtre au milieu duquel s'élève Sainte-Croix, et chacun put admirer tout à son aise les sveltes tours et les clochetons élancés de ses monuments arabes, ainsi que les beautés naturelles qui l'entourent de toutes parts.

Durant ce temps d'arrêt, *l'Echo* nous rejoignit et reçut l'ordre d'imiter notre manœuvre.

Vers le soir, le canot était de retour. Il ramenait avec lui un nouveau passager.

C'était un Allemand, nommé Kummer. Il devait faire partie de notre expédition en qualité de naturaliste. Mais il était parti quelques mois avant *la Méduse*, afin de commencer ses recherches par une exploration scientifique de Ténériffe.

Il connaissait sans aucun doute la famille d'Esparville, car, aussitôt à bord, il s'empressa de courir vers le greffier, qui se promenait sur la dunette, puis vers ses filles, avec lesquelles il me parut très-familier, notamment avec Lucie, la cadette des trois sœurs.

Explique qui voudra les sympathies qui vous naissent spontanément dans le cœur; je me pris tout de suite à estimer ce jeune homme : je pressentais en lui un ami. On le verra bientôt, je ne me trompais pas.

Dès ce premier soir, il me sembla même qu'il regardait avec un vif intérêt du côté d'André Lambert. Il est vrai que mademoiselle Lucie avait pris à part le jeune Allemand et lui parlait à voix basse avec beaucoup d'animation.

Mais la nuit survint; la famille d'Esparville disparut, et, avec elle, le naturaliste Kummer.

Le lendemain, 1er juillet, nous reconnûmes le cap Bajados et le sablonneux rivage du désert de Sahara. Nous étions même si rapprochés de la côte qu'à plusieurs reprises on put apercevoir des nègres errant sur la grève.

Boule-de-Neige fut saisi d'un saint enthousiasme à cette vue, et comme je passais à côté de lui, j'entendis le pauvre nègre qui murmurait tout en pleurs :

— Frères à moi... patrie à moi... patrie!... patrie !...

Depuis la veille cependant, on s'apprêtait à célébrer le passage du tropique. C'est une vieille coutume dans la marine française de baptiser, ce jour là, ceux des passagers et de l'équipage qui n'ont pas encore navigué sous la ligne. Cette cérémonie est la vraie fête des matelots, qui y trouvent toujours une occasion d'arracher quelque argent à leurs victimes, ils ont du reste pour cela toute liberté, le capitaine abjurant son pouvoir depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil.

Je crois devoir parler un peu en détail de cette fête, bien connue d'ailleurs, parce que nulle part je n'en vis une aussi brillante, aussi bien ordonnée que celle qui eut lieu sur *la Méduse*. Hélas! pourquoi devait-elle avoir un si triste lendemain!

Tout s'annonça d'abord on ne peut mieux. Le soleil était radieux, la mer tranquille ; pas un nuage au ciel. Avec cela nous continuions à marcher, que c'était vraiment plaisir de voir filer la frégate.

Tout à coup, le matelot de quart sur l'avant piqua dix heures. Aussitôt un roulement de tambour se fit entendre dans l'entre-pont, puis les sons joyeux d'une cloche qui tintait à toute volée.

— Ohé! cria en même temps la voix du vieux Jacques Fauque, ohé d'en bas!... Tout le monde sur le pont!... Au baptême! au baptême!...

Et tout l'équipage de s'élancer sur le pont, au milieu d'une explosion de mousqueterie qui dut effaroucher les tranquilles habitants de la mer.

C'était un curieux spectacle que celui qu'offrait en ce moment la frégate. Tous les matelots s'étaient rangés sur une ligne : leurs vêtements grotesques et diversement bariolés indiquaient le rôle que chacun jouait dans la grande farce : il y avait force tritons, pas mal de dieux et de demi-dieux, quelques poissons et beaucoup de démons au visage entièrement peint en rouge.

Mais celui qui brillait surtout au milieu de ce bizarre cortége, c'était Jacques Fauque. Le vieux matelot, qui avait de l'expérience, s'était vu choisi pour être le héros de la fête, et en cette qualité représentait le père la Ligne. Il était affublé d'une peau de mouton, et sous son épaisse chevelure blanche et sa longue barbe grise, il avait l'air le plus vénérable du monde.

Son aide de camp se dressait gaillardement à ses côtés : c'était un jeune mousse déguisé en amour; sur ses épaules se balançait un immense carquois de carton avec trois flèches énormes; il avait un bandeau sur les yeux, ce qui probablement signifiait qu'il était aveugle, et dans sa main une chandelle allumée.

Quatre autres matelots représentaient les quatre parties du monde; mais par une sympathie toute particulière pour le beau sexe, ils avaient jugé à propos de s'habiller en femme. De plus, chacun, vêtu du costume parodié de la contrée qu'il représentait, s'était placardé sur la poitrine un énorme écriteau indiquant le nom de son personnage, et pour rendre plus intelligible encore ce déguisement, l'*Europe* s'était badigeonné la figure en blanc, l'*Afrique* en noir, l'*Amérique* en rouge, et l'*Asie* en jaune.

Ces quatre femmes, ainsi accoutrées, servaient de cour à l'honorable épouse du père la Ligne.

Celle-ci portait une toilette fort bien ficelée, ma foi! robe rose avec des guirlandes de fleurs, spencer noir; sur la tête une couronne d'algues marines, et dans ses bras un gros poupard rouge, et non moins couronné que sa prétendue mère. Sans doute cet enfant-là était destiné à devenir un jour une espèce de méridien!

Au milieu de quatre animaux aux mâchoires incessamment agitées, et à la pelure desquels on pouvait reconnaître un ours blanc, un ours noir, un bœuf et un tigre, se tenait le perruquier de la frégate, habillé et cravaté ridiculement. Un énorme peigne était implanté dans sa chevelure crépue; d'une main il agitait un grand rasoir de bois, et de l'autre puisait dans une boîte de fer-blanc pleine de noir de fumée, dont il saupoudrait tout son entourage. À ses pieds était une grande cuve d'eau de mer, autour de laquelle dansait, en chantant, ou plutôt en hurlant, un nombreux groupe de facétieux démons plus ou moins ivres.

Tout à coup Neptune, qui trônait sur un canon à côté du père la Ligne, se leva solennellement.

C'était un dieu respectable. Il était à moitié nu; une simple tunique de roseaux couvrait une partie de son corps. Il tenait à la main le trident obligé, et secouait sa tête couronnée de feuilles avec une majesté qu'eût enviée Jupiter Olympien.

À la vue du dieu s'apprêtant à parler, il se fit un silence général, comme qui dirait l'effet du *Quos ego*, à ce que j'ai entendu dire.

— Mes enfants, commença Neptune; officiers, matelots, moussaillons et soldats de la marine royale, dieux et déesses, tritons tritonnants et tritonnes, démons et autres animaux, à vous tous salut, salut, salut !

— Vive Neptune! mugit l'équipage.

— Or donc, il vous est fait à savoir... Mais le père la Ligne, mon premier ministre, va vous expliquer ça !

Ce disant, Neptune se laissa retomber sur son canon, tandis que Jacques Fauque se levait à son tour pour prendre la parole.

— Pour lors... fit le vieux matelot en crachant dans sa main la chique que depuis quelque temps il faisait voyager dans sa bouche, où elle produisait des gonflements fort variés... pour lors... avant de procéder à la cérémonie du baptême, pour laquelle je suis venu tout exprès de la calotte des cieux sur une comète qui me sert de monture, je vais vous apprendre ce dont il s'agit. Je ne serai pas long, soyez tranquilles! On pourrait être inquiet là-haut, et je suis pressé d'en finir.

— Bagasse! si tu blagues trop, je te rappellerai à l'ordre, moi! cria la voix aigre-douce de l'épouse du père la Ligne.

A ce juron caractéristique, j'avais reconnu Charlot, le Toulonnais. Un tonnerre d'applaudissements accueillit son interruption.

— Silence, vous tous ! fit Jacques Fauque. Vous savez sans doute qu'au commencement du monde, je fus chargé de régler la ligne de conduite qu'avait à tenir le soleil. C'est probablement pour ça qu'on m'appela l'équateur.

— Qu'est ce que c'est que c'te bête-là? murmura un jardinier qui sortait tout droit du Limousin, sa province natale.

Jacques Fauque cligna des yeux en le regardant. L'équipage comprit que c'était là le gobe-mouches qu'il lui fallait et se prépara à s'en amuser.

— On t'apprendra ça tout à l'heure. Donc, pour en revenir au soleil, il eut de la peine à s'habituer, dans le commencement, à la consigne qui lui était donnée. Il lui prenait quelquefois des fantaisies de s'approcher de la terre, à ce libertin-là, et il lui faisait de si chaudes déclarations d'amour, qu'il rôtissait tout. D'autres fois, dans ses moments de mélancolie, il s'éloignait tout à coup, et les hommes de greloter des journées entières! Et puis, il lui arrivait de découcher; c'étaient alors des nuits sans jour, auxquelles succédaient des jours sans nuit, quand le capricieux revenait à son poste. Vous comprenez bien que ça ne pouvait pas durer comme ça!

— Bagasse! c'était révoltant, à la fin des fins! ne put s'empêcher de crier le Toulonnais.

— Silence donc, mon épouse! fit jacques Fauque. Pour lors, le Père éternel trouva un moyen de tout arranger : tandis que m'ame la Ligne dormait, il lui prit deux côtes, et avec ces deux côtes-là, il pétrit deux jumeaux, qui sont les tropiques, et il leur ordonna de surveiller exactement la conduite du soleil. Depuis ce temps-là, voyez-vous, il est devenu rangé, que ça fait plaisir!

— C'est drôle ça, tout de même! fit le Limousin, dont le regard hébété suivait chacun des mouvements de Jacques Fauque, qui ne put s'empêcher de rire en voyant la bouche toute grande ouverte et les bras ballants du planteur de choux.

— Eh ben, c'est en vertu de ces jumeaux-là qu'on va t'administrer le baptême... mais un baptême ben conditionné, pour toi et pour tous ceux qui n'ont pas encore passé la ligne. Moyennant cette cérémonie salutaire, vous triompherez, mes enfants de tous vos ennemis, et vous aurez le bonheur de posséder dans vos hamacs les plus jolies femmes des quatre parties du monde... des femmes dont vous avez un spécimen dans l'assortiment qui m'entoure. Voilà les souhaits du bonhomme Tropique et de m'ame son épouse, qu'il a celui de vous présenter.

— Bagasse! mes enfants, glapit le Toulonnais en changeant de bras son poupard, je suis enchantée de faire votre connaissance.

— Vive le père la Ligne et son épouse! crièrent à la fois tous les assistants.

— Et maintenant, dit Jacques Fauque, fais ton métier, perruquier!

En ce moment, il se fit un mouvement dans la foule. Un homme se débattait contre deux démons qui le poussaient en avant, malgré ses gestes et ses cris précipités.

Cet homme, c'était Boule-de neige.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Jacques Fauque.

— Faites pas attention, père la Ligne, répondit un des démons, c'est un profane qui refuse de recevoir le baptême; mais, dans son intérêt, nous le lui administrerons malgré lui.

— Non!... s'écria subitement Boule-de-Neige, moi avoir déjà passé tropique!... avoir été bien triste première fois... bien chagrin... quitter pays à moi!... Mais aujourd'hui le revoir... negre être bien content!... mais pas vouloir être baptisé deux fois!...

— Il a raison, troun de l'air!... fit Charlot; qu'on le lâche!

A cet ordre, les deux démons durent obéir; mais cela ne faisait pas leur affaire : il leur fallait une proie. En se retournant, ils aperçurent le Limousin, qui venait de s'asseoir sur la planche dont on avait recouvert la grande cuve destinée à servir pour le baptême.

Un mousse était occupé à le savonner avec un paquet d'étoupe trempée préalablement dans une dissolution de farine passablement épaisse. Puis le perruquier, s'avançant gravement, ouvrit son large rasoir, et fit le geste de couper la barbe au malencontreux jardinier. Après quoi, le moussaillon s'approcha avec la boîte de fer-blanc, et, en guise de poudre, il barbouilla de suie le visage du Limousin.

Au même instant, et comme pour mettre le comble à cette joyeuse turlupinade, les deux démons, qui n'attendaient que le moment propice, saisirent à la fois par ses extrémités la planche qui recouvrait la cuve, et le Limousin, perdant son centre de gravité, fit en arrière un grotesque plongeon dans l'eau salée.

Dire les éclats de rire, les bravos, les vociférations de toutes sortes qu'excita cette chute si bien amenée, ce serait impossible.

Toute la bande des matelots et des soldats de marine vint se ranger en cercle autour de la cuve, dont le jardinier essayait en vain de sortir. Alors, ce fut une ronde échevelée, quelque chose qui tenait de la sarabande des démons un jour de sabbat, enfin un vrai galop infernal, burlesquement exécuté par des hommes à moitié ivres, qui chantaient en chœur tous les airs sur tous les tons.

Et le malheureux Limousin se débattait toujours dans sa cuve, où il n'arrivait qu'à avaler d'instant en instant un peu plus du liquide qu'elle contenait.

Mais il n'était plus seul à souffrir maintenant.. Les démons s'étaient détachés du cercle et avaient saisi plusieurs passagers que le bonhomme Tropique avait désignés pour recevoir le baptême. On les avait entraînés de force auprès du baquet, et le tourbillon avait continué autour d'eux.

Quelques-uns, grâce aux écus qu'ils jetèrent fort à propos à l'équipage, en furent quittes pour une simple aspersion : d'autres, moins heureux, probablement parce qu'ils étaient moins riches ou moins généreux, eurent à subir le rasoir, la farine, la suie et la noyade.

Tout à coup, la danse cessa comme par enchantement; Jacques Fauque venait de faire signe qu'il allait parler.

— A présent, dit-il, nous allons passer au serment. Allons, Limousin, tu jures de supporter en riant et en chantant les tribulations de la vie maritime?...

— Je... le... le... le... jure!... essaya d'articuler le jardinier, qui étouffait ni plus ni moins qu'un poisson dans la vase.

— Cric! fit aussitôt un mousse, qui, placé dans les haubans, dirigeait sur la victime la pompe à incendie et l'inondait complétement.

— Crac! répéta d'une seule voix tout l'équipage.

Le bonhomme Tropique étendit la main.

— Tu jures de ne jamais faire la cour ni à la femme, ni à la maîtresse d'un matelot?

— Je jure tout ce que vous voudrez, pourvu que vous me laissiez tranquille!...

— Cric! fit le mousse, tout en lançant un nouveau jet d'eau sur la figure du Limousin.

— Crac! répliqua l'équipage.

— Maintenant, dit Jacques Fauque, te v'là suffisamment baptisé; tu iras tout droit en paradis, si les requins ne te mangent pas auparavant. En attendant, j'ordonne une réjouissance en ton honneur!

Ces mots étaient à peine prononcés, que la ronde recommençait autour du pauvre diable, mais plus folle, plus burlesque, plus échevelée que jamais. Ce n'étaient plus des hommes qui s'amusaient; c'était une bacchanale indescriptible, dont le plus délirant carnaval parisien ne pourrait donner une idée.

Pendant ce temps, il se passait à l'arrière de la frégate une scène bien différente.

Depuis le commencement de la fête, M. de Chaumareys, entouré de ses officiers et de quelques passagers, se tenait sur le gaillard. Le branle-bas qui se faisait sur son navire semblait l'amuser beaucoup. Il causait avec la plus insoucieuse bonhomie et s'interrompait parfois pour rire aux éclats des lazzi qu'il laissait échapper.

Quant à la marche de la frégate, à sa route, à sa voilure, il n'en était pas question. Le navire eût pu se perdre que le commandant eût été le dernier à y prendre garde. Toute son attention était consacrée au marquis de Turellas, dont le sombre regard contrastait étrangement avec la gaieté générale. Décidément, ce devait être un mauvais génie, que cet homme-là!

Pendant qu'il entretenait M. de Chaumareys, je ne quittais pas des yeux le naturaliste Kummer et M. d'Esparville. Déjà, le matin, j'avais remarqué leur air sérieux et préoccupé; mais maintenant, je ne pouvais plus en douter, c'était plus que de la préoccupation, c'était une fiévreuse inquiétude.

Tous deux marchaient à grands pas sur la dunette, en causant à voix basse. De temps à autre, ils se penchaient par-dessus le plat-bord, tantôt regardant le long du navire, tantôt interrogeant l'horizon avec une croissante anxiété.

Enfin, au moment où le Limousin venait d'être baptisé, je vis M. d'Esparville se diriger précipitamment vers le commandant de la frégate. — Monsieur, lui dit-il, je ne suis qu'un simple passager; mais j'ai déjà navigué dans ces parages, j'en ai rapporté une triste expérience. Croyez-moi, nous sommes

en péril. Ce n est pas seulement mon avis, c'est aussi celui de plusieurs autres passagers. Je vous en conjure, faites sonder et changez la route du navire.

M. de Chaumareys s'était retourné, et, sans rien quitter de sa suffisance et de sa jovialité :

— Je sais où nous sommes, dit-il, soyez donc sans inquiétude, messieurs! La frégate marche à ravir, et nous pouvons continuer à nous réjouir en toute sécurité, c'est moi qui vous le dis.

— Mais je vous le répète, monsieur, une fois déjà j'ai traversé ces parages. La côte m'est connue; nous courons à notre perte.

D'un regard, M. de Chaumareys interrogea le marquis de Torellas; il était dit que ce maudit Portugais serait toujours son seul conseiller.

Celui-ci s'avança le long des bastingages, et après avoir jeté au loin un coup d'œil indifférent : — Vous êtes dans l'erreur, monsieur, dit-il au greffier; le navire est dans sa route, et je vous réponds de son salut.

Puis, il reprit sa conversation, un moment interrompue, avec le commandant.

Quant à M. d'Esparville, désespéré de l'entêtement de ceux qui devaient guider la frégate, il alla rejoindre le naturaliste allemand pour l'informer du peu de succès de sa démarche.

Et la fête continua.

CHAPITRE V.

Le banc d'Arguin.

M. d'Esparville ne se trompait pas, ses craintes étaient une véritable inspiration du ciel.

Ce fut pendant la fête précisément que *la Méduse* doubla le cap Barbas, et s'engageant dans le golfe de Saint-Cyprien, courut à sa perte.

En effet, le fond de ce golfe est parsemé d'écueils, presque apparents à mer basse, et parmi lesquels, à marée haute, un simple bateau de pêche ne saurait naviguer sans péril. Comment *la Méduse* ne toucha-t-elle pas dès ce moment, cela tient du miracle.

Fort heureusement la brise soufflait de terre et nous retenait au large. Si elle eût faibli tout à coup, si le calme fût survenu, nous étions infailliblement jetés à la côte par le courant et brisés contre les roches de la *Tête noire*.

Vers le midi de ce mardi gras maritime, il y eut même un instant où la frégate ne fut qu'à une demi lieue tout au plus de ce terrible danger.

Debout au milieu de sa famille, vers laquelle il était tristement retourné, M. d'Esparville paraissait de plus en plus inquiet. Plusieurs personnes, qui avaient approuvé sa démarche, se rapprochèrent de lui. On distinguait surtout dans ce groupe MM. Corréard et Savigny, un ingénieur, un chirurgien, qui tous les deux avaient une grande expérience, et qui plus tard devaient écrire sur le naufrage de *la Méduse* une excellente relation.

Ils parvinrent à gagner à leur avis un officier du bord, M. Laperère, qui tenta de mettre fin aux bruyants ébats des matelots, et, sans même en aviser le commandant, donna des ordres pour faire immédiatement changer la route de la frégate.

Par suite de la fatalité qui pesait sur nous, M. de Chaumareys fut averti de cette infraction à son autorité souveraine. Il entra dans une grande colère, voulut bien ne pas sévir (ce n'était point un méchant homme), mais il reprendre la première direction, sous prétexte qu'il lui était enjoint par le ministre de reconnaître le cap Blanc.

Le marquis de Torellas n'était-il pas, du reste, auprès de lui? ce mauvais génie de *la Méduse* ne répétait-il pas sans cesse avec une outrecuidance tout espagnole, avec une inconcevable autorité :

— Nous sommes dans le bon chemin... Je connais parfaitement ces parages... Allez toujours... je réponds de tout!

Et le commandant, aveuglé, dominé, fasciné par cet homme, s'obstinait à lui donner raison contre tous.

La nuit arriva.

Les demoiselles d'Esparville se retirèrent fort tard, mais non sans avoir jeté de longs regards anxieux vers leur père, qui voulut rester sur le pont.

Le naturaliste Kummer ne redescendit pas non plus, mais il paraissait s'occuper de tout autre chose que de la marche du navire. Après plusieurs allées et venues, qui ne tendaient qu'à dissimuler ses véritables intentions, il s'arrêta devant André qui causait avec moi sous la grande voile de misaine.

— Capitaine Lambert, débuta-t-il nettement, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais j'aime mademoiselle Lucie d'Esparville, et elle m'a promis d'être ma femme le jour où vous épouseriez sa sœur Marie. Vous voyez que nous avons les mêmes intérêts, monsieur, et que nous sommes déjà presque frères!

Il y avait tant de franchise, tant de loyauté dans la voix et sur le visage du jeune Allemand, que mon capitaine, immédiatement convaincu, ne trouva pas de meilleure réponse que de lui tendre la main.

— Merci, dit Kummer. Mais les instants sont précieux... on nous espionne peut-être... je ne dois pas être vu causant avec vous.

— Je n'aperçois en ce moment que M. d'Esparville...

— Qui sait? M. d'Esparville, d'ailleurs, ignore votre présence ici... Ses filles la lui ont soigneusement cachée, elles ont même obtenu du marquis qu'il garderait ce secret, tant elles craignent que leur père ne conçoive le chagrin de pouvoir être soupçonné...

— De quoi donc, monsieur?

— De faire partie d'un complot... qui porterait atteinte à son honneur de gentilhomme...

— Dignes filles... je comprends... Achevez vite ce que vous avez à me dire...

— J'ai à vous dire qu'à Ténériffe, le hasard m'a mis sur la piste de certain mystère. . qui me conduira peut-être à faire restituer à M. d'Esparville toute sa fortune... sans qu'il soit besoin que personne se sacrifie... et du même coup à démasquer certain marquis espagnol...

— Parlez, monsieur... oh!... parlez!

— Je ne le puis maintenant, n'ayant encore que des indices... Ce serait risquer une calomnie... mais aussitôt arrivé à Saint-Louis, aussitôt que j'aurai revu le révélateur qui, à Ténériffe, ne m'a parlé qu'à demi-mot... un nommé Karnet, un Irlandais devenu presque Africain, une sorte de nabab... vous le verrez... alors nous agirons. Jusque-là, patientez... mais espérez!

Le capitaine Lambert allait répondre, lorsque M. Kummer, changeant soudain de ton, s'écria :

— Voyez donc là-bas M. d'Esparville... qu'a-t-il à gesticuler de la sorte en montrant à ceux qui l'entourent ce point de l'horizon?...

Nous nous étions retournés tous les trois; nous regardâmes.

Au loin, sur notre droite, des feux s'allumaient et s'éteignaient presque aussitôt dans la nuit.

D'autres feux ne tardèrent pas à paraître, mais fixes et de différentes couleurs.

Dans la direction de ces diverses lueurs, un coup de canon retentit enfin.

— Ce sont des signaux! m'écriai-je. Plus de doute, c'est *l'Écho* qui nous avertit que nous faisons fausse route, et qu'une catastrophe est imminente... Et rien... rien... pas de changement dans la manœuvre... Oh!... ceux qui commandent ici sont donc des fous!

— Dieu sauve *la Méduse!*... dit Kummer... A bientôt, capitaine... Je vais retrouver M. d'Esparville.

Et il s'éloigna.

Durant tout le reste de la nuit, les avertissements de *l'Écho* continuèrent.

M. de Chaumareys en eut avis; mais, dédaignant de monter sur le pont, il fit répondre qu'il était certain de son itinéraire, qu'il avait ordre de reconnaître le cap Blanc, et que seulement après avoir accompli cette mission, il déciderait s'il était indispensable qu'on s'éloignât de la côte.

Ne pouvant le convaincre, on imagina de le tromper.

Vers les cinq heures du matin, plusieurs personnes le réveillèrent, sous prétexte que le cap Blanc était en vue.

Le commandant s'empressa de monter sur le pont. On lui montra un gros nuage, qu'il accepta sans aucune difficulté pour le promontoire en question. L'ordre fut donné de prendre ce chemin; le stratagème réussissait, *la Méduse* était sauvée.

Mais, sur les huit heures, le marquis de Torellas intervint à son tour, et fit reprendre direction sur Portendic, en plein sud.

Cette fois, tous ceux qui connaissaient ces périlleux parages protestèrent hautement.

— Nous sommes perdus, disaient les uns, si l'on ne gouverne pas à l'instant au large!...

— A l'ouest! disaient les autres, à l'ouest, et pendant quarante lieues, si vous voulez doubler avec certitude le banc d'Arguin!

Un officier de marine alla même jusqu'à invoquer les instructions formelles du ministre, comme enjoignant de courir vingt-deux lieues au large après la reconnaissance du cap,

et de ne revenir vers la terre qu'avec les plus grandes précautions et la sonde à la main.

M. d'Esparville fit plus encore : dans son désespoir, il n'hésita pas à se jeter aux genoux du commandant.

— Au nom de mes enfants! s'écria-t-il, au nom des deux cent quarante passagers, dont vous êtes responsable devant Dieu...

M. de Chaumareys finit par se blesser de cette insistance, et déclara sèchement qu'il était maître à son bord.

Le marquis de Torellas releva M. d'Esparville, tout en cherchant à le rassurer, à le convaincre que le péril n'existait pas, à lui persuader avec emphase que les talents de M. de Chaumareys étaient la meilleure de toutes les garanties.

Le commandant était encore à portée d'entendre; cette dernière flatterie était à son adresse. — Jetez au moins la sonde! supplia M. d'Esparville. — Soit! daigna consentir Torellas. Puis, s'adressant à M. de Chaumareys, qui se retournait en ce moment. — Commandant, ajouta-t-il, c'est moi qui vous le demande, soyez assez bon pour renvoyer ces messieurs satisfaits.

Par malheur, nous nous trouvions en ce moment au-dessus d'un haut fond; la sonde donna quatre-vingts brasses.

— Vous voyez, messieurs, fit triomphalement le Portugais.

Quant au commandant, il haussa les épaules, et s'en alla déjeuner. Resté seul avec le marquis, le greffier voulut tenter un dernier effort.

— Si vos craintes n'étaient pas chimériques, ne les partagerais-je pas? interrompit Torellas. Est-ce que *la Méduse* ne porte pas tout ce que j'aime au monde!

Il avait raison, cet homme! On ne peut le suspecter d'avoir voulu perdre de gaieté de cœur la frégate. Il était de bonne foi, et M. de Chaumareys aussi. Ce qu'il est permis de leur reprocher seulement, c'est leur ignorance, leur présomption, leur sottise, leur entêtement, leur orgueil, et, comme on le verra plus tard, leur lâcheté! M. d'Esparville se retira sinon plus rassuré, du moins plus calme.

— Il n'y a plus que Dieu qui puisse nous sauver, conclut ce digne vieillard. Avec ma femme, avec mes enfants, je vais le prier de faire en notre faveur un miracle!

J'avais assisté de loin à toute cette scène; j'en communiquai le résultat à André Lambert, qui jusqu'alors était resté dans la cabine. — Montons sur le pont! me répondit-il vivement. Il faut veiller sur Marie... il faut être prêt à tout tenter pour elle et pour les siens! — C'est convenu! répondis-je. Marchez devant, et je vous suivrai, fût-ce au fond de la mer!

Déjà nous arrivions au haut de l'escalier.

Les matelots, encore alourdis par les excès de la veille, étaient étendus ou se promenaient indifféremment çà et là.

Les officiers et les passagers commençaient à former de toutes parts des groupes inquiets. A l'horizon, pas une voile. La corvette *l'Écho*, voyant que tous ses efforts restaient inutiles, nous avait abandonnés à notre malheureux sort. J'abaissai mes regards vers la mer, la couleur de l'eau changeait visiblement.

Le maître pilote, auprès duquel nous passâmes, disait au milieu du groupe dont il était entouré : — Nous entrons sur le banc d'Arguin! Non loin de là, un enseigne de quart, M. Maudet, était assis sur une cage à poulets, et faisait son point d'un air anxieusement préoccupé.

D'une autre part, le long des bastingages, retentissaient des cris joyeux. Il s'agissait d'une sorte de pêche miraculeuse. A peine les matelots avaient-ils le temps de relever les lignes qui pendaient de toutes parts autour du bâtiment, et qui halaient incessamment à bord des quantités énormes de poissons. Comme tous les autres, nous allâmes regarder cet étrange spectacle; mais une tout autre particularité frappa surtout nos yeux.

Les flots charriaient de toutes parts des herbages, des pailles, des plantes, quelques-unes même avec leurs fleurs et leurs racines. Il n'y avait plus moyen de le nier, nous étions tout près de la côte.

M. Maudet, l'enseigne dont je viens de parler tout à l'heure, quitta tout à coup son travail et, sans même prendre le temps d'aller consulter un supérieur, il prit sur lui de faire sonder une seconde fois. Dans les vagues où le plomb tomba, on voyait distinctement rouler du sable. Le marquis de Torellas en ce moment passait.

L'enseigne courut à lui et lui dit quelques mots, que l'éloignement et le bruit m'empêchèrent d'entendre.

Mais la réponse arriva distinctement jusqu'à moi.

— Laissez donc, nous sommes par quatre-vingts brasses.

— Dix-huit brasses, cria tout à coup le timonier, qui venait de relever la sonde.

A ce chiffre, le marquis de Torellas devint pâle et le silence se fit comme par enchantement sur toute l'étendue de la frégate. On courut avertir M. de Chaumareys. Presque aussitôt il parut, très-agité.

La sonde, une troisième fois jetée, donna dix-sept brasses.

Tout le monde était sur le pont, immobile et comme frappé de stupeur. Les officiers, d'abord surpris, donnent leurs ordres d'une voix troublée. Le commandant lui-même ne retrouve plus la sienne. L'effroi est sur tous les visages des personnes qui savent apprécier le danger; l'épouvante et le désespoir envahissent déjà celles qui l'ignorent. Torellas, cependant, eut l'audace de dire encore une fois qu'il n'y avait pas sujet d'alarme, et le commandement fut d'augmenter les voiles. A peine *la Méduse* eut-elle filé quelques encablures que la sonde donna neuf brasses. Toutes les voix se réunirent dans un immense cri de terreur. On amena de suite les bonnettes; on tenta de serrer le vent le plus possible et de virer de bord; il y eut un effort pour changer de direction. Mais, hélas! il n'était plus temps! Il y eut cinq brasses, puis quatre.

Avec de la promptitude, on pouvait encore sauver le navire; on hésita. Tout le monde perdait la tête. Ceux-ci, livides et béants, semblaient des cadavres qui conservaient à peine la force de se tenir debout; ceux-là couraient de part et d'autre comme des insensés et poussaient des cris qui n'avaient plus rien d'humain. J'ai vu là des physionomies, des groupes et des enlacements que je n'oublierai jamais. La famille d'Esparville surtout était sublime.

Une première fois, la frégate, en lofant, toucha.

Puis, après avoir couru un moment encore, il y eut un second choc... enfin un troisième.

On s'attendait à voir *la Méduse* s'entr'ouvrir; elle s'arrêta tout à coup.

La sonde donna cinq mètres soixante centimètres.

Et c'était l'instant de la pleine mer.

La Méduse venait d'échouer.

CHAPITRE VI.

Ave, maris stella.

Voilà donc où nous avaient réduits l'impéritie et la suffisance hautaine des chefs. Par leur faute, ils avaient compromis d'une façon terrible l'existence de deux ou trois cents personnes. Les craintes de M. d'Esparville se réalisaient.

Ce n'était plus le moment d'hésiter; il fallait à tout prix essayer de sauver la frégate, si cela était encore possible.

On amena les voiles avec précipitation, on dépassa les mâts de perroquet, ceux de hune furent reculés, et l'on commença de prendre des dispositions pour retirer le navire du banc sur lequel il était échoué.

Mais il eût fallu une grande unité dans le commandement et dans l'exécution des manœuvres, et c'est ce qui fit défaut en cette occasion. Comme il n'arrive que trop souvent dans les circonstances critiques, — la nôtre, hélas! était presque désespérée, — on ne sut prendre aucune résolution, on tergiversa. Les matelots, voyant ce qui se passait, perdirent toute la confiance qu'ils pouvaient avoir dans leurs chefs, et l'indiscipline se mit parmi eux. C'était la pire chose qui pût arriver.

Toute la journée, on travailla avec la plus grande activité, mais ce fut en vain. Quand la nuit arriva, la frégate n'avait pas fait un seul pas hors du lit où elle s'était ancrée.

L'équipage cependant tombait de fatigue; on dut suspendre les travaux pour qu'il pût se reposer un peu, et la nuit se passa dans l'attente d'un lendemain qu'on osait à peine espérer.

Je ne sais s'il en fut de même pour tout le monde, mais je ne dormis pas un seul instant. Mon capitaine était venu s'asseoir auprès de moi. Je cherchai à lui cacher mon abattement, dans la crainte d'augmenter le sien, et nous passâmes la nuit à nous encourager l'un l'autre.

Le jour se levait à peine, qu'on reprit l'ouvrage de la veille. On fit dépasser complétement les mâts de hune, et l'on amena les vergues sur le pont.

La veille au soir, on avait mouillé une ancre à une encablure dans le derrière de la frégate. On tenta de virer dessus au cabestan, mais ce fut en vain; trop faible pour opposer une résistance assez considérable, elle vint à nous et l'on fut obligé de l'abandonner.

Le commandant alors donna l'ordre de mettre une chaloupe à l'eau et de mouiller une ancre de bossoir. C'était une opération fort difficile. La mer roulait des lames monstrueuses, et le courant, qui portait à terre, était tellement violent qu'il était presque impossible de l'étaler.

D'ailleurs, la chaloupe, une embarcation en assez mauvais état qui devait être laissée au Sénégal pour le service du port, était insuffisante à porter un poids aussi considérable; il fallut placer sous elle un chapelet de barriques vides. Ainsi équipée, on plaça l'ancre en cravate à son arrière et l'on parvint à la mouiller à une distance assez grande.

Mais lorsqu'on reprit le cabestan, on éprouva aussi peu de succès qu'à la première tentative. Placée sur un fond de sable mêlé de vase grise et de petits coquillages, par conséquent de peu de tenue, l'ancre n'avait pu engager ses pattes assez profondément, et par suite de la façon dont on l'avait transportée, son jas était entièrement à découvert; il n'y avait pas six mètres d'eau. Elle n'offrit donc que fort peu de résistance; il devenait nécessaire d'avoir recours à d'autres moyens.

On prit le parti d'alléger la frégate. Dans la cale étaient rangées un certain nombre de pièces à eau; il était impossible de les remuer : on les défonça et tout le monde se mit aux pompes. C'était à qui aiderait l'équipage dans cette pénible besogne. Un instant, M. d'Esparville lui-même vint travailler avec nous; depuis longtemps déjà M. Kummer y était.

Durant ce temps-là, les officiers étaient en conseil chez M. de Chaumareys. On ne connaissait rien encore de leurs résolutions de la veille, et, vers le soir, on avait murmuré tout haut.

Quelques paroles bienveillantes avaient suffi pour faire prendre patience à l'équipage, et les nouveaux dangers contre lesquels on eut à lutter plus tard étaient venus suspendre à plusieurs reprises la recrudescence de cette sourde agitation.

Mais quand la chaloupe fut de retour, quand l'eau commença de diminuer dans la cale sans aucune amélioration apparente pour la situation du navire, le mécontentement reprit le dessus. On cessa de travailler; la révolte éclata.

— Le commandant a perdu la frégate, criait l'un; c'est bien le moins qu'il nous dise ce que l'on compte faire pour sauver les hommes.

— Troun de l'air! ajoutait Charlot, lorsque nous étions en campagne sur la terre ferme et qu'un danger menaçait le régiment, les officiers ne se cachaient pas, bien au contraire.

— Qu'ils se montrent!... nous voulons les voir au moins!... Le commandant!... le commandant!...

Et l'on se pressait devant la porte de la cabine.

Elle s'ouvrit enfin, M. de Chaumareys parut.

— Ah!... ah!... gronda de toutes parts la foule ameutée.

— Silence donc, bagasse!... cria par-dessus toutes les voix le sergent Charlot.

Le commandant voulut parler; mais il était tellement ému qu'il ne parvint à articuler que quelques paroles insignifiantes et fit signe au gouverneur du Sénégal de le remplacer.

On refusa d'abord d'entendre M. Schmaltz, c'est ainsi que se nommait le gouverneur. Je n'en ai pas encore parlé, je n'en parlerai guère davantage par la suite, car il ne joua qu'un rôle fort effacé dans ce naufrage de *la Méduse*.

C'était un homme de haute taille, d'un aspect assez imposant; il avait surtout une voix très-forte qui put dominer enfin le tumulte.

— Mes amis, dit-il, le salut de tous est assuré; votre commandant me charge de vous l'apprendre. Si tous nos efforts réunis n'arrivent pas à dégager la frégate, nous construirons un radeau pour gagner la côte.

— Un radeau!... s'écrièrent plusieurs voix; et les embarcations?...

— Les embarcations ne sont pas suffisantes pour porter tout le monde.

— Alors, personne ne partira, répondirent les plus furieux; nous ne voulons pas de radeau.

Chose étrange, il semblait qu'un instinct de répulsion faisait pressentir l'avenir.

— Le radeau sera solidement construit; les embarcations d'ailleurs ne s'en sépareront pas; elles le traîneront à la remorque.

Quelques antipathies se manifestèrent encore.

— Les vivres seront placés sur le radeau, poursuivit M. Schmaltz, tous les vivres, vous m'entendez bien! Aux heures des repas, les équipages des canots viendront y prendre leur ration. Vous n'avez donc pas à craindre qu'on vous abandonne. Voulez-vous encore une autre garantie?... Il y a à bord de la frégate cent vingt mille francs appartenant à l'État; c'est sur ce radeau qu'on placera ces cent vingt mille francs.

— C'est ça, interrompit Jacques Fauque; avouez que vous tenez plus à l'argent qu'à la vie des hommes : en voilà un moyen de nous inspirer la confiance!...

A cette judicieuse riposte, le tumulte éclata de plus belle, et par-dessus toutes ces voix, on entendait cet arrêt incessamment répété :

— Pas de radeau!... pas de radeau!

— Cherchez donc alors à sauver la frégate, cria le gouverneur; redoublons tous d'efforts. Qu'on se remette aux pompes, qu'on jette les canons à la mer, que le bâtiment soit entièrement allégé! A la marée de demain matin, nous avons l'espérance de le relever; si vous voulez rentrer dans l'obéissance et vous remettre au travail, nous vous répondons du succès.

— Oui, nous en répondons, ajoutèrent à la fois M. Laperère et M. Maudet, en s'avançant aux côtés de M. Schmaltz.

Quelque confiance qu'inspirassent ces deux officiers, on hésitait encore, tant le découragement était profond, tant la fatigue était grande. Il manquait à tous l'élan de la foi, de l'enthousiasme.

Pour ranimer les cœurs abattus, la Providence se sert quelquefois d'une jeune fille.

Marie d'Esparville s'élança tout à coup au-devant de la foule indécise et, l'air inspiré, les regards au ciel :

— Mes amis, dit-elle, ayez espoir en Dieu, méritez qu'il vous sauve! Il y a ici des femmes, des enfants, et vous ne pouvez pas les laisser périr ainsi! Remettez-vous à l'œuvre, et tandis que vous travaillerez, ils prieront!

Puis, tombant à genoux et avec une entraînante ferveur :

— Ayez pitié de nous, mon Dieu! dit-elle.

Tous étaient vaincus, tous suivirent son exemple, tous s'agenouillèrent.

Les deux prêtres qui se trouvaient à bord et qui jusqu'à ce moment avaient partagé la démoralisation générale, apparurent subitement à la voix qui venait de réveiller leur zèle, et commencèrent la touchante prière des matelots en péril : *Ave, maris stella!*. Salut, étoile de la mer!...

Pas un front qui ne fût courbé maintenant, pas une voix qui ne répétât les saintes paroles, pas un cœur dans lequel ne grandît rapidement la force et l'espérance.

Mais l'inspiratrice de ce religieux mouvement la dominait encore.

La tête rejetée en arrière, les cheveux au vent, les mains jointes, le regard perdu dans le ciel, jamais, non jamais Marie d'Esparville n'avait été plus belle.

Déjà j'avais trouvé qu'elle avait une douce ressemblance avec les images qui représentent la mère du Sauveur; cette ressemblance en ce moment était complète : oui, c'était la vierge Marie elle-même qui venait de descendre tout à coup sur le pont de *la Méduse* et qui nous disait à tous :

— Priez et travaillez... je suis avec vous!...

Oh! comme l'amour d'André Lambert me parut alors simple et naturel! oh! comme je compris qu'aimer une pareille femme et la perdre, c'était ne plus avoir qu'à mourir!

Tout le monde, cependant, s'était relevé. Tout le monde se mit à l'œuvre avec une exaltation qui doublait le nombre et les efforts des travailleurs.

Cet élan se maintint jusqu'au soir. Une ancre à jet fut mouillée, et solidement cette fois, à une assez grande distance de la frégate. Les uns halaient, les autres viraient au cabestan; chacun s'employait de son mieux; chacun s'étudiait à l'obéissance et à l'activité.

Par malheur, il eût fallu du calme pour favoriser toutes ces manœuvres, et le vent soufflait avec force, la mer était grosse. On n'obtint que peu de résultats, et le découragement fût peut-être revenu dès ce soir-là, si les embarcations qui étaient allées sonder aux environs n'avaient rapporté l'assurance que, pour peu que le navire se relevât à la marée du lendemain, le chemin lui était possible encore vers le large. C'était du moins une espérance.

La nuit donna le signal du repos. Il y eut une prière à haute voix, puis un sommeil presque général; tout le monde était brisé.

Le lendemain, vers les quatre ou cinq heures, à la marée du matin, la lutte recommença, mais sans plus de succès que la veille au soir.

On commença de désespérer; les murmures éclatèrent de nouveau. Vers midi, le désordre était à son comble; mais la faute en remontait surtout au défaut de commandement. On avait oublié de préparer les rations; il n'y avait plus de repas réglé : chacun mangea ce qu'il put attraper. On enfonçait les cloisons, on brisait les portes pour aller plus vite. Rien n'excite d'ailleurs comme la destruction; il y eut des soldats et des matelots qui commencèrent à piller les malles, d'autres s'enivrèrent. Toute espèce de travail avait cessé.

Ceux d'entre les officiers qui conservaient encore quelque influence cherchèrent à gourmander cette fatale torpeur.

— Que ferions-nous? répondirent, sans même se relever, les hommes du meilleur vouloir.

— Il faut réparer à tout hasard les embarcations... il faut construire un radeau.

Ce mot qui était hasardé avec une sorte de crainte n'excita plus les mêmes antipathies que la première fois : on s'était habitué à cette idée.

Un plan, du reste, avait été dessiné par M. Schmaltz durant la journée de la veille et exposé à tous les regards. Il offrait de grandes garanties, et si l'exécution eût été conforme à ce modèle, si les promesses du gouverneur eussent été fidèlement remplies, sans nul doute tous les naufragés seraient arrivés à terre, et là, munie de vivres et de munitions, la caravane eût facilement traversé les sables et gagné sans accident le Sénégal.

Vers les deux heures, on obéit cependant aux officiers. Marie d'Esparville avait accompli ce second miracle. Elle s'était promenée longtemps sur le pont; sa voix toute-puissante avait de nouveau relevé tous les courages. Il n'était personne qui échappât à l'influence de sa beauté, de sa confiance en Dieu. Les plus sauvages natures s'adoucissaient soudainement à son approche; les vieux loups de mer la saluaient avec respect, et disaient sur son passage :

— C'est le bon ange de *la Méduse!*

On se remit donc à l'œuvre. Les embarcations furent réparées et descendues le long du bord. On jeta à la mer les mâts de hune, excepté le petit, qu'on ne put dépasser, les vergues, la baume, toutes les pièces de bois qui composaient la drôme, des barriques vides, et l'on se livra activement à la construction du radeau.

La marée arriva.

Ce fut comme le signal de nouveaux efforts pour tenter de remettre à flot la frégate. L'équipage, docile maintenant au sifflet et aux encouragements de ses chefs, déployait une ardeur plus qu'humaine.

Les soldats, de leur côté, et les simples passagers avaient mis la main à la besogne, comme s'ils n'eussent jamais fait autre chose de leur vie. Ils se surexcitaient les uns les autres et répétaient en chœur le refrain de la chanson que chantent les matelots pour s'aider au travail. C'était Jacques Fauqoe qui entonnait les couplets; en ce moment d'exaltation et de solennel enthousiasme, l'hymne des travailleurs semblait bien plutôt une prière suprême qui montait à Dieu, un cri de miséricorde tout rayonnant d'espérance et de foi.

Comme si ce cri eût été entendu, la frégate ne tarda pas à osciller sur sa quille, un premier ébranlement eut lieu et elle évita tout doucement sur bâbord.

En sentant tressaillir la carcasse du navire, les naufragés poussèrent une exclamation de joie et continuèrent à virer au cabestan avec une nouvelle vigueur.

Il y eut un moment où, voyant les hommes, épuisés de fatigue, ralentir leurs efforts, les deux prêtres, qui se tenaient à genoux sur la dunette, se dépouillèrent de leurs soutanes et, s'élançant au milieu des hommes, saisirent chacun une barre d'anspect et virèrent à leur tour.

A cette secousse magnétique, les travaux reprirent un nouvel élan.

Mais la fatigue revint bientôt, et avec elle le découragement. Ce fut le tour des officiers de se dévouer. Quittant le porte-voix et cessant de commander, ils se firent manœuvres pour donner l'exemple.

Durant ce temps, on ne cessait d'implorer sur la dunette pour le salut de *la Méduse*. Les femmes, au nombre de dix-huit, s'étaient réunies en cet endroit pour demander à Dieu d'opérer un miracle en leur faveur. Agenouillées et les mains jointes, elles levaient vers le ciel leurs yeux humides de larmes, tandis que les petits enfants, groupés au milieu d'elles, récitaient les oraisons que leur avaient apprises leurs mères.

La famille d'Esparville aussi était là. Les trois sœurs, serrées l'une contre l'autre, invoquaient tout haut la vierge Marie, à laquelle madame d'Esparville, qui tenait son petit enfant dans ses mains, semblait offrir un holocauste pour le salut de tous.

L'équipage cependant tombait de lassitude; les officiers eux-mêmes, impuissants à relever le moral de leurs hommes, abandonnaient la tâche presque désespérée maintenant de sauver le navire. Sans Marie d'Esparville, une fois encore on eût tout quitté pour ne plus songer qu'à soi.

Mais tout à coup, — une inspiration du ciel la guidait certainement, — la belle et courageuse jeune fille s'arracha d'entre les bras de ses sœurs, et s'approchant du cabestan :

— Mes amis, s'écria-t-elle d'une voix qui allait au cœur, pourquoi perdre tout espoir?... Vos efforts, tout à l'heure, n'ont-ils pas été couronnés de succès? Tâchez de surmonter la fatigue qui vous accable et continuez de travailler. Le travail est une prière qui plaît à Dieu, et qu'il ne peut manquer d'exaucer. Je ne suis pas bien forte, mais s'il ne faut que vous donner l'exemple, me voici!

En disant ces mots, elle s'élança vers le cabestan.

— Mademoiselle, dit Jacques Fauque, votre place n'est pas ici. Il est inutile de vous fatiguer; touchez seulement ce câble du bout du doigt, cela nous portera bonheur!

La jeune fille étendit la main.

Ce fut assez. Tout le monde retrouva son ardeur, et bientôt on eut le bonheur de voir *la Méduse* éviter d'une manière sensible. On redoubla; elle évita alors entièrement et présenta son avant au large.

Elle était presque à flot. Malheureusement on fut obligé de cesser les travaux; la mer commençait à descendre.

Mais le temps était beau, la brise favorable; peut-être le lendemain, à la marée montante, pourrait-on achever de sauver la frégate...

CHAPITRE VII.

Nuit suprême.

Ce fut une belle nuit, celle-là, tiède, limpide, étoilée... une nuit comme on n'en voit que sous les tropiques... une nuit comme devaient être celles du paradis!

Le vent soufflait de la terre; les flots à peine agités semblaient avoir une espèce de contre-courant qui s'apprêtait à nous ramener au large.

Si l'atmosphère restait la même, s'il ne survenait aucun changement dans l'état de la mer, nous étions sauvés.

C'était même une certitude chez presque tout le monde; chez les moins rassurés c'était du moins une espérance. Aussi la joie avait-elle été générale au déclin du jour, et la prière, par laquelle il s'était terminé, bruyante et enthousiaste ainsi qu'un *Te Deum* d'actions de grâces.

Puis, on se coucha sur le pont, au clair de la lune, afin d'être tous prêts aux premiers rayons du soleil, afin que du premier regard on pût voir la réponse favorable ou terrible qu'allait nous rapporter le flot.

André Lambert et moi, nous étions étendus côte à côte dans un vaste enroulement de cordages, mais ni l'un ni l'autre nous ne dormions : je ne songeais qu'à lui, mon fils d'adoption... il ne songeait qu'à Marie, la douce fiancée de son âme!

Vers minuit, Kummer reparut tout à coup sur la dunette... derrière lui, deux ombres élancées se dégagèrent presque aussitôt sur l'azur du ciel.

C'étaient les deux sœurs aînées de la famille d'Esparville.

A l'aspect de Marie, André se releva à moitié.

— Prenez garde, mon capitaine!... murmurai-je à son oreille.

Il resta immobile, et regarda de loin.

Kummer et les deux jeunes filles marchèrent d'abord jusqu'au bastingage, et là, durant quelques secondes, ils restèrent les yeux fixés au large.

Aucune lueur encore... aucun bruit... rien!

Les trois personnages que nous ne quittions pas du regard échangèrent quelques paroles que nous ne pûmes entendre; puis, s'avançant vers l'espèce de terrasse qui surplombe le pont, ils parurent contempler l'étrange tableau qu'il présentait en ce moment.

Un rayon de lune tombait précisément sur le visage d'André Lambert.

Marie d'Esparville l'aperçut tout à coup, et ne put retenir un cri.

André fit un second mouvement pour s'élancer vers elle.

Mais la jeune fille l'arrêta par un geste rapide, et s'éloignant presque à reculons, elle fut s'asseoir le long du bord à l'autre extrémité de la dunette.

Jamais... non jamais je n'oublierai tout ce qu'il y avait de vraiment enchanteur dans cette blanche apparition, qui semblait s'évanouir peu à peu dans le lointain parmi la brumeuse lumière de la nuit. Je suis d'une province où l'on croit aux fées, où quelques-uns même prétendent en avoir vu; je suis de ceux-là, quand je me souviens de Marie d'Esparville et de la nuit du 5 juillet 1816!

Cependant Lucie et Kummer étaient allés s'asseoir à côté d'elle; il y eut entre eux trois une sorte de discussion amicale. Sa sœur lui prenait les mains, et paraissait tour à tour la supplier ou lui faire une douce violence; Marie, néanmoins, refusait toujours. Le jeune homme ensuite prit la parole, et finalement, comme après un accord commun, redescendit vers les cabines.

Les deux jeunes filles restèrent seules.

Lucie continuait ses tendres représentations; Marie, comme

cédant à l'influence de sa sœur, se retournait peu à peu du côté d'André Lambert.

Inutile de dire qu'André Lambert et moi nous n'avions pas bougé.

Au bout de dix minutes environ, le naturaliste allemand fut de retour auprès des deux sœurs.

Après quelques derniers pourparlers, après un dernier geste de Marie pour retenir Kummer, celui-ci descendit de la dunette et s'avança droit vers nous.

— Capitaine Lambert, dit-il avec la plus cordiale politesse, mademoiselle Marie d'Esparville désirerait vous entretenir quelques instants.

André s'était redressé d'un bond; mais au moment de suivre Kummer, il hésita tout à coup.

— Pardon, dit-il avec une délicatesse héroïque, pardon, monsieur... mais il m'a semblé voir tout à l'heure que mademoiselle d'Esparville appréhendait cet entretien. Je lui ai juré de m'abstenir de toute démarche qui pourrait la compromettre, et...

— Soyez sans crainte à cet égard, interrompit l'Allemand, je viens de m'assurer qu'à l'exception des deux sœurs aînées, toute la famille d'Esparville sommeille à cette heure.

— Mais le marquis de...

Il ne prononçait pas le nom.

— Le marquis de Torellas assiste au conseil qui se tient chez M. de Chaumareys.

Quant à cela, je le savais aussi, et je m'en étais d'abord étonné, car vers la fin du jour j'avais été à même d'entendre quelques paroles assez dures du commandant à l'Espagnol, auquel il reprochait d'avoir perdu le navire, et c'était grandement la vérité. Mais, ce premier mouvement adouci, le Torellas avait rapidement reconquis toute sa diabolique influence. Il en est de certaines suggestions incompréhensibles comme des grandes fatalités vicieuses : on a beau vouloir secouer le joug, on ne tarde pas à le subir de nouveau. Qui a bu boira, disent les gens de terre; les marins disent avec non moins de raison que l'homme est un navire et que les vents en font leur jouet!

Mais revenons à Kummer; il avait ajouté :

— Du reste, les considérations sociales n'existent plus guère en ce moment à bord de *la Méduse*. Cette nuit est peut-être notre dernière nuit, et c'est bien le moins qu'avant de mourir peut-être, ceux qui s'aiment puissent une dernière fois se serrer la main!

Il n'y avait rien à répondre à cela : André suivit l'Allemand.

Moi aussi, mais de loin; je marchai derrière eux. Il ne me semblait pas superflu de veiller, c'était mon rôle.

Je m'assurai par moi-même que continuaient et le sommeil de M. d'Esparville et la présence du Torellas au conseil.

Puis, je remontai sur le pont.

Tout était silencieux, tout restait tranquille. A peine, de temps en temps, une tête inquiète se soulevait-elle par-dessus le bastingage, pour regarder si le jour et la mer ne revenaient pas encore; puis presque aussitôt cette tête retombait.

Les deux jeunes filles et les deux jeunes gens s'étaient comme cachés dans l'ombre que projetaient les haubans.

Malgré cette précaution, je sus me placer de manière à tout voir.

Ils parlèrent d'abord tous les quatre avec une certaine animation; Lucie et Kummer étaient bien évidemment du parti d'André.

Marie elle-même paraissait prête à céder. Pauvre jeune fille!... il y allait de l'avenir de toute sa famille, il y allait de la fortune de son père, de son honneur, — je l'ai su plus tard, — peut-être même de sa vie!

Aux gestes de Kummer, je compris qu'il parlait encore du grand secret en question, et que sans rien révéler entièrement, sans donner aucune assurance complète, il promettait cependant beaucoup.

Il arriva enfin un instant où Lucie et son fiancé s'écartèrent quelque peu, où le capitaine Lambert et Marie se trouvèrent presque seuls ensemble.

Je redoublai d'attention, je me sentais heureux du bonheur que j'entrevoyais rayonner de loin sur le front d'André, lorsqu'il me sembla tout à coup qu'une ombre se glissait traîtreusement vers eux.

— Attention! me dis-je; voici l'instant d'être utile, papa Courtade!

Et louvoyant dans les eaux de l'espion, j'imitai silencieusement sa manœuvre.

Au détour d'une tonne oubliée non loin de l'escalier de la dunette, nous nous rencontrâmes.

Je l'avais déjà deviné.

C'était Diégos.

A ma vue, le misérable pâlit et s'arrêta tout à coup.

— Serviteur!... lui dis-je. Je vous croyais endormi, sergent...

— Il me semble que je suis bien libre.

— Possible!... mais je ne te conseille pas de continuer ta promenade, ami Diégos... le grand air serait malsain pour toi ce soir.

Il voulut une plus ample explication, il élevait la voix.

— Rentre dans ton trou, méchante vipère!... conclus-je en lui montrant mes deux poings.

Diégos en connaissait déjà la pesanteur, il ne renouvela pas l'épreuve, et disparut à reculons avec une grimace de hyène.

Je me retournai vivement vers la dunette.

On ne s'était aperçu de rien.

— Bravo! dis-je à part moi. Si cette heure est notre dernière heure, elle sera bonne du moins pour ceux que j'aime!

Et m'accoudant sur la tonne dont je venais de débusquer l'ennemi, je poursuivis ma contemplation respectueuse.

Une idée, cependant, me vint tout à coup.

Si Diégos était allé prévenir le Torellas!

Je courus immédiatement jusqu'à la chambre où se tenait le conseil.

Un factionnaire allait et venait devant la porte fermée. A quelques pas de là, sur une banquette et toujours dans l'ombre, Diégos était assis.

J'allais bondir sur le serpent.

La porte s'ouvrit tout à coup.

Torellas parut.

Plus de doute : Diégos l'avait fait demander, Diégos allait tout lui dire.

Il était trop tard pour empêcher la révélation, il était temps encore d'avertir ceux qu'elle menaçait.

Je remontai vivement l'escalier; je m'assurai par un dernier regard que ni le maître ni le valet ne m'avaient aperçu.. je m'élançai vers le pont.

Kummer et Lucie étaient toujours à la même place, à l'une des extrémités de la dunette; à l'autre bout, André et Marie.

La jeune fille avait une de ses mains dans les mains du jeune homme, de l'autre main elle lui montrait le ciel étoilé.

C'était vraiment dommage de les troubler ainsi.

Mais il le fallait.

Je pris mon courage à deux mains, je grimpai lestement sur la dunette, j'apparus tout à coup aux yeux des deux fiancés, qui firent un mouvement d'effroi.

— Rassurez-vous! fis-je rapidement. Ce n'est pas moi qui suis à craindre, mais le marquis de Torellas vient d'être averti... peut-être va-t-il monter sur le pont... J'ai tout vu!...

— Bon Courtade! dit André... Tu veillais donc sur nous!

— Toujours! répondis-je franchement. Je n'ai à aimer que vous... et ceux-là qui vous aiment!

— Merci! dit André.

— Merci! répéta mademoiselle d'Esparville avec une voix et un regard que je n'oublierai jamais.

Puis, se tournant vers mon capitaine :

— Adieu! dit-elle. André, souvenez-vous de ce que vous m'avez promis.

— Souvenez-vous de ce que vous m'avez fait espérer!... répondit-il.

Une seconde fois elle lui tendit la main comme pour renouveler cette promesse, que je ne connaissais pas encore... Il y eut entre eux un dernier regard... puis elle rejoignit vivement sa sœur et Kummer, qui déjà se rapprochaient avec inquiétude.

— Alerte! fis-je en entraînant André, alerte, mon capitaine!

Et nous redescendîmes sur le pont, lui le premier, moi derrière lui.

A la dernière marche de l'escalier, il se rencontra face à face avec le marquis de Torellas.

A la suite de Torellas se trouvait Diégos.

Je ne sais ce que j'aurais donné dans ce moment-là pour qu'il nous fût permis de faire partie carrée.

Un instant, j'en eus l'espérance.

André Lambert et Torellas avaient échangé deux de ces regards qui se croisent et flamboient comme deux épées de combat.

Un instant même le marquis eut comme une velléité de barrer le passage à son rival, et, se contenant avec peine, il lui dit du moins :

— Lorsque nous serons à terre, le soldat Pierre Rigaud voudra-t-il redevenir pour moi le capitaine André Lambert?

— Dès notre arrivée, monsieur, repartit fièrement André; dès le premier jour, dès la première heure...

— Très bien, monsieur, j'y compte... L'un de nous deux serait de trop au Sénégal, et ne doit pas y voir un second soleil!

Et après cette dernière provocation, qui promettait un duel à mort, le marquis de Torellas passa.

Jamais encore je n'avais si bien regardé cet homme, et surtout je ne l'avais si bien compris. Il était brave, sans aucun doute; et d'ailleurs, ne l'eût-il pas été, la haine qu'il portait à son rival eût momentanément suffi pour lui communiquer un terrible courage. C'était avec une sauvage passion qu'il devait aimer mademoiselle d'Esparville; c'était avec une sorte de férocité qu'il aspirait à sa main. On lisait tout cela dans ses yeux étincelants ou voilés tour à tour comme ceux du tigre, et dans son sourire de démon. Bien qu'il portât un titre de marquis, bien que son visage olivâtre pût se justifier également par une origine espagnole, à mon avis il y avait bien évidemment du sang africain dans ses veines. Bref, si la laideur repoussante de son visage le faisait peu craindre comme rival en amour, sa force, son adresse, la puissance que lui conféraient sa fortune et surtout ses mœurs de grand suzerain colonial, le rendaient infiniment redoutable comme ennemi. Aucun moyen ne devait répugner à sa haine, aucune ruse, aucun crime; lui disputer une proie, c'était vouloir lutter tout à la fois avec un tigre, avec un vautour et avec un serpent.

Dans le premier instant, néanmoins, je ne réfléchis pas au danger. Loin de là, j'en fus tout satisfait, et coudoyant Diégos, qui s'apprêtait à suivre celui dont il s'était fait l'âme damnée, je lui dis à mon tour :

— Tu sais, si le cœur t'en dit là-bas, ne te gêne pas... mouchard!

Il ne me répondit pas, mais il fit une grimace qui ne présageait rien de bon non plus, et passa. C'était également un dangereux adversaire que mons Diégos, et s'il n'avait pas une valeur de premier choix, il rachetait cette imperfection par une taille de plus de six pieds et par des muscles à l'avenant; un véritable Hercule!

— Bah! me dis-je néanmoins tout en le regardant de bas en haut, bah! nous verrons bien!

Et je rejoignis mon capitaine.

Il marchait lentement, le front courbé, le regard abattu.

— Comment! me récriai-je tout étonné, comment, mon capitaine, vous venez de causer durant une grande heure avec mademoiselle Marie d'Esparville... vous avez l'assurance de vous battre en arrivant avec le Torellas, et vous n'êtes pas plus joyeux que cela!... Par exemple!...

— Courtade... interrompit-il avec douceur.

Mais il s'arrêta tout à coup, comme craignant d'en trop dire.

Puis, avec une franche et soudaine effusion d'amitié :

— Mon vieux Courtade, reprit-il, pardonne-moi de ne pas t'avoir encore tout confié, pardonne-moi ce dernier mouvement d'hésitation... Tu m'as donné assez de preuves de dévouement pour ne rien ignorer désormais ni de mes craintes ni de mes espérances... Écoute donc.

— Mon capitaine!.. voulus-je balbutier tout ému.

— Écoute-moi, te dis-je! reprit-il avec une tendre autorité. Je n'ai pas besoin de te dire combien j'aime mademoiselle d'Esparville; tu l'as vue, tu la connais maintenant, tu dois l'avoir jugée.

— Oh! oui, capitaine, c'est un ange!

— Un ange... tu as raison... Il y a deux années environ que je la rencontrai pour la première fois. C'était le lendemain de la bataille de Paris. Blessé, mourant je revins à moi dans une maison de campagne de la banlieue. Une jeune fille se tenait debout à mes côtés, c'était Marie. J'étais tombé non loin de la muraille du parc. Avec ses sœurs, elle m'avait ramassé, recueilli, soigné, sauvé. Je passai près de trois mois dans cette patriarcale famille. Ah! mon ami, que de sentiments généreux, que de véritable noblesse, quelles touchantes vertus! Le jour du départ arriva, je ne pouvais me décider à partir. J'aimais Marie, Marie m'aimait! je m'étais efforcé, cependant, de n'en rien laisser paraître; un seul mot, un seul regard m'eût semblé un crime de lèse-hospitalité. Quant à mademoiselle d'Esparville, comment deviner autre chose dans son candide abandon qu'une sympathie simplement fraternelle? Mais il y avait entre nous deux charmants lutins, Denise et Lucie, qui avaient lu dans nos cœurs, et qui, nous voyant l'un et l'autre attristés, parlèrent à M. d'Esparville. Ce digne gentilhomme vint à moi franchement et me dit : Lieutenant Lambert (je n'étais alors que lieutenant), il manque dans ma famille un fils aîné qui puisse me remplacer si je venais à mourir... revenez promptement... vous serez ce fils. Et il m'embrassa comme si je l'étais déjà.

— Brave homme, va!... ne pus-je me défendre de murmurer, tandis qu'André Lambert reprenait haleine.

— La grande guerre recommençait, reprit-il aussitôt, elle s'annonçait comme devant être terrible, et pour ma part j'y comptais bien... M. d'Esparville était si riche! Mais je tremblais en songeant que sans aucun doute elle serait très longue. Hélas! Waterloo la termina promptement. Je te laissai en Belgique, mon vieux Courtade, je courus chez M. d'Esparville. — Mon ami, me dit-il, il est survenu de grands changements dans ma fortune, j'ai tout perdu, nous sommes pauvres. — Bravo! m'écriai-je avec joie, votre argent m'effrayait; c'est maintenant que je suis heureux de pouvoir devenir le fils aîné de la famille.

— Bien ça... très-bien, mon capitaine!

— Fort de cette situation nouvelle, je courus immédiatement vers Marie, et je lui parlai comme je n'aurais certes jamais osé lui parler si elle eût été riche encore. Toute la famille survint. Madame d'Esparville me serra dans ses bras en disant : — Vous avez maintenant une mère! Les grandes sœurs me sautèrent joyeusement au cou, les enfants me grimpèrent aux jambes ou se groupèrent diversement autour de moi, et je criai à M. d'Esparville qui arrivait à son tour : — Père, voici ma place désormais, voici mon devoir, voici mon bonheur!

— En cet endroit, André Lambert s'arrêta pour essuyer une larme.

Moi aussi, je pleurais.

Surmontant enfin mon émotion, je pus m'écrier :

— Et après un pareil engagement, après des fiançailles semblables, on a pu rompre avec vous?

— N'accuse personne, ami, reprit gravement André. Écoute jusqu'au bout.

— Me voici tout oreilles...

— Le mariage étant décidé, je partis immédiatement pour Nantes, afin d'obtenir le consentement de mon père, ou du moins de celui que jusqu'alors j'avais considéré comme tel. C'était un ancien capitaine de la marine marchande; il m'avait fait donner une brillante éducation, mais sans jamais me témoigner une affection vraiment paternelle. Il était gravement malade lorsque j'arrivai, il me reconnut à peine, et durant tout un mois je veillai jour et nuit à son chevet sans pouvoir échanger un mot avec lui. La mort enfin lui rendit le regard et la parole. Ce fut alors seulement que j'appris la vérité. J'étais un pauvre orphelin recueilli par le capitaine Lambert sur une côte presque inconnue, vers laquelle l'avaient poussé des vents contraires. Mon berceau, formé par un tronc creux qu'il fit apporter sur sa couche mortuaire, comme preuve qu'il n'était point en délire, flottait ce jour-là sur les flots orageux. A peine fut-il à bord, qu'une épouvantable tempête s'éleva. Le navire semblait perdu. Croyant apaiser le ciel, le capitaine Lambert jura, s'il revoyait la Bretagne, de donner son nom et sa fortune à l'enfant si singulièrement trouvé par lui. Un mois plus tard il rentrait à Nantes et accomplissait religieusement son vœu, voilà tout. De là sa grande bonté pour moi, mais aussi son inexplicable indifférence. Je n'étais point un fils pour lui, j'étais un ex-voto. Mais je ne lui en devais peut-être que plus de reconnaissance encore; il y avait quelque chose de touchant dans cette généreuse et naïve loyauté bretonne. Je le pleurai comme s'il eût été mon père...

— Et après? demandai-je à André qui venait de s'arrêter de nouveau, comme pour donner un pieux souvenir à la mémoire du vieillard qui l'avait adopté.

— Il me fallut de longues démarches pour obtenir des papiers en règle. Le testament du capitaine Lambert m'y aida, et comme renseignements circonstanciés et comme argent. Il me laissait toute sa fortune, et de plus différents objets trouvés dans mon berceau : un collier de verroteries diversement entremêlées à la façon des sauvages, des langes d'étoffe singulière et sur lesquels on distinguait encore comme des armoiries aux trois quarts effacées, une sorte de décoration étrangère, mais dont on avait enlevé les diamants et toutes les incrustations, afin peut-être de la rendre méconnaissable. En toute autre circonstance, ces indices m'eussent fait longuement réfléchir, mais je n'eus pas même le temps de m'y arrêter, je venais de recevoir une lettre de Paris, une lettre de Marie d'Esparville... Oh! cette lettre... cette lettre...

A ces mots, André se prit la tête dans les deux mains, comme s'il la sentait s'enflammer encore rien qu'au souvenir de ce qu'il avait alors souffert.

J'attendis durant quelques instants en silence, puis à mi-voix je demandai :

— Qu'y avait-il donc dans cette lettre?

— Vois toi-même... tiens... lis.

Et il me tendait un papier froissé.

Avec ce que je savais déjà, la lecture de cet écrit éclaira subitement pour moi tout ce qui me semblait encore obscur dans l'histoire de la famille d'Esparville, et je crois plus bref de la résumer en quelques mots ici.

En quittant le Sénégal pour ne pas subir la domination anglaise, M. d'Esparville avait sacrifié sa fortune personnelle, qui consistait en valeurs agricoles et commerciales, mais il conservait du moins l'espérance de rentrer un jour dans le patrimoine de madame d'Esparville, patrimoine que possédait alors le frère de celle-ci. Ce frère était veuf, avait perdu tous ses enfants et se nommait le marquis de Torellas.

Durant toute la révolution, il servit un revenu considérable à son beau-frère, puis soudainement tout envoi d'argent cessa. On attendit, pas de nouvelles; on fut inquiet, les communications devenaient de plus en plus difficiles. Enfin, presque successivement, on apprit que le marquis de Torellas subissait de nouveau la domination d'une Mauresque nommée Fulmen, puis qu'il était mort en léguant tous ses biens à un fils qu'il aurait eu de cette esclave lors de ses premières relations avec elle.

C'était un coup de foudre pour M. d'Esparville. Malgré les dangers que présentait à cette époque un voyage au Sénégal, il partit immédiatement, et trouva l'héritier de son beau-frère en possession déjà de l'héritage. Un procès s'ensuivit devant les autorités anglaises, et le fils de l'Africaine le perdit, n'ayant pu fournir des preuves suffisantes ni de ses droits, ni même de sa naissance.

M. d'Esparville revint donc en France, parfaitement convaincu qu'il était archi-millionnaire et qu'il pouvait agir comme tel. De là des dépenses, des générosités, et par conséquent une augmentation considérable des dettes déjà existantes.

C'est sur ces entrefaites qu'André Lambert fut introduit dans la famille d'Esparville, et qu'il reçut un premier encouragement de la part de ce digne gentilhomme.

Vers la fin des cent-jours, une foudroyante nouvelle arriva tout à coup.

Le fils de la Mauresque avait reparu avec de nouvelles preuves, des preuves irrécusables. Le jugement venait d'être révisé en sa faveur, il rentrait en possession de tous les biens du marquis, il en prenait hautement désormais le titre et les armes.

Peu de temps après, André Lambert était de retour; on lui avoua la vérité, il y trouvait de nouveaux motifs d'amour et de bonheur, il repartait avec l'assurance de toucher à la réalisation de tous ses rêves.

Maintenant, que s'était-il passé durant son absence?

Un matin, Marie d'Esparville rentra tout émue; un homme au sinistre visage l'avait suivie.

A peine achevait-elle cette confidence, que Boule-de-Neige annonça le marquis de Torellas.

Dans celui qui entra, Marie d'Esparville reconnut l'homme dont elle venait de parler.

Le fils de l'esclave demanda à rester seul avec M. d'Esparville. Il venait réclamer certains biens situés en France, et que le défunt marquis avait donnés à sa sœur lors du départ du Sénégal.

Depuis huit années, effectivement, elle en jouissait sans conteste; mais la donation n'avait rien de régulier.

L'étranger montrait, au contraire, un testament parfaitement en ordre, parfaitement explicite, et si bien conservé qu'on l'eût dit écrit de la veille.

Devant un tel titre, il n'y avait plus qu'à se résigner.

C'est ce que fit M. d'Esparville : il rendit immédiatement les biens en question.

Avec ce dernier débris de sa fortune il comptait payer ses dettes; la plupart d'entre elles étaient des services rendus par l'amitié, des dettes d'honneur.

Ne pouvant plus s'acquitter, M. d'Esparville... en véritable gentilhomme qu'il était... n'avait plus qu'à se faire sauter la cervelle. Il le tenta.

— Trois anges gardiens veillaient sur lui; ses filles l'empêchèrent de mourir. Vivre pauvre, ce n'était rien encore... mais vivre déshonoré... un d'Esparville!

Le marquis de Torellas reparut alors.

— J'aime votre fille Marie, dit-il. Qu'elle devienne marquise de Torellas, et les dettes de son père seront payées, et la fortune de sa famille sera rétablie.

A cette proposition, M. d'Esparville se révolta tout d'abord. Accepter lui semblait vendre sa fille... et sachant qu'elle avait un amour dans le cœur!

Mais Marie avait tout entendu : déjà la sainte fièvre du dévouement s'était emparée d'elle; ce fut par sa bouche que le fils de l'Africaine fut invité à revenir.

Il y eut lutte dans la famille : tout le monde prenait parti pour la misère, et par conséquent pour le bonheur de Marie; tout le monde était contre l'héroïque enfant, hormis peut-être madame d'Esparville qui, dans le nouveau marquis de Torellas, croyait voir revivre son pauvre frère!

Oh! bien qu'André Lambert ne fût pas là, la cause de l'absent était chaleureusement plaidée, elle avait surtout un merveilleux avocat dans le cœur même de Marie.

Peut-être l'amante allait-elle l'emporter sur la fille, peut-être l'amour allait-il triompher du sacrifice!

Les créanciers intervinrent... quelques-uns surtout, d'anciens amis, dont la fortune était engagée tout entière entre les mains de M. d'Esparville, et qui, par sa banqueroute, allaient être complétement appauvris.

Il y eut des reproches violents, de terribles scènes.

M. d'Esparville avait promis de ne point attenter à ses jours; il tiendrait parole. Mais il était évident qu'il mourrait de désespoir et de honte.

Le marquis de Torellas, qui maintenant était reçu dans la maison, répétait chaque jour aux oreilles de Marie :

— Il y va non-seulement de la fortune et de l'honneur de votre père, mais il y va de sa vie!

Une dernière réclamation humiliante eut lieu, presque un scandale. Le lendemain, M. d'Esparville semblait vieilli de dix ans. Le lendemain aussi, le Torellas arriva avec tous les engagements souscrits par M. d'Esparville : il les avait rachetés; il jeta tout au feu. — Monsieur d'Esparville, avait-il dit en même temps, vous n'avez plus de créanciers!

C'en était trop. Marie elle-même plaça sa main dans la main du marquis de Torellas et lui dit : — Je serai votre femme!

Tout ce que purent obtenir ses sœurs... et M. d'Esparville l'exigea... ce fut un délai.

L'expédition du Sénégal se préparait : la place de greffier fut obtenue; on arrêta que le mariage ne serait conclu qu'après l'installation dans la colonie.

Marie se chargea d'écrire à André Lambert.

Le lecteur maintenant sait le reste.

Mais il pourrait difficilement se figurer combien le désespoir d'André avait été terrible, combien grand était son amour.

— Songe donc, me disait-il en terminant son récit, que je venais d'être désillusionné de toute espérance de gloire au moment où sa main me fut promise! songe, mon vieux Courtade, que celui que je croyais mon père est mort entre mes bras, que je n'ai jamais connu ma mère, que je n'ai pas de frères, pas de sœurs, pas d'amitiés; que sans toi je serais seul au monde, que ma jeunesse enfin n'avait plus de but à l'horizon. Eh bien! ce but disparu, j'en ai fait maintenant Marie d'Esparville... ce trésor d'affections que tout homme a dans le cœur et qu'il divise d'ordinaire en des sentiments divers, moi je l'ai versé tout entier sur la tête de Marie. Elle est tout pour moi, mon ambition, ma famille, mon courage, mon bonheur, mon amour... et s'il me fallait la perdre...

A ce dernier mot, j'interrompis André :

— La perdre!... m'écriai-je. Mais cette nuit suprême vient de vous assurer plus que jamais de son amour... mais vous oubliez donc qu'il y a promesse de duel entre vous et le Torellas... Vous le tuerez, j'en réponds; le bon Dieu est toujours pour les bons! et si vous le blessez seulement... ce qui, dans tous les cas, nous donnerait un nouveau délai... oubliez-vous donc ce secret sur la piste duquel va s'acharner M. Kummer, et qui peut-être fera rentrer sous terre le Torellas, ni plus ni moins qu'un démon exorcisé!...

— Ah!... dit André tout à coup, ce n'est pas cela qui maintenant m'inquiète et m'afflige... — Qu'est-ce donc, mon capitaine? — Tu dois comprendre à présent pourquoi l'on tient tant à ce que je ne sois pas vu de M. d'Esparville?...

— Parfaitement... Il s'imaginerait qu'on va le soupçonner de connivence dans votre embarquement, et ce serait pour le vieux gentilhomme une appréhension cruelle, qui peut-être le tournerait entièrement contre nous. — C'est cela même. — Eh bien?... — Eh bien... toujours dans cette même crainte... Marie m'a fait promettre, en cas d'abandon de *la Méduse*, de ne pas me trouver dans la même embarcation que sa famille... — Qu'importe! toutes les embarcations navigueraient ensemble... — Oui... mais je ne serais pas auprès d'elle, s'il survient un danger!... mais s'il faut être englouti sous les flots, je ne pourrais pas mourir avec elle! — Mourir!... Qui parle de mourir?... qui parle même d'abandonner la frégate?... Il reste des chances encore, et Dieu aidant... — Comment... tu crois?... — Nous allons avoir sa réponse, mon capitaine... Voici le soleil qui se lève, et voici la marée qui monte!

CHAPITRE VIII.

Sauve qui peut!...

Au cri que je venais de jeter, quelques-uns des dormeurs qui nous entouraient rouvrirent subitement les yeux.

Une bande orangée se dessinait à l'orient; dans le lointain encore sombre on entendait le murmure grondeur de la marée.

Le réveil se propagea rapidement sur le pont; toutes les têtes bordèrent bientôt les bastingages; la dunette en même temps se couvrait d'officiers et de passagers parmi lesquels on distinguait le groupe intéressant de la famille d'Esparville.

Si le temps restait au calme, nous l'avons dit, le salut de la frégate pouvait être considéré comme certain.

Or, le ciel reparut limpide et pur; la mer à peine agitée.

Un immense cri de reconnaissance et de joie s'éleva dans les airs, les vieux camarades et les amis s'embrassaient, il y eut un indescriptible mouvement d'allégresse et d'enthousiasme.

A la faveur de ce tumulte passager, André et Marie échangèrent un long regard de réciproque enchantement. Pourquoi donc n'auraient-ils pas été heureux de renaître à la vie? Ils avaient l'espérance, ils avaient la jeunesse, ils avaient l'amour!

Tout le monde, cependant, s'était remis aux préparatifs du dernier effort; mais tout en s'employant avec une fiévreuse activité, chacun avait les regards vers le ciel, chacun avait les regards vers la mer.

Durant la première demi-heure, tout continua d'aller bien.

Mais tout à coup, au moment même où le disque enflammé du soleil surgissait des flots, une épaisse brume voila ses rayons, et le vent commença de souffler dans l'éloignement; c'était mauvais signe.

On ne se découragea pas encore, néanmoins. La marée arriva, il y eut un unanime élan; la frégate oscilla de nouveau sur sa base, et se mit en mouvement. Durant quelques minutes même elle fut à flot, elle acheva de sortir du lit qu'elle s'était creusé, elle avança de deux cents mètres environ vers le large. Quelques encablures encore, et tout était réparé.

Mais il était déjà trop tard, la mer baissait, la brume matinale s'était condensée en un immense nuage noir, le vent de plus en plus s'élevait.

Pauvre *Méduse!* bientôt elle retomba sur le sable, et le flot qui sans cesse allait grossissant commença de la secouer d'une manière bien autrement effrayante encore, maintenant qu'elle n'avait plus pour se garantir la faille qu'elle s'était faite elle-même dans le sable, maintenant que la vague frappait en plein sur sa quille, et que sa membrure tout entière semblait vibrer et tordre ainsi que les anneaux ébranlés d'un serpent gigantesque.

Il faut renoncer à peindre la consternation, les cris, le désespoir de tous.

Vers les dix heures, le ciel était entièrement couvert de nuages menaçants, d'affreuses rafales soufflaient du large, les lames se brisaient avec une violence inouïe: c'était bien réellement une tempête, tout était perdu.

Une première fois, la frégate talonna... il y eut un silence de mort...

Puis les chocs se multiplièrent, de plus en plus retentissants, de plus en plus terribles.

Bientôt, à chacun d'eux, on eût dit que la frégate allait s'entr'ouvrir.

A midi, le maître calfat vint annoncer avec effroi qu'une voie d'eau s'était ouverte et faisait des progrès effrayants.

On courut aux pompes; mais presque aussitôt il fallut y renoncer, la carcasse était fendue.

Une heure plus tard, elle crevait...

Et l'ouragan redoublait encore de fureur...

La quille se brisa en deux; le gouvernail fut démonté, et désormais n'étant plus retenu que par ses drosses, il se prit à battre contre la poupe avec un bruit infernal.

Un même cri s'échappa de toutes les bouches:

— Sauve qui peut!

Debout au milieu de ses officiers, M. de Chaumareys les consulta tous d'un regard anxieux.

La réponse fut unanime: il fallait abandonner à l'instant le navire...

Mais avec toutes les précautions que nécessita une semblable extrémité... mais avec le sang-froid, l'ordre et la discipline sans lesquels le sauvetage n'est plus qu'un vain mot, surtout au milieu d'une tempête.

Or, rien n'avait été prévu, rien n'était prêt.

De plus, la subordination ne pouvait exister sans la confiance qui seule l'impose. Personne n'avait foi dans les officiers, à peine croyaient-ils en eux-mêmes!

Les passions se soulevèrent donc comme les flots, et comme eux sans frein, elles eurent aussi leurs déchaînements et leurs ravages.

Une révolte eut lieu parmi les soldats du bataillon d'Afrique, qui, désignés pour le radeau, se figuraient qu'on voulait les abandonner, tandis que les embarcations fuiraient seules.

Le sergent Charlot se montrait parmi les plus exaltés et les plus furieux.

Hélas! peut-être était-ce un secret instinct de ses prochaines souffrances.

— Non! criait-il, non, troun de l'air! nous n'irons pas là-dessus... Ou tout le monde dans les embarcations, ou personne!

Et il rangeait sur le pont ses soldats; la plupart de leurs camarades avaient saisi des armes et défendaient tous les passages.

Il fallut que les officiers s'interposassent de nouveau pour calmer les esprits; il fallut qu'une seconde fois les promesses de la veille fussent solennellement jurées.

En dépit de toutes ces assurances, le Provençal et les quelques soldats groupés autour de lui persistaient dans leur rébellion armée.

— Lâches! cria Charlot en voyant l'indécision des autres. Nous vous empêcherons malgré vous d'être sacrifiés. Bagasse! supprimons le radeau, mes amis, coupons les amarres!

A peine émis, ce conseil fut exécuté.

Déjà le radeau fuyait à la dérive.

Un canot s'élança vivement à sa poursuite et parvint à l'amarrer de nouveau contre la frégate.

Pendant ce temps-là le tumulte était au comble à bord.

André Lambert en profita pour se rapprocher une dernière fois de Marie d'Esparville, et lui adresser un geste suppliant, un regard qui voulait dire:

— Voyez ces hommes, ces périls, et permettez-moi du moins d'être à même de veiller sur vous!

Pour toute réponse, la jeune fille montra son père, qui, non loin de là, réunissait autour de lui toute sa famille.

— Il suffira pour nous protéger, ajouta-t-elle; souvenez-vous de votre promesse, André Lambert, et restez éloigné de nous comme par le passé, je le veux.

— Soit, murmura tristement le jeune homme, j'obéirai!

Juste en ce moment j'accourais auprès de lui.

— Mon capitaine, demandai-je, allez-vous dans l'embarcation où se trouvera mademoiselle d'Esparville?

— Non, Courtade!

— Tant pis, j'aurais trouvé moyen de nous y faufiler tous les deux... Mais il reste la chaloupe et les autres canots, Dieu merci!

— Courtade, j'ai reçu l'ordre de m'embarquer sur le radeau, je suis soldat, et c'est pour Marie d'Esparville seulement que j'aurais pu manquer à mon devoir... j'irai sur la radeau.

— Soit, nous irons sur le radeau!...

— Courtade!

— N'essayez pas de dire non, mon capitaine, ça serait inutile.. Vous obéissez à votre maîtresse, très-bien; mais je vous considère comme mon fils, vous savez bien. Or, un père, ça n'obéit pas!

— Mais si tu crois à plus de péril...

— Raison de plus... ça revient de droit aux hommes de cœur. Et puis, mes canonniers sont également du radeau. Ce sont mes enfants aussi.. va pour le radeau; tenez, décidément vous avez raison, c'est là ma place.

Et virant de bord quant à l'entretien:

— Mon capitaine, dis-je sur un tout autre ton, avez-vous de l'argent?

— Non, mais à quoi servirait...

— J'ai huit cents livres en or, en voici la moitié; on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Es-tu fou?

— Avant de parler ainsi, regardez donc autour de vous.

Et je lui montrais en même temps matelots et soldats qui, malgré leur terreur, pillaient de toutes parts le navire!

D'autres buvaient; déjà quelques-uns étaient ivres.

Et la tempête tourbillonnait autour d'eux!... et le navire en détresse avait des craquements épouvantables!... et l'eau

dans la cale montait, montait toujours! Oh! Dieu, bien décidément, nous avait maudits!

Le moment, enfin, arriva d'évacuer *la Méduse*.

Dès la veille, à tout hasard, une liste d'embarquement avait été publiée, des numéros d'ordre avaient été donnés.

Mais, au moment suprême, on n'eut aucun égard à cette sage disposition. Personne ne voulut attendre son tour, tout le monde à la fois se précipita, même le commandant, qui, devenant non moins fou que les autres, essaya le premier de prendre la fuite.

Mais le sergent provençal surgit tout à coup au-devant de M. de Chaumareys, et lui barrant le passage avec sa baïonnette:

— Troun de l'air! s'écria-t-il avec une énergie qui devenait en ce moment presque sublime, vous n'êtes pas seulement un imbécile, monsieur, vous êtes aussi un lâche.

— Sergent!

— Simple sous-officier, c'est possible, et pas marin; mais lorsqu'un navire a fait naufrage, c'est au capitaine de ce navire à l'abandonner le dernier, je sais ça. Que les autres s'arrangent avec vous comme ils voudront, c'est leur affaire; mais quant à moi personnellement, quant au bataillon d'Afrique, et même quant à tous ceux qui sont désignés pour le radeau, je vous jure que nous vous passerons tous devant le nez. Halte-là donc, bagasse, et ne bougeons pas!

Il y avait tant de vérité dans cette sanglante apostrophe et tant de colère résolue dans le geste dont elle était accompagnée, que personne n'osa se souvenir de la majesté du grade, et que le commandant lui-même courba la tête devant ce juste châtiment.

Son digne conseiller, d'ailleurs, était à ses côtés.

— Laissez faire! avait-il dit d'un air superbe.

Le défilé commença.

Chaque soldat passait lour à tour devant M. de Chaumareys, et lui jetait un regard de mépris.

Charlot continuait de le tenir en respect.

Vingt autres baïonnettes s'étaient abaissées autour de la sienne, et semblaient toutes prêtes à la soutenir au besoin.

Peut-être la crainte d'une rixe générale contribua-t-elle à l'impunité de cet attentat inouï dans les fastes maritimes.

Un ordre avait été donné, cependant, qui tendait à en prévenir le retour : à chaque soldat qui mettait le pied sur l'échelle, on retirait et ses cartouches et son fusil.

Tous auraient été désarmés ainsi sans une nouvelle révolte du sergent toulonnais, qui s'aperçut à la fin du désarmement de ses camarades, et qui, d'une voix tonnante, leur cria :

— Ne descendez pas sans vos fusils, troun de l'air! nous en aurons peut-être besoin!

Telle est à certaines heures l'influence de certains hommes, que tous ceux des soldats qui restaient encore sur le pont refusèrent aussitôt de se séparer de leurs armes, et que pas un des officiers qui présidaient au transbordement n'osa souffler mot.

Le radeau reçut tous ceux qui consentirent ou qu'on parvint à y loger, savoir : cent vingt-deux soldats et officiers de terre, vingt-neuf marins ou passagers, une femme...

Lorsque ces cent cinquante et un malheureux (parmi lesquels nous étions, hélas!) eurent disparu par le sabord, lorsque l'embarquement fut complet, Charlot salua narquoisement M. de Chaumareys et descendit à son tour.

Derrière lui devait passer encore l'officier désigné pour le commandement du radeau. C'eût été la place de M. de Chaumareys, ce fut celle d'un aspirant de première classe nommé Coudein.

Quelques jours avant notre départ de l'île d'Aix, il s'était blessé gravement à la jambe, et pouvait à peine descendre l'échelle. Un de ses camarades, touché de sa position, lui offrit de le remplacer; il refusa bravement, et bravement s'embarqua le dernier.

Nous nous trouvâmes donc cent cinquante-deux hommes sur le radeau; c'était trop de moitié : immédiatement il enfonça d'un mètre et l'eau nous monta jusqu'à la ceinture.

Un terrible cri s'éleva vers le ciel; il était trop tard pour protester autrement.

Oh! combien ceux-ci regrettèrent alors leur obéissance, combien ceux-là leur générosité! L'ingénieur Corréard n'avait pas voulu se séparer des ouvriers sous ses ordres; plusieurs officiers s'étaient fait un devoir de ne pas quitter leurs soldats; moi, enfin... moi-même... Mais à quoi bon des regrets... le sort en était jeté! Nous étions tellement serrés les uns contre les autres sur le radeau, qu'il était impossible de faire un pas.

De plus, il s'y trouvait des tonnes qui, soulevées par les vagues furieuses, frappaient incessamment contre les naufragés. Il fallut jeter à la mer ces instruments de supplice.

C'étaient des quarts de farine, c'étaient des tonneaux d'eau douce et de vin!

Fort heureusement quelques-uns d'entre eux furent sauvés par des mains prévoyantes qui les fixèrent aux traverses du radeau, et dès la première heure commencèrent à veiller rigoureusement à leur conservation.

Ces premiers détails occasionnèrent un va-et-vient général dans la masse humaine agglomérée dans un si étroit espace : un hasard fit que tout le monde se porta du même côté; une vague énorme en même temps souleva l'autre : le radeau faillit chavirer.

Il y eut un second cri de terreur, et tout le monde se rejeta follement au centre au risque de s'entre-étouffer les uns les autres.

De loin ce groupe immobile dut paraître résigné.

Parmi les cent cinquante-deux il y en eut un, cependant, qui ne put supporter tant de terreur. C'était un lieutenant qui sortait des gardes du corps, et qui se nommait Danglas.

— Non... non!... s'écria-t-il avec les gestes d'un insensé, je ne peux pas rester ici, je ne le veux pas!

Et la peur lui communiquant une incroyable agilité, il s'élança du radeau sur l'échelle, et reparut presque aussitôt sur le pont de *la Méduse*.

Là se trouvaient réunis une vingtaine de soldats, qui avaient résisté à l'ordre d'embarquement, et qui tenaient en main leurs armes chargées.

— Mes amis, s'écria le lieutenant Danglas en saisissant le fusil d'un de ces soldats, on a juré notre mort... Empêchons qu'on ne nous abandonne... ou du moins, vengeons-nous!

— Vengeance! répéta tout ce qui restait autour de lui du bataillon d'Afrique.

A ce cri, au bruit d'armes qui l'accompagnait, la panique s'empara de la foule qui déjà depuis quelques instants avait commencé à s'embarquer dans les canots et dans la chaloupe.

Ceux qui se trouvaient encore sur la frégate se précipitèrent tous à la fois sur les échelles, ou bien, n'y trouvant plus de place, se confièrent à des cordes à peine susceptibles de porter le poids d'un homme; ceux qui étaient embarqués déjà ne songèrent plus qu'à prendre la fuite.

M. de Chaumareys lui-même en donna l'ordre d'une voix éperdue; il n'avait guère profité, comme on le voit, de la rude leçon du sergent Charlot.

Au même moment, toutes les embarcations s'éloignèrent donc de la frégate, ainsi qu'un vol de cormorans effarouchés.

Sans un coup de mer qui bouleversa tout à coup la frégate et mit bas tous ceux qu'on y délaissait ainsi, nul doute que les fugitifs n'eussent essuyé presque à bout portant une terrible fusillade.

Mais ils étaient encore à portée, lorsque Danglas se releva. Ce n'était plus un homme maintenant, c'était un fou furieux. Il communiqua la rage de son désespoir à ceux qui l'environnaient. Ils coururent aux bastingages, et les fusils s'abaissèrent tous à la fois, prêts à faire feu.

— Arrêtez! cria-t-on du canot du commandant; on va venir vous prendre tous... arrêtez!

L'ordre, effectivement, fut donné au lieutenant Espiau, qui commandait la chaloupe, de rebrousser chemin jusqu'à la frégate, et le mouvement qu'elle fit afin de virer de bord fut assez immédiat pour calmer les soldats ameutés par Danglas.

Lui seul, il ne voulait pas croire encore à la réalité des ordres de Chaumareys et continua de la tenir en joue.

On le retint, on le désarma.

La conduite du commandant, son impéritie, son enlèvement, cette dernière lâcheté surtout, qui était un oubli non-seulement de tous ses devoirs, mais encore des droits les plus sacrés de l'humanité, avaient inspiré une telle indignation contre lui qu'il y en eut beaucoup qui regrettèrent de ne pas le voir frappé du châtiment qu'il méritait si bien!

La chaloupe, cependant, sembla tout d'abord ne pouvoir pas regagner la frégate; c'était, sans contredit, la plus mauvaise de toutes les embarcations.

De plus, elle n'avait pas d'avirons, et la mer déferlait contre elle avec une excessive violence.

Vainement un canot voulut la remorquer; il fallut qu'une pirogue vint jeter une amarre à ceux de la frégate qui tirèrent bord à bord la chaloupe.

Cette opération fut longue et plusieurs fois sembla ne devoir pas réussir. Danglas entrait alors dans de véritables accès de folie; si l'on n'eût constamment veillé sur lui, sans nul doute il eût attenté à ses jours.

Enfin, la chaloupe accosta.

On avait fait le serment de s'embarquer tous ou de mourir tous à bord de la frégate,

Mais lorsqu'une cinquantaine de soldats et de matelots furent descendus avec un certain ordre dans la chaloupe, et qu'on la vit faire eau de toutes parts sous cet excédant de poids, dix-sept hommes qui restaient encore en haut de l'échelle refusèrent à toute force de se hasarder sur une aussi pitoyable embarcation.

La plupart étaient ivres.

Mais chez quelques-uns cette décision était le résultat du raisonnement, notamment chez le vieux Jacques Fauque, qui, le pied déjà dans la chaloupe, remonta tout à coup sur la frégate en disant :

— Tombeau pour tombeau, j'aime mieux celui-ci!

Et Jacques Fauque n'avait pas tout à fait tort. Outre que *la Méduse* touchait au fond et ne pouvait conséquemment couler, elle se trouvait abondamment pourvue de provisions pour un si petit nombre d'hommes.

Le lieutenant Espian n'insista donc pas; après avoir promis qu'on enverrait à leur secours aussitôt qu'on serait au Sénégal, la bosse fut larguée, et la chaloupe rejoignit les autres embarcations.

Cette mer orageuse offrait alors un étrange spectacle.

D'abord le radeau, sur lequel cent cinquante et une créatures humaines, étroitement serrées les unes contre les autres et toutes ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, agitaient frénétiquement leurs bras vers le ciel et mugissaient des imprécations et des menaces;

En avant de cette masse flottante, le grand canot qui y était attaché par une remorque, et auquel le canot major et le canot du commandant venaient de jeter une tourline. A chaque bordage de ces trois grandes embarcations, les rames étendues comme des ailes ouvertes et toutes prêtes à s'agiter au premier signal;

Non loin de là, sur le côté, deux autres embarcations plus petites bondissaient sur les vagues écumantes;

En arrière, la chaloupe qui, presque au ras des flots, marchait déjà pour s'efforcer de nous rejoindre;

La frégate enfin... ce magnifique navire qui, quelques jours auparavant, semblait maîtriser l'Océan qu'elle fendait avec la rapidité de la mouette, et qui, maintenant démâtée, sans voiles et le flanc abattu sur la hanche de bâbord, n'était plus qu'une masse informe, immobile et triste à voir... une sorte de rocher noirâtre autour duquel la rafale fouettait des tourbillons de blanche écume.

Çà et là, sur le pont qui penchait précisément du côté des embarcations, on apercevait quelques ombres mornes et désolées... puis des énergumènes qui dansaient et chantaient dans l'exaltation de l'ivresse... A l'arrière enfin, commençait à s'élever une petite fumée avec laquelle se jouait le vent... c'était le philosophique Jacques Fauque, aidé du Limousin, dont il s'était fait un marmiton, qui allumait déjà le feu pour la cuisine de ses compagnons d'infortune.

Le signal du départ allait être donné.

Une dernière silhouette se détacha tout à coup sur le pont de *la Méduse*, jeta une grande exclamation de stupeur, s'élança vers le bastingage, fit des gestes désespérés du côté du rivage invisible, et finalement se précipita dans la mer après avoir crié par trois fois :

— Patrie! patrie! patrie!...

Quelques minutes plus tard, une masse noire reparaissait à la crête d'une lame, et nageait vigoureusement vers le radeau, qui n'était pas encore entraîné par ses remorqueurs, mais qui déjà, comme eux, s'en allait à la dérive.

André Lambert et maître Courtade se trouvaient précisément à l'endroit du radeau au bord duquel le nageur allait être jeté par la vague.

Déjà tous deux ils tendaient les mains à ce malheureux.

— Non!... non!... s'écrièrent plusieurs voix impitoyables, il n'y a plus de place ici... non...

Aidé d'André Lambert, je repoussai vigoureusement ces égoïstes, et je m'écriai :

— Soyons charitables envers les autres, si nous voulons que Dieu ait pitié de nous!...

Et nous reçûmes dans nos bras celui qu'apportaient les flots.

C'était le nègre Boule-de-Neige.

— Patrie!... patrie! répéta-t-il une fois encore en étendant ses bras, comme s'il nageait toujours, vers cette côte africaine que depuis le commencement du voyage il voyait sans cesse flotter dans ses rêves.

Puis il s'évanouit.

Ceux qui venaient d'être rejetés en arrière revenaient néanmoins à la charge, et avec une inhospitalité plus menaçante que jamais.

— Voici le signal du départ!... cria-t-on tout à coup de l'avant du radeau.

Tout aussitôt fut oublié; on regarda.

Un petit pavillon blanc venait d'être arboré à l'extrémité d'un fusil, toutes les rames retombèrent à la fois dans la mer, toutes les embarcations crièrent en même temps :

— Vive le roi!

— Vive le roi! répéta-t-on d'une seule voix sur le radeau.

Plus tard, dans les nombreux récits qui parurent sur le naufrage de *la Méduse*, on déclara cet enthousiasme ridicule, odieux.

En ce moment, il parut sublime. C'était un cri d'encouragement et de résignation, un cri de ralliement et de fraternité.

En criant vive le roi, ne criait-on pas vive la France... vive la terre... vive la vie!

CHAPITRE IX

Abandon.

Durant une heure environ, les choses allèrent aussi bien qu'elles pouvaient aller.

Tiré par toutes les embarcations réunies, le radeau les entraînait bien quelque peu en dérive; mais le jusant portait à cette heure au large, et cet obstacle deviendrait un avantage à la marée montante.

L'ouragan, d'ailleurs, commençait à se calmer; le vent tombait; une simple houle ne tarda pas à succéder au tumulte des flots.

Si l'on n'avançait pas beaucoup, du moins l'on avançait.

La terre enfin n'était qu'à douze lieues tout au plus; avec quelques efforts, on était certain d'y mener le radeau.

Ceux qui le montaient n'ignoraient rien de tout cela... On leur avait fait de telles promesses, d'ailleurs, on leur avait répété de tels serments!

Il y eut donc parmi ces malheureux quelques lueurs d'espérance. Ils se calmèrent comme la tempête; immobiles et recueillis, ils regardèrent devant eux.

La chaloupe parvint à rejoindre enfin la petite flottille remorqueuse, et longea, durant quelques minutes, le premier canot.

— Prenez-moi quelques hommes!... cria le lieutenant Espiau. Vous avez de la place encore, vous autres, et beaucoup.

C'était vrai. A l'exception de la chaloupe, à bord de laquelle on avait eu le dévouement d'embarquer en surplus tous les hommes primitivement abandonnés sur la frégate, toutes les autres embarcations étaient loin d'avoir leur charge, et si l'on avait eu quelque charité, quelque justice, le radeau lui-même eût pu considérablement être allégé.

On refusa néanmoins le lieutenant Espiau.

— Je vous en supplie!... reprit-il avec une indignation contenue. Regardez donc cette chaloupe. Elle est délabrée, démunie d'avirons, fort mal voilée, elle fait eau de toutes parts, elle est évidemment surchargée... Si l'on nous laisse ainsi, nous coulons...

La réponse se perdit dans l'air; mais elle fut évidemment un nouveau refus, car la chaloupe passa outre et mit le cap sur la seconde embarcation.

Durant ce temps-là, André et moi nous nous étions entièrement occupés du nègre Boule-de-Neige, que nous parvînmes à rappeler à la vie.

Le premier mot du pauvre Africain, fut celui-ci :

— Torellas!

Puis, reprenant peu à peu ses forces, il répéta ce nom, en lui adjoignant des épithètes dictées par une recrudescence de terreur et de colère.

— Brigand!... scélérat!... assassin, assassin!...

Devenant enfin plus précis :

— Lui avoir voulu assassiner pauvre noir!... dit-il.

Cette fois, je me récriai :

— T'assassiner, toi... Torellas... Mais dans quel but?

André Lambert n'écoutait plus; il venait d'apercevoir la petite yole, qui contenait la famille d'Esparville, et que les autres embarcations lui avaient jusqu'alors cachée.

Boule-de-Neige paraissait se recueillir.

— Pourquoi donc le marquis de Torellas voulait-il t'assassiner?... répétai-je.

— Moi avoir entendu lui... c'était dans cabine à maître... lui croire pas être entendu, et pas vouloir...

— Il était donc seul?

— Non... un autre aussi... un soldat...

Et l'Africain posa deux doigts horizontalement sur son bras noir, sans doute pour indiquer que ce soldat était un sous-officier.

— Assassin aussi!... reprit-il ensuite à voix basse. Assassin aussi, celui-là!... Dira à Torellas : si moi aller sur radeau avec capitaine Lambert, si capitaine Lambert plus reparaître, marché tient-il toujours?

Aussitôt que le nom de Lambert avait été prononcé, j'avais bondi, puis juré.

— Qu'y a-t-il? fit André, qui se retourna.

— Écoutez... mon capitaine... ça vous regarde!

L'interrogatoire circonstancié que subit alors Boule-de-Neiga pourrait à peu près se résumer ainsi :

Le marquis de Torellas avait répondu affirmativement à l'assassin. Celui-ci avait déclaré que, sur le radeau, il trouverait bien le moyen de gagner la prime convenue, et que le capitaine Lambert pouvait être considéré, dès à présent, comme un homme mort.

Boule-de-Neige, caché non loin de là et qui jusqu'alors s'était tenu coi, avait fait un mouvement par lequel il s'était trahi.

Aussitôt aperçu, il avait été frappé violemment à la tête. De quelle façon, avec quoi?... Le nègre ne s'en souvenait plus, il s'était évanoui sur le coup, mais il en portait encore au front la marque sanglante.

Il était revenu à lui dans la cabine, dont la porte était refermée.

Un grand bruit se faisait alors sur le pont du navire; il avait longtemps appelé sans être entendu.

Le Limousin, qui descendait par ordre de Jacques Faugne, avait enfin ouvert à Boule-de-Neige, qui s'était précipité sur le pont, mais trop tard : les embarcations étaient déjà passées!...

Et la pauvre noir savait, sentait, voyait à l'horizon sa chère patrie!...

On sait le reste.

— Qu'en dites-vous?... demandai-je, en me croisant les bras, à André Lambert.

— Que je meure, s'il le faut! répondit indifféremment le jeune homme. Mais que Dieu la sauve!

Et ses regards se reportaient vers la yola.

Je n'exprimai ma pensée que par un geste; maintenant encore je ne pourrais la définir autrement.

Puis me retournant vers Boule-de-Neiga :

— Comment s'appelle l'homme à qui Torellas a promis le prix du sang!...

— Sais pas nom à lui...

— Mais tu le reconnaîtrais?...

— Oui... si lui devant moi...

— Il doit être ici... regarde...

En ce moment, il se faisait une ondulation dans les têtes pressées sur le radeau.

Voilà! s'écria tout à coup Boule-de-Neige avec le courage de sa révélation; voilà l'assassin!

Et du doigt, il montrait Diegos.

L'Espagnol fit un geste de colère et de menace au nègre, qui continuait à l'indiquer du doigt; puis il se perdit dans la foule.

Mais déjà je l'avais fait voir à André Lambert, en lui disant :

— Je veillerai sur vous jour et nuit... Mais de votre côté, du moins, garde à vous!... Mon capitaine... voici l'ennemi!

— Sois tranquille, répliqua le jeune homme avec un serrement de main expressif, nous sommes deux contre un!...

— Nous sommes trois!... se récria bravement la pauvre Boule-de-Neige.

— Bravo!... conclus-je joyeusement. Accepté!... c'est d'autant moins de refus qu'il n'y a plus maintenant ni grade ni couleur... Tous les hommes sont ici des hommes!

Et les mains noires furent étreintes par les mains blanches.

Le brave Africain était enchanté.

— Moi pas aimer Diegos!... dit-il encore... Moi pas aimer non plus Torellas... mais pardonner à tous, si revoir patrie... Oh! patrie... patrie!...

Et, se laissant glisser sur les genoux, il restait désormais immobile, les regards à l'horizon, la main précisément sur l'extrémité de la remorque par laquelle seulement le radeau pouvait encore être traîné vers la terre d'Afrique.

A l'autre bout de ce câble, les trois grands canots ramaient toujours avec énergie.

La chaloupe continuait de gagner du terrain, mais néanmoins retombait sans cesse sous le vent, parce que ses voiles orientaient fort mal et que les courants drossaient.

En s'approchant du troisième canot, sans doute afin de renouveler sa prière, elle faillit l'aborder.

C'était une très-faible embarcation; de plus, la veille au soir, elle avait eu un bordage enfoncé par l'une des pièces transversales du radeau, et fort mal réparée d'ailleurs par une large plaque de plomb, elle s'en était trouvée singulièrement alourdie.

L'enseigne de vaisseau Maudet, qui commandait ce canot, s'effraya de l'approche de la chaloupe, et pour éviter un choc funeste, il largua la remorque qui le tenait au canot major.

— Capitaine, avait-il crié préalablement à M. de Chaumareys, capitaine, reprenez votre tourline.

— Oui, mon ami, avait répondu le commandant.

Ces mots furent entendus du radeau, d'où s'éleva un premier cri de détresse.

Par malheur, ils étaient également arrivés au troisième canot remorqueur, qui les prit sans doute pour un ordre général, et qui lâcha également sa tourline.

A ce second abandon, un cri s'éleva du radeau, mais déjà c'était un cri de colère.

Il eut un écho dans la chaloupe, où se trouvaient soixante soldats armés. Leurs fusils s'abaissèrent immédiatement, prêts à faire feu sur les deux embarcations qui venaient de larguer leur amarre. Une folle terreur s'empara des hommes qui les montaient, toutes les têtes disparurent comme par enchantement; mais les rames s'agitèrent avec une sorte de frénésie, et les déserteurs aussitôt s'éloignèrent à toutes voiles.

Une seule embarcation tenait encore au radeau.

Mais déjà l'indécision régnait à son bord; mais déjà l'on pouvait entendre des voix confuses qui s'écriaient :

— Nous sommes trop faibles pour les remorquer maintenant... lâchons, lâchons la remorque!

D'autres cris s'élevèrent de la chaloupe :

— Restez... restez... ou nous tirons sur vous!

Des exclamations de rage et de menace retentissaient aussi sur le radeau.

Parmi les plus furieux se remarquaient la nègre Boule-de-Neige, qui voyait tous ses rêves lui échapper ainsi... le sergent Charlot, sous les moustaches hérissées duquel se succédaient avec une merveilleuse volubilité tous les jurons les plus énergiques de la Provence... Diégos, que le seul appât de l'or avait conduit à sa perte... André Lambert lui-même qui pouvait s'occuper de sa propre situation; il ne craignait plus rien pour la famille d'Esparville, car la yole était de beaucoup en avant et commençait de disparaître à l'horizon.

Non loin de ce groupe tumultueux, d'autres non moins irrités avaient saisi l'extrémité de la remorque et tiraient avec tant de force qu'ils en avaient amené déjà plusieurs brasses à eux, rapprochant ainsi du radeau la dernière des embarcations qui le retenait encore lorsqu'une énorme lame vint leur donner une telle secousse qu'ils furent contraints de lâcher prise.

Le canot ainsi délivré courut en avant avec une rapidité extrême... puis un instant s'arrêta par la tension subite du câble... puis de nouveau reprit librement sa course.

— Troun de l'air! hurla le sergent Charlot, troun de l'air! la remorque a cassé!

— Non!... se récria le nègre Boule-de-Neige. Non!... corde pas cassée... corde coupée... moi, avoir bien vu... là-bas, à l'arrière du canot... un homme encore penché... Oh!... si pauvre noir reconnaître ici son visage et vivre encore... Oh!... nègre se venger de cet homme... oh! oui, se venger!...

— Tiens!... dit quelqu'un, prends et regarde!

Et on lui passait une longue-vue.

Boule-de-Neige s'en saisit avidement et la braqua de même vers l'infâme qu'il venait de désigner et qui se tenait effectivement encore à l'arrière du grand canot.

A l'agitation convulsive de tous ses muscles, à l'éclat sauvage de ses yeux ardents, à l'expression terriblement haineuse de son visage noir, on devinait sans peine qu'une vengeance africaine s'incarnait en lui, et que si jamais cette vengeance pouvait connaître et retrouver sa proie, elle serait terrible.

Pendant ce temps-là, tous les yeux s'étaient fixés sur la chaloupe, ce dernier espoir du radeau.

Au moment où le câble avait été rompu, une scène violente s'était passée entre le lieutenant Espiau et les hommes qu'il commandait.

Ceux-ci voulaient tirer, celui-là s'y opposait courageusement.

— Feu! cria enfin une voix qui pour un instant domina toutes les autres.

Mais les amorces étaient mouillées sans aucun doute; au bruit des batteries qui retombèrent sans résultat, à peine se mêla-t-il le sifflement de quelques balles qui se perdirent dans l'espace.

Personne n'avait été atteint à bord du canot, où l'on saisit éperdument ce prétexte pour s'éloigner au plus vite.

A l'arrière, il y eut même un rire insultant; le misérable qui nous laissait cet adieu, c'était celui qui avait coupé la remorque.

Il venait de se redresser enfin.

La longue-vue trembla durant quelques secondes entre les moins de Boule-de-Neige; puis, remontant jusqu'au visage de l'infâme, elle devint aussi immobile que si elle eût été tenue par des doigs de fer.

— Oh! cet homme... cet homme!... grondait en même temps le nègre entre ses lèvres crispées.

Personne, du reste, ne se préoccupait de lui; l'attention tout entière s'était reportée vers la chaloupe, où s'agitait un autre drame.

— Au radeau! avait héroïquement commandé le lieutenant Espiau. Allons reprendre la remorque, et si nous ne pouvons sauver ces malheureux, ayons du moins le courage de notre devoir, et mourons avec eux.

L'équipage tout entier s'y opposa énergiquement.

Eh! mon Dieu... peut-être ces hommes avaient-ils raison... la chaloupe était en si mauvais état, et surtout déjà tellement surchargée, que leur dévouement n'aurait guère pu servir qu'à augmenter le nombre de victimes!

Justice soit rendue, cependant, au lieutenant Espiau. Il fallut employer la force pour l'empêcher de mettre à exécution son généreux dessein; et lorsque la chaloupe qu'il avait déjà fait virer de bord reprit sa marche à la suite des autres embarcations, il était contenu par une dizaine d'hommes et presque renversé sous leurs mains.

La nuit approchait.

Chose étrange! la stupeur fut telle chez les infortunés qu'on abandonnait ainsi, sans aucun espoir de secours, que durant près d'un quart d'heure ils restèrent immobiles et muets.

Mais lorsque les premières embarcations eurent disparu dans la brume du soir, lorsque la voile de la chaloupe commença de s'y perdre à son tour, il y eut à bord du radeau un immense cri qui n'avoit plus rien d'humain.

Depuis longtemps déjà, Boule-de-Neige s'était redressé, et, brandissant sa longue-vue vers le misérable qui avait coupé la remorque :

— C'est lui... avait-il rugi.. c'est bien lui... c'est Torellas!

CHAPITRE X

Un enfer flottant.

Après un si épouvantable abandon, le premier mouvement fut tout à la vengeance.

On ne songea qu'à une chose : rejoindre les fugitifs et les punir. On voulut faire des avirons avec tout ce qu'on put arracher du fatal radeau; il y en eut même qui se penchèrent sur le bord et qui ramèrent avec les mains : dérision!

Oh!... si l'on eût pu se retrouver avec les autres embarcations, quel horrible combat!

Lorsque cette première folie se fut éteinte... (et elle n'avait pas duré longtemps...) on retomba dans une lugubre et morne consternation.

Le peu d'hommes qui conservaient encore quelque sang-froid, quelque énergie, profitèrent de cet instant de calme pour se réunir au centre du radeau, et pour se concerter ensemble.

Un instinct secret les guida l'un vers l'autre, un regard leur apprit que le péril déjà les avait fait frères.

Dans ce groupe, qui tranchait si complétement avec tous ceux dont il était entouré, il y avait surtout :

L'ingénieur Corréard et le médecin Savigny; — un chef d'atelier appelé Lavilette, — le lieutenant Lheureux, du bataillon d'Afrique, — André Lambert et maître Corréard, — l'élève de marine Coudein, qui commandait le radeau, un jeune homme débile, un blessé!...

Il y eut aussi le nègre Boule-de-Neige. Il y eut encore un nommé Léon, un enfant de douze ans!

Mais qu'importaient l'âge, l'intelligence et la force dans la terrible lutte qui allait s'engager.... Ce qu'il fallait avant tout, c'était l'énergie morale, l'élévation des sentiments, l'oubli de soi-même et la confiance en Dieu.

Dans ce conseil qui se tint dès le premier soir, on examina tout d'abord les ressources que pouvaient offrir le radeau.

Hélas! aucune des précautions les plus élémentaires n'avait été prise. Rien n'avait été fait, rien n'avait été prévu.

Le radeau lui-même, qui semblait assez vaste en apparence, présentait si peu de solidité aux extrémités, que plus tard, lorsqu'il n'y resta plus que quinze hommes, ces quinze agonisants n'osaient pas même se coucher tous à la fois!

Et lors du départ, nous étions cent cinquante-deux!

Pas d'élévation ni de bordage pour abriter au moins le centre contre les lames! Deux voiles, mais pas de mâture, pas même de cordages! Rien qui pût servir de gouvernail, pas de cartes, pas même une ancre, pas même une boussole! Pour toutes provisions : vingt-cinq livres de biscuit dont la mer avait fait une sorte de pâte, six barriques de vin, deux petits tonneaux d'eau douce.. et l'on était cent cinquante-deux!

A mesure que tous ces rapports étaient reçus par le commandant Coudein, son abattement augmentait encore; mais ce qui surtout le désespéra, ce fut l'absence d'une boussole.

— J'en ai vu une entre les mains d'un de nos compagnons, s'écria Léon le mousse, je vais dire à cet homme de venir ici?

Et le brave enfant, qui déjà cent fois avait couru par tout le radeau, s'élança de nouveau à la recherche.

Quelques minutes plus tard, il était de retour avec un petit compas de marine, de la dimension tout au plus d'un écu de six livres, et qui ne paraissait pas d'une parfaite exactitude.

C'était une boussole, néanmoins, c'était un guide.

Il faut avoir été en butte aux grandes adversités, aux plus terribles périls, pour comprendre jusqu'à quel point les choses les plus simples, les plus vagues adoucissements, les moindres lueurs d'espérance, vous réconfortent tout à coup et vous relèvent.

Un cri de joie s'échappa de toutes les bouches, et l'enseigne Coudein baisa pieusement cette pauvre petite boussole, avec un regard de reconnaissance vers le ciel.

Puis il s'écria :

— Dieu nous protége, mes amis... efforçons-nous de mériter qu'il nous sauve!

Au même instant, des imprécations et des cris de désespoir éclataient de toutes parts sur le radeau.

— Silence! cria le mousse. Le commandant va parler.

Pâle, chancelant, mais le visage plein d'énergie et d'autorité, Coudein se souleva avec peine et prononça quelques paroles encourageantes, qui parvinrent à calmer momentanément les esprits, mais non pas à dissiper entièrement les sombres terreurs dont ils étaient assiégés.

— Avec de la résignation, termina-t-il, avec de la discipline, avec du courage, nous pouvons espérer encore. Peut-être ceux que nous accusons sont-ils allés seulement jusqu'à l'île d'Arguin pour y déposer leur monde, et vont-ils revenir à notre secours... Patience, mes amis... Espoir et patience au moins jusqu'à demain!

Les quelques murmures, qui de nouveau s'étaient élevés au souvenir des embarcations, s'apaisèrent comme par enchantement aux derniers mots du commandant.

Tous ceux qu'il s'était adjoints se répandirent dans les groupes, et commentèrent chaleureusement ces sages exhortations.

Pendant quelques heures, il y eut à bord du radeau du silence et de l'ordre.

Déjà, cependant, la faim commençait à se faire impérieusement sentir, car on avait quitté *la Méduse* sans prendre aucune nourriture.

M. Coudein commanda de mélanger avec un peu de vin la pâte de biscuit mariné, et d'en faire des parts égales pour tous.

Tel fut notre premier repas, il devait être le meilleur!

La ration de vin fut fixée à trois quarts par jour, et l'on établit des numéros d'ordre pour cette distribution. Quant au biscuit, il n'en fut même pas parlé, il n'en restait plus.

D'autre part, on s'occupait d'installer une mâture, avec la flèche de la frégate, que l'ingénieur Corréard fit couper en deux, et fixer sur le tiers antérieur du radeau. Avec la remorque coupée, on eut des haubans, et l'on attacha solidement l'une des deux voiles. Mais pour que cet appareil servît à quelque chose, il fallait que le vent soufflât de l'arrière... et encore!

Ce léger succès contribua néanmoins à entretenir les bonnes dispositions des naufragés, et, la nuit étant venue, il y eut à bord du radeau une unanime et fervente prière.

L'enseigne Coudein avait donné l'exemple, en s'agenouillant le premier. Lorsqu'il voulut se relever à son tour, il ne put retenir un cri de douleur.

L'eau de mer avait irrité les blessures de ses jambes, qui lui causaient d'atroces douleurs. Pour se mouvoir, pour parler, il lui avait fallu jusqu'alors un courage héroïque; ses forces maintenant étaient à bout.

On déroula au pied du mât la seconde voile, et sur cette espèce de couche il consentit à prendre enfin quelques instants de repos.

Le jeune Léon se plaça à ses côtés, et avec l'accent d'une sollicitude toute filiale, il lui dit :

— Commandant, vous me permettrez d'être votre mousse, n'est-il pas vrai?

Pour toute réponse, M. Coudein l'attira vers lui et l'embrassa au front.

C'était un charmant enfant, aux allures gracieuses, à la figure angélique, à la voix douce comme une chanson. Sur *la Méduse*, il était le favori de tous les officiers; sur le radeau, dès le premier jour, il sut intéresser à sa jeunesse jusqu'aux plus farouches soldats, jusqu'aux plus rudes matelots. Ses grands yeux bleus petillaient d'intelligence; il avait le sourire, le teint et la chevelure bouclée d'une femme, il en avait surtout le dévouement et la bonté.

— Reposez-vous, commandant! avait-il répondu d'un petit air protecteur qui lui allait à ravir. Je suis là!

Et il s'était assis auprès du blessé.

A partir de cette heure, un attachement réciproque s'établit entre eux. On eût dit un jeune père et son fils.

Non loin de là, André Lambert et moi, nous causions à voix basse.

— Je vous le répète, disais-je, nous sommes très-voisins de la côte, et sans nul doute la famille d'Esparville pourra y aborder...

— Mais la côte, c'est le désert!

— Pas tout à fait, il y a des tribus errantes.

— N'est-ce pas un danger de plus? Oh! pourquoi ne suis-je pas là pour défendre Marie et pour veiller sur elle!

— M. Kummer était dans la yole, et vous pouvez compter sur lui comme sur un autre vous-même.

Un cri de terreur générale interrompit tout à coup cet entretien.

Une énorme lame venait de s'abattre à l'autre extrémité du radeau; tous ceux qui s'y trouvaient avaient failli être emportés.

Heureusement on s'était retenu les uns aux autres, et personne encore ne manquait à l'appel.

Mais le vent fraîchissait de plus en plus, et la mer grossissait considérablement.

A chaque coup de mer, tous ceux qui n'avaient pas le pied marin (et c'était le plus grand nombre) tombaient pêle-mêle et roulaient dans un inexprimable désordre.

La nuit, enfin, était très-noire.

— Léon! fit Coudein d'une voix affaiblie, qu'y a-t-il?

En quelques mots, le mousse eut tout expliqué.

— Réunissez toutes les cordes qui sont ici, commanda le jeune chef, faites-en avec tout ce qui vous tombera sous la main, et qu'on les attache à l'instant en guise de filières à chacune des pièces principales du radeau!

Léon s'empressa de communiquer cet ordre à tous ceux dans lesquels il avait confiance, puis il revint s'agenouiller à côté du blessé, et de sa voix douce il lui dit:

— Reposez en paix, monsieur Coudein, vos ordres seront exécutés.

Effectivement, nous nous étions dispersés sur le radeau, et nous attachions des filières à toutes les pièces saillantes.

On saisit avec empressement ces cordes, et désormais on eut du moins un point d'appui pour résister à la violence des lames.

Elle était telle, cependant, qu'il y en eut qui furent contraints de s'amarrer aux filières; sans cette précaution, ils commençaient à sentir qu'ils allaient être emportés par les vagues.

Tout à coup, un cri s'éleva à l'arrière du radeau:

— Une lumière à l'horizon! Là-bas, là-bas, des feux au large!

Tous les yeux aussitôt se dirigèrent de ce côté.

Au milieu de l'obscurité la plus profonde, on entrevoyait comme des lueurs errantes.

La plupart des soldats avaient de la poudre et des armes.

On brûla quantité d'amorces, on passa quelques heures à tirer des coups de fusil et de pistolet...

Rien ne répondit à ces signaux de détresse.

Parfois les lueurs paraissaient se rapprocher... puis elles s'éloignaient ou disparaissaient de nouveau... Vers minuit elles s'éteignirent complétement.

Etait-ce réellement un navire qui louvoyait au large et qui ne nous aperçut pas?... Etait-ce une des phosphorescences trompeuses de ces mers tropicales?... Etait-ce tout simplement une illusion de nos sens exaltés déjà?

Quoi qu'il en ait été, cet espoir d'un instant ne servit qu'à rendre notre position plus épouvantable encore.

La tempête, d'ailleurs, allait toujours en augmentant.

Des vagues énormes déferlaient sur nous, avec le bruit et la force d'une incessante avalanche. On avait beau se cramponner aux filières, on tombait, on roulait, on se débattait, on luttait éperdument contre une mort de plus en plus certaine. Et c'étaient des cris, des lamentations, des imprécations, des adieux, des vœux, des prières, des gémissements, des hurlements, auxquels on ne saurait comparer que les clameurs des damnés... Oui... durant toute cette nuit-là, ce fut un véritable enfer flottant que le radeau de *la Méduse!*

La mer enfin se calma quelque peu; le jour revint.

Le premier mouvement de tous fut d'interroger de toutes parts l'horizon.

Nous avions tellement dit, nous avions tellement répété que les embarcations n'avaient dû s'éloigner que pour porter leur monde à l'île d'Arguin, et que bientôt assurément elles allaient revenir à notre secours!

Hélas! pas une voile n'apparut sur la mer immense... pas un point noir qui pût être un canot... rien!

Les regards se rabaissèrent sur le radeau!

Quel spectacle!

Des visages livides, des vêtements en lambeaux, des membres ensanglantés... voilà pour les vivants!

Quant aux morts, ils étaient là, gisants et brisés... Quelques-uns même à demi disparus entre les interstices du radeau dont ils n'avaient pu se dégager et qui leur avaient servi de cercueil.

D'autres avaient été emportés... nous ne devions plus même les revoir!

On fit l'appel des numéros; il y eut vingt voix qui ne répondirent pas.

Chacun alors chercha du regard son compagnon de la veille, son ami, son parent!

Il y en eut qui pleurèrent.

Bien que nous ne nous fussions pas quittés de la nuit, André Lambert et moi, nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre.

Non loin de là, le commandant Coudein et le mousse Léon s'embrassaient.

Il y avait deux pauvres jeunes gens qui tournaient comme des insensés dans cet étroit espace, en appelant leur père.

On songea tout d'abord à se débarrasser des cadavres, en les jetant à la mer.

Deux déjà s'étaient engloutis sous les flots, le troisième allait y disparaître à son tour.

— Arrêtez! crièrent simultanément deux voix. Arrêtez! c'est mon père!

Les deux pauvres fils, dont je parlais il n'y a qu'un instant, venaient de retrouver enfin celui qu'ils cherchaient.

Engagé entre les pièces du radeau, gisant sous les pieds des hommes, souillé, sanglant, méconnaissable, ils ne l'avaient pas aperçu tout d'abord.

Ils s'élancèrent en même temps vers son cadavre, afin de le voir une dernière fois, afin de lui donner dans un dernier embrassement un suprême adieu.

O bonheur inespéré!... le vieillard n'est pas complétement refroidi... il respire, il existe encore!

Ses deux fils l'emportèrent dans leurs bras, lui prodiguèrent mille soins, le rappelèrent à la vie.

Ce fut alors un débordement de joie, une scène touchante!

L'empire des bons sentiments est immense: tout le monde s'était tu et regardait, tout le monde se sentit singulièrement calmer et redevenir meilleur.

Puis, avec une sorte de pieux respect, on reprit la triste cérémonie.

— Ce sera peut-être notre tour demain, disait celui-là.

— Pauvre garçon!... dit un autre qui allait précipiter le cadavre d'un novice dans cet immense cimetière, si peuplé, qui s'appelle l'Océan, pauvre garçon... il n'avait pas vingt ans!

— Troun de l'air!... se récria le sergent Charlot, ceux qu'il faut plaindre ici, ce ne sont pas les morts, ce sont les vivants!

Il avait raison, le Provençal: heureux ceux qui moururent le premier jour!

L'heure de la distribution arriva.

Un gobelet d'eau douce... un quart de vin, — et ce fut tout...

Il faut avoir navigué pour comprendre ce que c'est que la faim en pleine mer; depuis vingt-quatre heures, nous n'avions mangé que quelques onces de biscuit.

Par suite de l'intérêt tout particulier qu'il inspirait, le mousse Léon s'était vu favorisé d'une double part.

Généreux enfant... il avait gardé ce surplus pour le blessé!...

Il y eut d'abord entre eux un secret combat; puis, d'un commun accord, on appela la seule femme qui se trouvait à bord du radeau, et ces quelques miettes furent pour elle.

C'était la cantinière du bataillon d'Afrique et la femme du tambour-maître, un vieux soldat. Ils avaient fait ensemble toutes les campagnes de la République et de l'Empire; ensemble ils s'étaient trouvés à la retraite de Russie. Mais qu'était-ce que toutes leurs misères passées auprès de la dernière épreuve qui les attendait!

Madeleine Rampon (c'est ainsi que se nommait la vivandière) remercia l'aspirant et le mousse avec la franche cordialité des femmes de sa profession.

— Je ne fais pas de façon, dit cette brave femme, parce que, moi aussi... bien souvent... sous le soleil ou sous la neige... j'ai donné gratis les dernières gouttes de mon tonnelet... Ces services là, ça ne s'oublie pas; et si jamais à mon tour... Enfin... je m'entends... suffit!

Et elle feignit de manger la totalité du biscuit.

Mais, en réalité, elle en garda la moitié pour le maître-tambour, son mari, et ne tarda pas à retourner vers lui pour lui passer en cachette une large part de cette bonne aubaine.

Oh!... s'il y eut à bord du radeau de *la Méduse* un déchaînement de passions mauvaises, il s'y rencontra aussi bien de généreux sentiments; et dans cette masse de réprouvés, si cruellement punis, le regard de Dieu dut trouver des élus!

Après le repas, ou du moins après ce qui en tint la place, l'aspirant Coudein voulut s'orienter sur notre marche, et rechercha la petite boussole que la veille au soir il avait soigneusement serrée dans son sein, mais il ne la retrouva plus.

Sans doute elle était tombée de sa poche lors de quelque violente secousse, et, glissant entre les poutres du radeau, elle avait disparu à jamais.

J'ai dit quelle avait été la joie de notre jeune chef en trouvant, la veille, ce pauvre petit compas; je renonce à peindre sa douleur de l'avoir perdu!

Léon seul parvint à le calmer.

— Silence, commandant!... lui dit-il à voix basse. Il est inutile de leur apprendre ce nouveau malheur, ils sont assez malheureux!...

— Oui!... tu as raison!... fit l'aspirant. Mais nous n'avons plus d'autre guide maintenant que le lever et le coucher du soleil!...

— Vous oubliez le doigt de Dieu, mon capitaine!

Une fois encore, le jeune homme embrassa l'enfant.

Je ne saurais dire à quel point était touchante l'affection qui, d'heure en heure, grandissait entre eux.

La journée, cependant, avançait. Elle fut assez belle, mais le vent persista, et la mer, bien que continuellement houleuse, ne nous parut calme que relativement à la nuit précédente.

Brisés par les émotions et par la fatigue, nous étions tous plongés dans un abattement profond. On se couchait à tour de rôle, on fermait les yeux, on s'efforçait d'avoir quelques instants de sommeil et d'oubli. La plupart se remettaient peu à peu, et paraissaient jouir d'une certaine satisfaction. Mais dans cette torpeur, il y avait déjà de la fièvre et de l'hallucination. — On se persuadait qu'à chaque instant les embarcations allaient apparaître; il y en eut même qui s'imaginèrent les apercevoir; d'autres croyaient que la terre se montrait à l'horizon, et par leurs cris soudains, par leurs gestes spontanés, ils nous donnaient à tous une fallacieuse joie. Il faut avoir le souvenir d'une grande maladie, d'une journée d'engourdissement, après une nuit de délire, pour se figurer ces alternatives étranges et ces étranges visions.

A peine quelques-uns d'entre nous y échappaient-ils. Réunis autour de M. Coudein, qui restait étendu sur son espèce de tillac, ils s'entretenaient avec lui à voix basse et par intermittences seulement.

— Le moral de nos hommes s'altère visiblement! observa l'ingénieur Corréard. Si nous ne sommes pas promptement secourus, je crains tout de leur colère... elle sera celle des fous!

— Espérons! murmura quelqu'un.

Et tous en chœur répétèrent machinalement :

— Espérons!

En ce moment, Madeleine Rampon s'approcha de nous :

— Vous serez sauvés, nous dit-elle, j'ai sur moi une médaille de *Notre-Dame du Laux*, la toute-puissante patronne de mon pays. Avant de partir, j'ai fait un pèlerinage à sa chapelle, près de Gap, dans les montagnes. Que chacun de vous lui fasse un vœu et baise pieusement sa sainte image... Notre-Dame du Laux nous sauvera!

Assurément, il y avait parmi nous bien des esprits irréligieux et railleurs; mais personne ne songea à sourire en ce moment; chacun prit la prétendue relique que présentait la vivandière, et, comme elle, répéta :

— Notre-Dame du Laux, sauvez-nous!

Hélas! tous les saints du ciel et Dieu lui-même semblaient nous avoir abandonnés.

La nuit arriva... pas une voile à l'horizon... rien encore... toujours rien!

Aussi les appréhensions de l'ingénieur Corréard ne tardèrent-elles pas à se réaliser. Des cris de rage éclatèrent sur le radeau; ce fut vainement cette fois qu'on s'efforça de calmer l'effervescence générale. Avec la fraîcheur du soir, tous nos hommes avaient repris quelques forces; on eût dit qu'ils allaient les employer à s'anéantir les uns les autres. Ce n'étaient que regards courroucés et gestes menaçants. Il y eut même quelques sabres tirés hors du fourreau. Pourquoi? Les malheureux eux-mêmes n'en savaient rien. Mais la voix de tous ceux que jusqu'alors on avait reconnus pour chefs fut hautement méconnue, mais l'esprit de division et de révolte commença à se manifester parmi nous comme un fléau de plus. O mon Dieu... n'en avions-nous déjà pas assez?

Deux tristes diversions étouffèrent ce premier éclat.

La première fut un suicide.

Parmi ceux qui jusqu'alors avaient le plus souffert, et dont les regards annonçaient le plus d'égarement, j'avais remarqué l'un des boulangers de la frégate et deux jeunes mousses qui ne le quittaient presque pas. Ils concertèrent ensemble de se donner la mort, et, après avoir élevé tout à coup la voix pour nous faire leurs adieux, ils se précipitèrent à la mer en se tenant tous les trois par la main.

Cet exemple apaisa soudain le tumulte, et fit réfléchir tout le monde.

Pendant ce temps-là, la seconde diversion s'accomplissait.

C'était la tempête, qui, de nouveau se déchaînait la nuit, mais bien plus furieuse encore et plus terrible que la veille.

Des montagnes d'eau se soulevaient à chaque instant autour de notre frêle machine, et retombaient, et se brisaient au milieu de nous avec une violence inouïe. On eût dit de gigantesques bombes liquides. Elles éparpillaient sans cesse les hommes cramponnés aux filières, sans cesse elles les balayaient de l'arrière à l'avant, de l'avant à l'arrière. C'était horrible.

Ceux qui se trouvaient sur les bords étaient fatalement emportés, malgré toute espèce de résistance. On se rejetait au centre, on s'y entassait, on s'y étouffait.

A peine parvenions-nous à maintenir un étroit espace autour des officiers, qui ne pouvaient, autrement, donner les ordres nécessaires au salut de tous.

Dans un aussi pressant péril, notre jeune chef lui-même avait oublié ses blessures. Il était monté sur une tonne; il se soutenait au mât, et, dominant toutes les têtes, il commandait de se porter soit à droite, soit à gauche, suivant que la lame soulevait le radeau, qui parfois devenait presque perpendiculaire, et réclamait impérieusement un contre-poids du côté soulevé par les flots.

Jamais, non jamais, aucun langage humain ne donnera l'idée d'une situation semblable!

Au milieu du fracas des vagues et des cris, une voix fatale s'éleva tout à coup qui disait :

— C'est notre dernière heure à tous... On ne sent plus le désespoir quand on est ivre. Buvons!

Le misérable qui donnait ce conseil se trouvait auprès d'un tonneau de vin, dont il venait de retirer la bonde. Cinquante mains éperdues agrandirent ce trou; cinquante gobelets de fer blanc (matelots et soldats s'en étaient munis à bord de la frégate) puisèrent aussitôt dans l'ouverture béante; cinquante malheureux, affolés déjà par la terreur et par la faim, burent à longs traits l'ivresse, et bientôt, au bruit de l'ouragan, aux clameurs du désespoir, commencèrent à se mêler des refrains d'orgie et des chants obscènes.

Qu'aurions-nous pu faire pour empêcher cette débauche impie?... A peine pouvions-nous suffire à veiller à la conservation de ceux-là qui tenaient encore à la vie et qui mettaient leur confiance en Dieu.

Malheureusement le nombre en diminuait considérablement autour de nous. Tout mauvais exemple porte en lui-même sa contagion; le tonneau défoncé semblait avoir quelque aimant attractif pour nos malheureux damnés : ils avaient leurs gobelets aussi; en voyant les autres s'enivrer, chacun d'eux voulut aller boire à son tour.

Sur ces quelques planches submergées et chavirantes, au milieu de cette nuit noire, à la lueur de quelques furtifs éclairs, figurez-vous un groupe chancelant, gesticulant, hurlant... et vous vous croirez le jouet de quelque rêve infernal.

C'en était fait de nous tous si l'eau de mer, embarquant dans le tonneau par le trou qu'on y avait pratiqué, n'eût tout à coup mis fin à cette lugubre bacchanale.

Ceux qui les derniers avaient bu purent être facilement ramenés à la raison, mais non pas les autres; en présence du danger, dans ces cerveaux affaiblis déjà par le manque d'aliments, le vin avait exercé d irréparables ravages.

— A mort les officiers!... vociférèrent quelques misérables. Ce sont eux qui nous ont perdus... ce sont eux maintenant encore qui apportent des entraves à tous nos desseins. — A mort les officiers!... A mort!

— C'est par trop souffrir! criaient les autres. Il y a des haches ici; détruisons ce radeau, coupons ces liens, et que la mort en finisse à l'instant avec nous!

— Bagasse!... se récria le sergent Charlot, qui jusqu'alors avait fait chorus avec les plus exaltés... Bagasse!... je suis de ceux qui tiennent à la vie et qui veulent s'y cramponner jusqu'au dernier souffle!... Respect à ce radeau... Troun de l'air... respect à notre dernière espérance!

Et le digne Provençal passa vivement de notre côté.

Son apostrophe, et surtout sa volte-face, qui fut imitée de plusieurs autres, occasionnèrent une sorte de trêve dans nos dissensions, mais non point dans la grande bataille que se livraient incessamment les flots en courroux.

De part et d'autre on se concerta, mais sans se perdre des yeux.

Parmi nos adversaires le plus redoutable était assurément l'Espagnol Diegos.

Ses cheveux crépus, son teint basané, ses traits difformes, ses yeux ardents, sa taille colossale, lui donnaient un aspect hideux.

Depuis l'abandon du radeau, il n'avait pas cessé d'être dans une colère qui n'avait rien d'humain, dans une rage de bête féroce enfermée dans une cage de fer.

Depuis que la tempête nous bouleversait incessamment les uns contre les autres, il s'était campé debout au milieu du radeau, et des deux poings renversait impitoyablement autour de lui tous ceux que le tangage faisait rouler de son côté. Grande était la terreur qu'il inspirait à tous, et personne n'osait en approcher. S'il s'était trouvé parmi nous trois hommes de ce caractère et de cette force, nous étions infailliblement perdus.

Il arriva cependant un si furieux coup de mer, que le géant lui-même en fut abattu, et qu'il vint tomber à nos pieds. Un moment il y resta évanoui. Puis il se releva sur ses deux mains, et tout d'abord ses regards de tigre se portèrent sur André.

L'expression d'une haine implacable aussitôt anima le monstrueux visage de Diegos, qui se ramassa sur lui-même comme s'apprêtant à bondir sur sa proie.

— Attention! me dis-je en saisissant l'un des fusils que nous avions eu soin de placer auprès de la couche de notre jeune commandant.

Il était temps.

Tout à coup, l'Espagnol s'élança vers André Lambert, en s'écriant :

— C'est ta faute, à toi, si je suis ici; tu vas me payer tout ce que je souffre!

Étrange aberration de cette infernale nature! Parce qu'il était venu sur le radeau pour assassiner André Lambert, il lui en voulait, à lui... à sa victime... de toutes les tortures qui résultaient de cette démarche homicide, et qui, pour un pareil misérable, n'étaient qu'un trop juste châtiment. Plusieurs fois déjà, j'avais lu dans son âme la stupide haine dont il était miné pour ainsi dire, et qui, pour éclater, n'attendait plus qu'une étincelle.

Heureusement, j'étais là, je veillais.

Avant d'arriver au but contre lequel se ruait sa rage, Diegos rencontra l'acier de ma baïonnette.

— Halte-là!... m'écriai-je en même temps. Qui s'y frotte s'y pique!...

Lorsque Dieu met une telle force au service d'une telle méchanceté, il a toujours soin d'en atténuer la puissance par un contrepoids quelconque; je crois l'avoir déjà dit, Diegos était un lâche.

Il recula donc, en portant les deux mains à sa poitrine légèrement effleurée, et fut se perdre dans le groupe murmurant de ceux qui subissaient le plus particulièrement son exécrable influence.

A l'agitation qui ne tarda pas à se manifester de ce côté du radeau, aux rumeurs menaçantes qui s'en échappèrent, nous comprîmes sans peine qu'il devenait urgent de nous tenir sur nos gardes.

Le lieutenant Lheureux et tous les officiers qui l'avaient suivi, l'ingénieur Corréard, le chirurgien Savigny, le contremaître Lavilette, et ceux de ses officiers qui lui étaient restés fidèles, le sergent Charlot, le tambour Rampon, le nègre Boule-de-Neige, André Lambert et moi, nous plaçâmes chacun un fusil à portée de notre main, et nous attendîmes.

Notre jeune chef, qui lors de chaque péril oubliait aussitôt ses blessures, se releva pour nous commander au besoin.

A son côté se plaça Léon, un peu en arrière Madeleine Rampon; la femme, ainsi que l'enfant, s'était armée d'un sabre.

Quelques minutes après, l'explosion avait lieu.

Une bande furibonde se souleva tout à coup. Avec des sabres, avec des couteaux, ces malheureux se mirent à frapper frénétiquement sur tous les cordages qui liaient ensemble les différentes parties du radeau. Diegos avait donné le signal en brandissant au-dessus de sa tête, qui dominait toutes les autres, une hache d'abordage.

Si l'on n'eût immédiatement arrêté ce fol élan, c'en était fait de la fragile machine qui nous soutenait au-dessus de la mer orageuse.

— En avant!... commanda M. Coudein. En avant, mes amis!... mais gardons-nous bien de porter les premiers coups!

Et, lui-même donnant l'exemple, il s'élança vers Diegos.

A l'aspect d'un aussi faible ennemi, le gigantesque Espagnol se sentit brave.

Il brisa la frêle épée de l'aspirant d'un premier revers de sa redoutable hache, qui tout aussitôt se releva, prête à frapper une seconde fois.

Si elle retombait, c'était la mort.

Mais, plus prompt que l'éclair, le sabre du mousse avait sillonné la nuit et frappé le poignet qui tenait la hache.

Diegos la laissa échapper, et disparut pour quelques secondes, avec un hurlement de douleur.

David avait vaincu Goliath.

Mais, par malheur, il ne l'avait pas tué!

Presque aussitôt, nous entendîmes la voix de Diegos qui criait :

— On nous assassine maintenant!... Aux armes, soldats et matelots!... Vengeance! vengeance!...

Ce sanglant appel fut répété par cent voix.

Une foule, ivre de vin et de rage, s'avança vers nous comme une autre vague... une vague humaine... une vague armée!

La foudre éclata dans ce moment; et comme pour éclairer cet horrible tableau, le ciel, durant quelques secondes, parut tout en feu.

— Troun de l'air!... cria le sergent Charlot que sa narquoise humeur n'abandonnait jamais, troun de l'air!... du mouvement on se verra!

Déjà les révoltés avaient fait un pas.

Nous n'étions que trente pour leur résister, mais nos trente baïonnettes s'abaissèrent à la fois.

Une terrible lutte allait s'engager.

CHAPITRE XI

Ce qu'étaient devenues les embarcations.

Une heure environ avant le combat, au plus fort de la tempête, André Lambert avait retourné vers moi son visage affreusement crispé par le désespoir, et m'avait dit :

— La yole où se trouve la famille d'Esparville ne pourra pas tenir contre un tel ouragan... Peu m'importe de mourir maintenant; à cette heure, sans doute, Marie est morte!...

J'avais cherché à relever le courage de mon capitaine, à lui redonner quelque espérance; mais, au fond du cœur, je ne pouvais pas m'empêcher de me dire qu'hélas! il devait avoir raison!

Les grands canots avaient pu lutter encore... mais la chaloupe qui était tellement chargée... mais la yole qui était si petite!...

Disons de suite au lecteur ce qui en était advenu.

Au moment du départ, la yole marchait la première, afin de faire des sondages et de servir, en quelque sorte, d'éclaireur aux autres embarcations.

Sa légèreté, sa finesse lui conservèrent durant quelque temps cet avantage, et justifièrent le choix de M. d'Esparville, que d'autres considérations encore avaient décidé.

Le désordre avec lequel la frégate avait été quittée, l'impéritie flagrante des chefs, l'exaltation insensée de la plupart des matelots et des soldats, l'ivresse surtout de quelques-uns, tout avait alarmé le pauvre père; tout lui avait inspiré des craintes de diverses natures pour ses jeunes enfants, pour sa

femme, pour ses filles, et il s'était servi de l'influence de son futur gendre, le marquis de Torellas, pour obtenir la yole, dans laquelle on se trouverait pour ainsi dire en famille et ne relevant que de Dieu.

En effet, une fois madame d'Esparville descendue dans la yole avec tous ses enfants, il s'y trouvait déjà huit personnes. M. d'Esparville et l'Allemand Kummer portèrent ce nombre à dix, et l'embarcation était désignée pour quinze. On prit un élève de marine et deux matelots sur le dévouement desquels il était permis de compter. Torellas et Boule-de-Neige devaient compléter le chiffre convenu; mais le marquis ne rejoignit que plus tard, et le nègre, n'ayant pas répondu à des appels réitérés, fut remplacé par l'un des deux prêtres qui se trouvaient à bord de *la Méduse*.

On partit.

La pauvre mère était assise au centre de l'embarcation; elle tenait dans ses bras son dernier né, auquel, par intervalle, elle donnait le sein.

Presque constamment, l'abbé Savinien se tenait auprès d'elle. C'était un grand vieillard d'une maigreur excessive et d'une bonté vraiment évangélique.

Les trois grandes sœurs étaient groupées à l'arrière; chacune d'elles veillait spécialement sur l'un de ses petits frères; mais parfois, surtout Marie... oubliait un instant ce pieux devoir pour jeter de longs regards vers le radeau, qui déjà commençait à se confondre avec l'horizon.

L'élève de marine se tenait au gouvernail, les deux matelots ramaient tour à tour ou bien orientaient les voiles.

MM. d'Esparville et Kummer restaient presque continuellement à l'avant de la yole, et par intervalles ils sondaient.

Après quelques heures de course, on aperçut vers la gauche une ligne tourmentée que bientôt le soleil dora de mille feux.

C'était la côte.

Un cri de joie s'éleva de toutes les lèvres, un cri d'espérance chez les trois jeunes filles.

Puisque réellement la terre était aussi voisine, il n'y avait plus rien à craindre pour le radeau, pour André Lambert.

Durant quelques minutes, on se rapprocha encore du rivage tant désiré. Les hommes seuls savaient que ce rivage c'était le désert du Sahara, et que mieux valaient encore les vagues d'eau que les vagues de sable.

Bientôt, d'ailleurs, la sonde avertit qu'il fallait aller au large, sinon pour la yole elle-même, du moins pour les embarcations, auxquelles on devait servir de guide.

Un dernier reflet de la côte africaine resplendit aux rayons du soleil couchant... Puis, l'on n'aperçut plus que la mer, rien que la mer!

Il y eut une soudaine tristesse chez toutes les femmes, mais notamment chez Marie; elle songeait au radeau.

Les hommes avaient à cette heure des motifs de souci bien autrement sérieux.

La forte brise qui, dans ces parages et dans cette saison, s'élève presque chaque soir du nord-ouest, arrivait plus tôt que de coutume et avec une singulière instantanéité.

La mer se couvrait d'une multitude de ces mollusques appelés galères ou physalides, qui se réunissent par larges bandes obliques et dressent leur crête au vent pour mieux couper les lames, lorsqu'ils les pressentent devoir être fortes. La yole n'avançait presque plus, mais commençait à être étrangement secouée. Tout annonçait une bourrasque.

Déjà madame d'Esparville et ses filles s'inquiétaient, déjà sur leurs visages pâlis descendaient les ombres de la terreur.

Un incident y fit heureusement diversion.

Le canot du commandant arrivait sur la même ligne que la yole et lui fit signe d'accoster.

C'était pour le transbordement du marquis de Torellas, qui se réunit à la famille d'Esparville avec toutes sortes de protestations emphatiques.

A peine eut-il pris place à côté de Marie, qu'elle ne put se défendre de lui demander :

— Mais qu'est donc devenu le radeau?

— Soyez sans crainte à cet égard, lui répondit-il avec un sourire étrange.

Et désormais il ne la quitta plus des yeux.

Le canot du commandant dépassa rapidement la yole.

Bientôt il en fut de même du grand canot qui portait le gouverneur et sa famille.

La yole était évidemment trop faible pour couper le courant de la marée, et surtout pour résister à la violence de la brise qui s'élevait de plus en plus.

Au moment où l'on amenait la voile, un coup de vent l'emporta.

Il y eut un cri d'épouvante chez les trois jeunes filles, et elles tombèrent instinctivement à genoux.

Madame d'Esparville n'avait pas crié... elle... Elle ne priait pas... mais, les regards vers le ciel, elle étreignait son plus jeune enfant dans ses bras.

Les hommes eux-mêmes semblaient atterrés.

La lame commençait à se creuser profondément, et son retour semblait vouloir se dresser jusqu'aux nues. Incessamment la pauvre petite barque était enlevée sur des montagnes ou précipitée dans des abîmes. Parfois même les vagues passaient par dessus et la recouvraient entièrement comme pour l'engloutir dans leur furibonde étreinte. On songea bien à appeler au secours les autres embarcations, mais les deux premières avaient déjà disparu à l'avant, mais les deux autres n'étaient pas encore visibles à l'arrière. Pour comble d'épouvante, la nuit enfin arrivait!

Cette nuit... oh!... cette nuit, si terrible sur le radeau, elle le fut bien autrement encore à bord de la yole.

Là... il y avait un père... une mère... des jeunes filles éplorées!... Là, tous les sentiments humains, tous les amours étaient mis à la torture; tous les drames imaginables se jouaient sur quatre planches battues par l'ouragan! Là, chacun était à genoux et priait, non pas pour soi, mais pour ceux qu'il aimait!... Les matelots eux-mêmes s'oubliaient pour ne plus songer qu'à cette intéressante famille, et, tout en faisant des vœux à son intention, ils s'efforçaient encore de la disputer à la tempête!

M. d'Esparville était toujours à l'avant, et, le regard sans cesse errant de tous côtés, il semblait vouloir percer la profonde obscurité de la nuit.

Mère, sœurs, petits frères, tous étaient diversement prosternés à l'entour du vieux prêtre, qui, les mains jointes et la tête rejetée en arrière, répétait incessamment les prières en usage parmi les naufragés.

L'Allemand Kummer était arc-bouté au-dessus de Lucie, comme pour lui faire un rempart de son corps.

Instinctivement l'élève de marine imitait le naturaliste; il se tenait entre Denise et Marie.

Denise avait seize ans à peine, jamais elle n'avait été aussi jolie.

Jamais Marie n'avait été aussi belle.

Parfois, vaguement, elle mêlait à sa prière le nom d'André, mais si bas que personne ne pouvait l'entendre, hormis toutefois Torellas, qui frémissait de colère chaque fois qu'il était prononcé.

Lui seul ne priait pas, lui seul n'était pas agenouillé. Il restait assis dans le fond du bateau, les deux coudes sur les genoux, la tête dans les mains, les yeux avidement fixés vers Marie d'Esparville.

Que lui importait la tempête à cet homme tout de passion et de haine? Que lui importait la crainte de la mort? Une bien autre torture déchirait son cœur enflammé de toutes les ardeurs tropicales... Il désirait, et son désir rencontrait un obstacle... il aimait, et il ne se sentait pas aimé!

Il vint un moment où Marie d'Esparville, ne sachant ce qu'elle disait et comme affolée, se pencha tout à coup vers Torellas et murmura :

— Mais le radeau!...

Cette voix, c'était celle du remords, c'était le : *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère!*

Mais la jalousie seule s'éveilla dans l'âme de l'Espagnol, qui se redressa spontanément et qui, comme mordu au cœur, s'écria :

— Mais vous l'aimez donc bien, cet André Lambert!

Epouvantée par le regard qui accompagna ces mots, la jeune fille se voila la tête dans ses mains et se tut.

Le marquis à son tour se pencha vers elle, et d'une voix contenue, mais vibrant néanmoins d'une farouche énergie, il ajouta :

— Malgré tout, vous serez à moi... je le veux!

Marie d'Esparville ne répondit pas, mais frissonna convulsivement; cette nouvelle terreur avait momentanément effacé toutes les autres.

Hormis elle, cependant, personne n'avait entendu Torellas; la menace s'était perdue dans le fracas de la tempête, dans la suppliante clameur au milieu de laquelle M. d'Esparville répétait incessamment :

— O mon Dieu! permettez que cette barque puisse résister jusqu'au jour!... Faites, ô mon Dieu! que nous puissions être rejoints alors par les autres embarcations!

Pauvre père!... ceux en qui tu mettais ta suprême espérance étaient en ce moment bien loin de toi!...

Les deux premiers canots, celui du commandant et celui du gouverneur, continuaient leur route vers le Sénégal, et, bien que battus également par la tempête, ils avançaient rapidement, grâce à l'habileté, grâce au dévouement de quelques

officiers subalternes et de quelques matelots.

A bord des deux autres canots restés en arrière, le canot-major qui portait quarante-deux individus et le canot dit du Sénégal qui était monté par vingt-cinq passagers, on passait également par de cruelles épreuves. Mais où l'on eut à souffrir surtout, ce fut dans la chaloupe.

Elle contenait quatre-vingt-huit naufragés!... Ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs, c'était trop de moitié.

Aussi la mer était-elle à deux doigts du bord, et le moindre flot entrait-il dedans.

De plus, elle faisait eau de toutes parts, et continuellement il fallait la vider.

Au bout de quelques heures de cet énervant travail, la plupart des soldats embarqués en surplus s'y refusèrent. Si la mer n'eût pas été assez tranquille durant cette première journée, on coulait bas.

Vers le soir on entrevit la côte, et ce fut avec des transports de joie que tout le monde répéta ce cri :

— Terre!... terre!...

Quelques personnes, plus clairvoyantes, n'envisageaient point les choses de la même façon. Autant valait se noyer, pensaient ceux-là, que d'être torréfiés dans le Sahara, ou bien capturés par les Maures et conduits comme esclaves au Maroc!

Il n'y avait pas à raisonner, nonobstant, contre une aussi formidable majorité. Le cap avait été mis sur le point le plus rapproché de la côte, et, toutes voiles dehors, on y courait rapidement.

Tout à coup, la chaloupe toucha.

Serait-il possible de la remettre à flot et de regagner le large?

Quant à gagner la terre, il n'y fallait plus songer maintenant.

Ceux qui ne voyaient que danger sur la côte d'Afrique remerciaient intérieurement le ciel de ce contre-temps; les autres se résignèrent, et tout le monde se remit enfin au travail.

A force de sondages et de tâtonnements, la chaloupe, allégée, d'ailleurs, de toute l'eau qu'elle contenait, parvint à revenir sur ses pas.

Arrivèrent alors l'ouragan et l'obscurité. Un seul faux mouvement, et c'en était fait.

Le timonier, fort heureusement, était un homme de mérite... plus encore, un homme de génie. Il en fallait pour sauver une pareille embarcation dans des circonstances semblables, et elle fut sauvée... presque un miracle!

Au point du jour, on était encore en vue de la côte, et la mer se calmait un peu.

L'espoir rentra dans l'âme des soldats et des matelots; presque tous ils demandèrent impérieusement qu'on les mît à terre.

Bien malgré lui, le lieutenant Espiau dut enfin céder à leurs voix.

On approche... on jette une petite ancre afin de ne pas échouer... on file la corde... on est assez heureux pour venir auprès de terre avec deux pieds d'eau seulement.

Soixante-trois hommes s'élancent aussitôt hors de la chaloupe, et, le flot jusqu'à la ceinture, ils gagnent avidement le rivage.

Vingt-six hommes seulement préférèrent rester dans la chaloupe sous les ordres du lieutenant Espiau.

Ils passèrent à leurs ex-compagnons des armes, des munitions, le plus de biscuit qu'on put... puis, après un dernier cri d'adieu, elle regagna le largo.

Allégée maintenant de plus des deux tiers de son poids, elle fuyait sur les flots apaisés avec une tout autre vitesse que la veille.

Les vingt-sept hommes qui la montaient eurent, néanmoins, tout le loisir de voir les soixante-trois débarqués s'organiser en caravane sous les ordres du commandant Petit et se mettre en marche pour le Sénégal.

Mais ils avaient quatre-vingt-dix lieues à faire avant d'y arriver... quatre-vingt-dix lieues dans un désert de sable et sous un soleil de plomb!

Ce n'en fut pas moins avec des cris joyeux qu'ils partirent du cap Mirik, lieu de leur débarquement, et qu'ils gravirent les premières dunes d'Angel.

On les retrouvera plus tard dans ce récit; revenons à la chaloupe.

Une heure plus tard, elle avait connaissance des quatre autres embarcations, qui, sans doute égarées dans la tempête de la nuit précédente, se trouvaient maintenant en arrière.

Une dernière fois, le lieutenant Espiau conçut l'espoir de rallier toute la flottille, et... qui sait?... peut-être de la décider à rejoindre le radeau.

Malgré la violente opposition de tout son équipage, il abaissa les voiles et mit en travers pour attendre les quatre autres canots.

— Ils ont refusé de nous prendre du monde, disait ce généreux marin; maintenant que nous sommes allégés, faisons mieux, offrons de leur en prendre.

Sitôt à portée de la voix, la proposition fut effectivement émise. On n'y mettait qu'une condition : c'était, en recevant du monde, de prendre de l'eau, car la soif commençait à se faire sentir à bord de la chaloupe. Quant au biscuit, on n'en manquait pas.

Trois des embarcations se tinrent à distance, puis s'éloignèrent, convaincues que cette apparente générosité cachait une ruse de guerre, et que les hommes que l'on prétendait à terre se cachaient sous les bancs, pour s'élancer, aussitôt qu'on aurait accosté, au pillage et à la vengeance.

Le quatrième canot hésita, tant était grande la défiance qu'on avait les uns dans les autres. — Et cependant, c'était la pauvre petite yole!

Mais la mer ne tarda pas à redevenir très-grosse... Impossible fut à M. d'Esparville de tenir davantage... A tout hasard, il arriva.

Singulière suite d'événements! Si les soixante-trois hommes n'avaient pas absolument voulu débarquer au cap Mirik, la famille d'Esparville était perdue sans retour, et ceux de la chaloupe auraient eu la douleur de la voir périr à leurs yeux sans pouvoir lui porter secours!

Bien loin de là, les quinze personnes de la yole furent recueillies avec autant d'empressement que d'égards.

Dire la reconnaissance de ce père, de cette mère, de ces intéressantes et belles jeunes filles... dire leur joie, leurs embrassements, leurs actions de grâces envers le Seigneur, ce serait impossible!

Après la famille d'Esparville, Kummer passa dans la chaloupe... puis le prêtre, les matelots, l'élève de marine, et, en dernier lieu, Torellas.

A son aspect, de soudaines rumeurs éclatèrent tout à coup.

— C'est lui qui nous a tous perdus!... criaient les uns.

— Il nous porterait malheur, ajoutaient les autres, ne le recevons pas parmi nous!

Il y eut même une dernière voix qui dit :

— Pas de pitié pour celui qui n'a pas eu pitié des autres!... C'est lui qui a conseillé l'abandon du radeau, c'est lui qui a coupé la remorque!

A ce dernier reproche seulement, Torellas avait pâli; Marie d'Esparville le regardait.

Le dévouement et l'habileté du lieutenant Espiau avaient fini par reconquérir une grande autorité sur les vingt-six hommes qui lui restaient. Il voulut que l'Espagnol fût admis, personne n'osa plus murmurer.

On abandonna la yole, et l'on remit le cap sur le Sénégal.

Toute cette journée du 6 juillet fut d'une chaleur accablante. L'eau douce commençait à manquer. De plus, elle était souillée, nauséabonde. Encore si on en avait pu obtenir autant qu'on en désirait!... Mais non... à peine un verre pour chacun... telle était la stricte ration.

Pour tromper la soif, quelqu'un conseilla de se mettre un morceau de plomb dans la bouche... Des quarts de balles furent distribués à tout le monde... C'était un triste expédient!...

Aussi les cerveaux commençaient à s'enfiévrer, les visages prenaient des expressions étranges.

Bien souvent déjà Torellas avait voulu se rapprocher de Marie d'Esparville, mais chaque fois qu'il faisait un pas, le regard vengeur de la jeune fille lui défendait d'avancer davantage, et le clouait forcément à sa place.

— Oh!... c'est que dans ce regard il y avait tout un poëme de reproches et de douleurs... il y avait toute une malédiction céleste!

Torellas voulut secouer le joug... il marcha résolûment jusqu'auprès de la jeune fille, il s'assit à ses côtés, il essaya de parler.

— Taisez-vous! interrompit-elle avec l'accent bref et saccadé d'un mauvais songe... taisez-vous... vous l'avez tué... je l'aime!

L'Espagnol écrasa un cri de rage entre ses lèvres, soudain ensanglantées.

Puis, reprenant toute son énergique audace :

— Malgré tout, répéta-t-il à la jeune fille, vous serez à moi... je le veux!

Et désormais, semblable au serpent fascinateur, il ne la quitta plus des yeux.

Un peu de fraîcheur revint cependant avec le soir, mais la

nant ramenait la tempête, on le sait, et bien plus terriblement encore que la veille!

La lune éclairait une mer furibonde... à chaque instant la chaloupe semblait sur le point d'être engloutie... Bientôt un bruit sourd et menaçant se fit entendre au loin... Était-ce la barre du Sénégal?... Les marins expérimentés le redoutèrent, tous les autres en conçurent l'espérance. — Hélas!... ce n'était le moment ni d'espérer ni de craindre la barre du Sénégal... on en était encore à plus de soixante-dix lieues!

Ce bruit, c'étaient les brisants de la côte d'Afrique.

Le jour ramena la chaleur, et par conséquent la soif plus ardente encore...

L'abbé Savinien avait été choisi pour faire la liste et l'appel des rations d'eau. On espérait que son habit inspirerait un peu plus de patience et de retenue.

Le lieutenant Espiau lui-même tenait le tonnelet aux trois quarts vide... et c'était l'avant-dernier qui restait!

Chacun s'approchait à son tour, un gobelet de fer-blanc à la main, et recevait en silence ce qui lui était distribué.

Le pauvre vieux prêtre, qui devait boire le dernier, suspendait la liste des noms au-dessous des gobelets, et lorsque par hasard une goutte tombait, vivement il en humectait ses lèvres.

Quelques personnes, trouvant la ration insuffisante, essayèrent de boire l'eau de la mer. On eut toutes les peines du monde à leur persuader que, non-seulement c'était risquer la mort, mais que c'était encore augmenter la soif!

L'une des demoiselles d'Esparville, surtout la jeune Denise, ne voulait rien entendre; on ne parvint à la retenir qu'en lui montrant l'un des canots qui venait d'être signalé vers la côte, et qui bien évidemment se dirigeait vers la chaloupe.

— Peut-être ont-ils de l'eau douce!... avait-on dit à la pauvre enfant; peut-être consentiront-ils à nous en donner un peu!

Hélas!... lorsque l'embarcation s'approcha, toutes les mains de ceux qui la montaient s'étendirent vers la chaloupe, toutes leurs bouches à la fois crièrent :

— De l'eau!... de l'eau!... voici deux jours que nous n'avons bu!...

A peine la réponse leur fut-elle parvenue (elle se devine!) qu'une révolte soudaine éclata parmi ces malheureux.

Ils voulaient tous qu'on les mit à terre.

Vainement l'officier tenta de résister; tous ses matelots avaient déjà le sabre à la main.

Pour éviter une horrible boucherie, il fallut bien consentir.

Les deux voiles furent hissées, afin qu'on pût échouer plus promptement encore.

Un instant plus tard, tout le monde atteignait la terre, et l'embarcation abandonnée s'en allait à la dérive.

Ce fut un exemple funeste, les gens de la chaloupe voulurent l'imiter.

— Soit!... dit enfin le lieutenant Espiau. Mais le peu d'eau qui nous reste appartiendra à ceux qui persisteront à vouloir naviguer avec moi vers le Sénégal.

Quelques murmures éclatèrent à ces mots. Le lieutenant tira son épée, et se plaça près du tonneau. M. d'Esparville, Kummer, Torellas et quelques officiers de marine se rangèrent à ses côtés, tous prêts à le soutenir.

Les matelots parurent se soumettre; mais on ne tarda pas à le voir, ils n'acceptaient nullement la condition.

On se porte sur les brisants; on jette l'ancre, et l'officier donne l'ordre de filer la corde tout doucement.

Des mains déloyales la coupent, au contraire, ou du moins, la laissent échapper.

La chaloupe, n'étant plus retenue par rien, se précipite dans un premier brisant; l'effroi se peint sur tous les visages.

L'eau passe par-dessus l'embarcation et la remplit aux trois quarts... mais elle ne coule pas encore.

On s'empresse de déployer une voile, qui l'emporte à travers d'autres brisants. Il ne reste plus qu'un seul espoir maintenant, c'est d'échouer, mais le plus proche possible de la côte.

La chaloupe court encore durant quelques minutes... Elle achève de s'emplir... elle coule... mais il n'y a plus que quatre pieds d'eau... tous les hommes se précipitent à la mer et pas un d'eux ne périt.

Mais quelle situation pour la famille d'Esparville!

Dès le premier envahissement des flots, Kummer, Torellas et l'élève de marine se sont élancés vers les trois jeunes filles, mais elles ont héroïquement crié :

— Les enfants!... sauvez d'abord les enfants!

Déjà les trois jeunes gens retournent la tête.

Mais le vieux prêtre est là, qui d'un geste les arrête.

— Ne vous occupez pas de ces pauvres petites créatures, dit-il : ce soin-là me regarde!

Effectivement, il a déjà saisi le plus âgé des jeunes d'Esparville, et vient de l'asseoir à califourchon sur son cou; il prend les deux autres enfants sur ses bras, et, grâce à son sang-froid, à sa haute taille, le digne pasteur, ainsi chargé, porte jusqu'à la côte son touchant fardeau, et le dépose sur la grève sans même que le bout des petits pieds ait été mouillé par le flot.

Dans le même temps, Kummer s'empare de Lucie, et l'aspirant de Denise.

Torellas a voulu agir de même avec Marie.

Mais la pudique jeune fille s'est reculée avec une répulsion soudaine.

— Soit! dit Torellas en cédant la place à M. d'Esparville, qui s'avance à son tour... soit, mademoiselle... je vais sauver votre mère!

Le marquis se chargea donc de madame d'Esparville, et Marie fut portée par son père.

Quelques minutes plus tard, tout le monde était à terre... tout le monde était sauvé!...

Sauvé de l'Océan... oui... Mais il restait à lutter contre le désert, contre une chaleur accablante, contre les peuplades cruelles de cette côte maudite, contre la faim, contre la soif, et surtout contre les mauvaises passions qui fermentaient parmi les malheureux naufragés.

A peine sur la grève, une première dispute faillit éclater.

Les matelots avaient sauvé le baril d'eau douce, ils se battirent entre eux pour boire.

Le lieutenant Espiau se précipita au milieu de la mêlée, se fit jour jusqu'à celui qui tenait le baril suspendu au-dessus de sa bouche, et le lui arrachant aussitôt :

— Buvons... soit! s'écria-t-il, mais buvons tous... les enfants et les femmes d'abord, ensuite les hommes... et moi le dernier!

Lorsque chacun eut rempli son gobelet, à peine resta-t-il deux gorgées pour le courageux lieutenant.

Mais, ainsi qu'il le déclarait un peu plus tard lui-même, ces deux gorgées valaient deux bouteilles. S'il n'avait pu boire, il mourait!

Après ce léger soulagement, chacun regarda autour de soi :

Pas de provisions... plus d'eau... à perte de vue des dunes de sable... au zénith un soleil ardent!...

Sans compter les redoutables Maures qu'on s'attendait à chaque instant à voir apparaître à l'horizon.

Il y eut un premier mouvement d'abattement général.

Le naturaliste Kummer prit la parole :

— Mes amis, dit-il, j'ai parcouru l'an dernier ces solitudes qui vous épouvantent et j'ai vécu durant tout un mois avec leurs habitants. Il en est quelques-uns qui ne sont point à craindre. Déjà plusieurs fois ils ont reconduit des naufragés jusqu'au Sénégal, et les récompenses données par les autorités anglaises les ont singulièrement encouragés dans cette voie. Promettez-moi d'attendre mon retour jusqu'à ce soir... reposez-vous ici... moi, je m'engage à l'instant dans l'intérieur du pays pour vous en ramener des vivres et des guides.

Quelque généreuse que fût cette proposition, elle souleva néanmoins quelques objections.

La principale était l'aridité même de l'endroit où il fallait camper.

— Passons de l'autre côté de ces premières dunes, se contenta de répondre Kummer; suivez-moi!

Après avoir gravi quelques éminences, on découvrit une plaine sablonneuse, il est vrai, mais presque aussi basse que l'Océan et sur laquelle croissait un peu d'herbe sèche et dure.

Il s'y rencontrait aussi quelques roches qui projetaient un peu d'ombre.

Les naufragés s'empressèrent de descendre dans cette plaine.

Là, Kummer prit un sabre, et commençant lui-même à creuser le sol :

— Faites un trou ici, dit-il.

Le naturaliste allemand parlait peu, comme on le voit, mais il agissait.

De plus, il avait à plusieurs reprises déjà fait preuve de tant de bon sens, il paraissait si parfaitement connaître le pays, qu'on ne lui en demanda pas plus long.

Arrivé à trois pieds environ de profondeur, on trouva de l'eau...

Une eau blanchâtre et qui exhalait une désagréable odeur.

— Goûtez-la, dit l'Allemand.

On obéit encore.

C'était de l'eau douce.

Un cri de joie s'échappa de toutes les bouches, et chacun voulut se précipiter vers la précieuse source.

— Creusez autant de trous que vous voudrez, reprit Kummer; partout ici vous trouverez de l'eau. Mais avant de boire, laissez-la reposer un peu. Les Maures du désert n'ont pas d'autres fontaines que celles-là.

Le naturaliste avait raison. Tout le long des côtes du Sénégal, et jusqu'à une certaine distance dans les terres, on creuse ainsi le sable pour trouver l'eau blanche et saumâtre qui seule est en usage pour les besoins domestiques, pour les hommes et pour les bestiaux.

Lorsqu'une demi-douzaine de citernes eurent été établies de la sorte, on s'accroupit en rond tout alentour, et la distribution de biscuit ayant eu lieu, on fit un premier repas dans le désert.

Pendant ce temps-là, le lieutenant Espiau faisait disposer en guise de tente pour les femmes la grande voile qu'on avait eu la précaution d'emporter de la chaloupe.

Des vedettes furent ensuite placées sur la première dune, afin de héler au passage les naufragés du canot qui s'était jeté à la côte deux heures environ avant la chaloupe. A part la question d'humanité, il était sage de se réunir tous ensemble afin de former une seule et même caravane qui, par le nombre du moins, pût imposer quelque respect aux peuplades africaines.

Le repas achevé, chacun chercha le plus d'ombre possible et s'étendit sur le sable, espérant le sommeil, ou du moins le repos. Tout le monde était littéralement brisé.

Kummer seul paraissait infatigable; les longues excursions qu'il avait accomplies pour la science semblaient l'avoir transformé en un véritable habitant du Sahara.

— Puis-je partir? demanda-t-il lorsque tous ces apprêts furent terminés; m'attendrez-vous?

— Jusqu'à ce que la lune se lève, répondit le lieutenant Espiau. Mais si vous n'êtes pas de retour d'ici là...

— C'est que je serai mort!... acheva imperturbablement Kummer.

— Il y a donc de grands dangers?

— Bah! ne les ai-je pas affrontés déjà pour conquérir quelques insectes et quelques brins d'herbe?

— Je vous accompagne, mon ami.

— Vous?... Non, lieutenant, vous êtes indispensable ici; mais s'il se trouvait parmi vos matelots un homme de bonne volonté...

Le lieutenant Espiau regarda autour de lui et cria:

— Parisien!

Un jeune gaillard, à la mine ouverte et franche, se redressa soudain et accourut à cet appel. On le nommait Jolibois. C'était une de ces natures parmi lesquelles on recrute aujourd'hui nos zouaves.

— Cré coquin! jura-t-il aussitôt qu'on l'eut mis au courant, cré coquin! il ne sera pas dit qu'un matelot français aura caué devant un pékin allemand... J'emboîte le pas!

Quelques minutes après, Kummer et Jolibois se mettaient en marche.

Le Français avait juste pris le temps de choisir les deux meilleurs fusils et les vingt plus saines cartouches qui se trouvassent dans l'arsenal des naufragés.

L'Allemand s'était dirigé vers la tente, et avait eu avec la famille d'Esparville une brève et dernière entrevue.

Entre Lucie et lui, il y eut un regard, un serrement de main.

C'était plus éloquent que toutes les paroles imaginables.

Puis la jeune fille s'assit à l'entrée de la tente et regarda longuement disparaître son bien-aimé.

Lorsqu'il eut gravi la dernière des collines de sable dont elle put apercevoir le sommet, lorsqu'une dernière fois il s'y fut retourné pour lui envoyer à travers l'espace un dernier adieu, Lucie d'Esparville laissa lentement retomber en arrière sa blonde tête, et bientôt referma ses doux yeux bleus.

Brisée par la fatigue, elle dormait, la charmante enfant.

Mais, dans son sommeil encore, elle pensait à son fiancé... mais, entre ses lèvres mi-closes, ainsi qu'une fleur entr'ouverte, elle murmurait tout bas:

— Wilhelm! oh! reviens, Wilhelm!

Nous aurions peut-être dû le dire plus tôt, le jeune naturaliste s'appelait Wilhelm Kummer.

CHAPITRE XII

Combats à bord du radeau.

Nous avons laissé le radeau au moment où le sang allait y couler.

D'une part, une masse insensée, vociférante, en proie à la fièvre chaude de la destruction.

De l'autre, quelques hommes courageux, que la souffrance n'avait pas encore complètement égarés, et qui, pour la conservation de leurs adversaires non moins que pour leur propre salut, voulaient énergiquement lutter jusqu'au bout.

Mais rendons la parole à maître Courtade.

J'étais à côté d'André Lambert, reprend-il en cet endroit de son récit; j'avais l'œil sur Diegos, et tout bas je me disais:

— Il est temps d'en finir avec lui!

Mais ce ne fut pas de notre côté que s'engagea la lutte: une seconde fois ce fut contre l'enseigne Coudein, qui nous commandait avec un si constant héroïsme, et qui, par conséquent, excitait surtout la folle rage des révoltés.

L'un d'entre eux fondit sur lui tout à coup, le sabre à la main; mais avant que ce misérable eût frappé, dix baïonnettes avaient traversé sa poitrine.

Lavillette, Lheureux, Savigny, Rampon, le sergent Charlot, Léon, tous venaient de frapper à la fois, tous paraissaient résolus à frapper encore.

Cette fermeté, cette promptitude, intimidèrent pour un instant ces furieux, mais sans rien diminuer de leur rage.

S'ils cessèrent un instant de nous menacer, s'ils reculèrent, ce fut pour méditer un autre plan de destruction.

Agglomérés à l'arrière, ils délibéraient.

Notre jeune chef paraissait avoir un vif désir de savoir ce qui se passait entre eux.

— Attendez... dit Léon, je vais vous le dire.

Et le mousse disparut dans les rangs pressés des conspirateurs.

Quelques minutes plus tard, il était de retour.

— Nous sommes perdus!... murmura-t-il d'un air effaré. L'un d'entre eux feint de se reposer sur les petites dromes qui ferment les côtés du radeau, et il en coupe avec son couteau les amarrages.

— En avant!... cria l'aspirant Coudein.

Et, d'assaillis devenant agresseurs, nous nous élançâmes de ce côté.

Celui qui coupait traîtreusement les amarres, c'était Diegos.

L'un des soldats révoltés voulut le défendre, et porta un coup de couteau au lieutenant Lheureux.

— Misérable!... s'écria celui-ci, dont la poitrine avait été seulement effleurée, et qui, terrassant l'assassin, le précipita dans la mer.

Ce fut le signal d'un combat général.

Attaqués de toutes parts, nous reculâmes à notre tour à l'avant du radeau, mais en bon ordre et sans cesse offrant à nos adversaires un quadruple front hérissé de baïonnettes.

Leur sauvage exaltation s'en accrut encore; ils imaginèrent d'autres moyens d'anéantissement.

— Amenons la voile! cria Diegos.

De stupides énergumènes se précipitèrent aussitôt sur la drisse, sur les haubans, et les coupèrent.

A peine eûmes-nous le temps de crier garde à vous au lieutenant Lheureux, qui s'était imprudemment avancé pour défendre qu'on mît à exécution ce projet.

Il fut surpris par la chute du grand mât, qui faillit lui casser la cuisse et le renversa évanoui.

On se précipita à son secours, mais il était déjà trop tard.

Saisi par les soldats, il venait d'être jeté à la mer.

Nous l'en retirâmes cependant; mais à peine entre nos mains, il en fut arraché par une bande de démons enragés.

Ils s'acharnèrent après lui surtout comme auteur de la première attaque; ils voulurent s'en venger en lui crevant les yeux.

Exaspérés par de si atroces excès, nous ne gardâmes plus aucun ménagement; ils furent chargés à l'instant avec une furie digne de la leur.

Et ce fut alors une horrible mêlée. Ceux-là frappant avec le sabre, ceux-ci la baïonnette en avant, quelques-uns même se servant de la crosse en guise de massue, nous traversâmes à plusieurs reprises cette sanglante agglomération humaine.

Nous frappions... nous frappions encore... l'ivresse du sang nous gagnait aussi... nous frappions toujours!

Il fallut la profonde obscurité de cette nuit terrible, il fallut l'espace si restreint du champ de bataille et sa perpétuelle agitation, il fallut l'affaiblissement et le délire de nos adversaires, il fallut chez nous des prodiges de courage et de sang-froid, il fallut un miracle enfin pour que nous ne fussions pas écrasés par le nombre!...

Mais quelle affreuse victoire!...

— Courtade! me dit enfin le capitaine Lambert, qui avait assisté cependant à de bien terribles combats, Courtade, cette boucherie me répugne à la fin... Je ne puis plus tuer... je ne le puis plus!...

Je pensais exactement de même; nous allâmes nous asseoir à l'autre extrémité du radeau.

Là, l'ingénieur Corréard observait une sorte de neutralité armée. Surpris par le combat au milieu d'un engourdissement profond, d'une douloureuse léthargie, il avait bien dû se réveiller; cependant, aux cris des furieux, aux imprécations des blessés et des mourants, ses ouvriers s'étaient rassemblés autour de lui, il leur avait enjoint de n'attaquer personne, à moins qu'ils ne fussent attaqués eux-mêmes. Nous nous mêlâmes à ce groupe silencieux, nous espérions pouvoir rester ainsi jusqu'au jour.

Hélas! cet espoir fut promptement déçu!...

Un certain nombre d'insurgés, qui avaient été précipités à la mer ou bien emportés par les vagues à l'arrière du radeau, revinrent tout à coup par l'avant. Ils nageaient avec leur sabres entre les dents, ils reprirent pied sans peine sur les planches enfoncées bien au-dessous des flots. D'ailleurs nous leur avions tendu la main. Ils nous attaquèrent, en appelant à l'aide leurs complices, et nous nous trouvâmes ainsi chargés des deux côtés à la fois.

Une recrudescence de lutte s'ensuivit... mais elle ne dura pas longtemps... l'indignation avait centuplé nos forces.

Les vaincus s'apaisèrent tout à coup.

Diegos n'était plus là pour les exciter... Nous nous étions enfin rencontrés face à face, ou du moins reconnus à la voix, car on se voyait à peine... et d'un revers de sabre je l'avais étendu à mes pieds.

Sa chute mit fin au combat.

Les derniers d'entre ses complices qui persistaient encore se jetèrent à genoux en demandant grâce.

— Bagasse!... fit le sergent Charlot, qui venait d'être blessé à l'instant, il fallait donc s'y prendre cinq minutes plus tôt!

Le commandant fut superbe de dignité.

— Relevez-vous, dit-il, je ne veux pas même vous connaître, afin de n'avoir pas à vous punir. Le ciel, d'ailleurs, vous a déjà châtiés. — Apprenez, malheureux, que tout à l'heure le vent et la marée nous poussaient vers la côte, et que si la voile n'était pas tombée, peut-être y serions-nous déjà!

A ces mots, il y eut un unanime murmure de regret.

M. Coudein ne faisait qu'exagérer la vérité: en ce moment, nous n'étions pas à plus de trois lieues de la côte, et la tempête nous poussait étrangement vers le sud, c'est-à-dire vers le Sénégal.

— Le seul moyen de vous faire pardonner le passé, conclut le commandant, c'est l'avenir.

Et il revint à la place qu'il occupait avant le combat, au centre du radeau.

Nous formâmes un cercle autour de lui, nos armes toujours à la main et nous tenant sur nos gardes.

Entre deux grands vols de nuages noirs, la lune parut un instant.

Quel tableau!

Sur cet étroit espace autour duquel se déchaînait un océan soulevé jusque dans ses profondeurs... partout des cadavres, des blessés, des agonisants.

Le vent emportait leurs gémissements, la vague parfois étouffait leurs plaintes.

Les survivants se taisaient, eux... mais quelles attitudes!... quelles physionomies!... quels regards!

Au milieu de tous ces horribles aspects, il y avait cependant des échappées consolantes.

C'était le chirurgien Savigny, qui, bien que blessé lui-même, trouvait encore le courage et la force de remplir sa mission.

C'était le groupe touchant du commandant et du mousse.

C'était la scène qui se passait entre la cantinière et son mari... Mais, afin de la faire comprendre au lecteur, reprenons les choses d'un peu plus haut.

Au plus fort du combat, le tambour Rampon avait été blessé; sa courageuse femme s'était élancée au-devant de lui pour le défendre, et tous deux, saisis par leurs assaillants, ils avaient été précipités ensemble à la mer.

Fort heureusement leurs cris de détresse étaient parvenus aux oreilles d'André Lambert.

Mon capitaine nageait comme un marsouin: vingt fois déjà en sa vie (et il avait vingt-cinq ans) il avait sauvé des malheureux en péril de se noyer... un vrai terre-neuve!

Aux cris des époux Rampon, il m'avait donc dit.

— Attache-moi par le milieu du corps avec cette amarre... car la mer est extrêmement grosse... et laisse filer la corde!

Puis, sans faire ni une ni deux, il avait plongé la tête la première.

Deux minutes plus tard, la cantinière était sur le radeau. Deux autres minutes, et c'était le tour de son mari.

Je les avais reçus l'un et l'autre dans mes bras; je voulus rendre ensuite le même service à mon capitaine, il était déjà debout auprès de moi.

— Eh bien?... me demanda-t-il avec anxiété.

— Vivants! répondis-je. Ils sont bien vivants tous les deux, mais tous les deux évanouis.

Nous les assîmes sur des cadavres, en les adossant à des barriques.

Puis, la lutte nous réclamant de nouveau, nous dûmes presque oublier les époux Rampon.

Mais le calme revint... ils reprirent leurs sens et tout d'abord demandèrent qui les avait sauvés.

Léon le mousse nomma André Lambert, et le vint chercher. Il ne voulait pas le suivre.

— Allons donc, mon capitaine!... lui dis-je. Quand on a fait une bonne action, faut pas priver ses obligés du légitime plaisir de la reconnaissance.

Et presque malgré lui, je l'entraînai.

Le tambour et la vivandière étaient encore à la même place. En nous apercevant ils voulurent se relever.

Leurs blessures les en empêchèrent.

Pauvres époux Rampon!... Déjà le mousse nous avait fait un touchant tableau de la joie qu'ils avaient fait éclater en se retrouvant près l'un de l'autre, en se réveillant pour ainsi dire de la mort. Pauvres époux Rampon!... c'était tout simple. Ils avaient passé toute leur vie ensemble, ensemble parcouru l'Europe, et assisté à cent combats... ensemble encore ils avaient vieilli, souffert, espéré... ensemble toujours ils venaient d'être criblés de coups de baïonnette et ensevelis sous les flots... et maintenant... maintenant je ne saurais dire avec quelle naïveté attendrissante, avec quelle vraie passion ils exprimaient, ils sentaient cette félicité de se revoir, dont ils ne devaient plus jouir... hélas! que pendant si peu de temps!... Pauvres époux Rampon!

L'expression de leur reconnaissance ne fut pas moins touchante.

Le vieux soldat ne put parler; mais il saisit les mains d'André, les étreignit dans les siennes, et les baisa en pleurant.

Pendant ce temps-là, Madeleine était parvenue à se soulever, et s'appuyant à la partie supérieure du tonneau:

— Merci, jeune homme! dit-elle; merci surtout pour mon vieux soldat! Quant à moi, j'étais bien certaine d'en réchapper... n'avais-je pas sur moi la sainte médaille de Notre-Dame du Laux?

Et elle tirait de son sein la toute-puissante relique.

Puis, passant au cou de son libérateur le cordon auquel elle était suspendue:

— Je n'ai pas d'autre moyen de vous prouver ma reconnaissance, ajouta-t-elle, acceptez cette médaille; non-seulement elle vous portera bonheur, mais encore elle vous fera sortir sain et sauf de tous les dangers... quels qu'ils soient!

— Mais vous, ma brave femme, vous-même...

— Oh! moi, j'ai la confiance, ça vaut la relique. Je me fais vieille, d'ailleurs, et ne suis plus bonne à grand'chose. Prenez, jeune homme, prenez... si ce n'est pour vous, que ce soit pour ceux qui vous aiment et qui peut-être auront besoin de vous... pour celle dont vous parliez au commencement de cette nuit, pour la belle Marie d'Esparville!

La cantinière, en même temps, clignait de l'œil avec une bonhomie souriante. Évidemment elle nous avait entendus... et nous entendre c'était tout savoir; nous ne parlions pas d'autre chose!

André n'hésita donc plus, et se laissa glisser la médaille entre deux boutons de son uniforme; après le sauvetage, il l'avait remis.

Madeleine, ensuite, l'embrassa au front comme elle eût fait d'un fils, et, élevant ses regards vers le ciel:

— Bonne Notre-Dame du Laux! murmura-t-elle avec une sorte de solennité, sois pour lui désormais ce que tu as été si longtemps pour moi-même! Protége-le, toute-puissante Notre-Dame du Laux... et si jamais il était en perdition de la vie, sauve-le!

Il est des moments où les plus simples croyances vous gagnent le cœur. A cette heure suprême, nous crûmes fermement à Notre-Dame du Laux, et ce fut avec une pieuse émotion qu'André remercia Madeleine et qu'il lui serra la main.

Quelques secondes se passèrent en silence.

Puis, la voix du chirurgien Savigny s'éleva tout à coup,

réclamant quelqu'un qui l'aidât à panser les blessés.

La brave cantinière se redressa vivement à cet appel, ainsi qu'un bon cheval de guerre au son de la trompette!

— Présent... voilà! répondit-elle. Ça me connaît!

Et sans se souvenir de ses propres blessures, elle courut rejoindre le chirurgien, mais après nous avoir dit en guise d'adieu :

— Allons... décidément... tout n'est pas encore perdu... La vieille Madeleine Rampon peut encore être utile aux autres!

Nous retournâmes auprès du commandant.

Il était environ minuit.

C'était l'heure où la tempête arrivait au paroxysme de la violence, ainsi qu'on a pu le voir déjà dans l'histoire des embarcations.

Les secousses désordonnées du radeau, la fréquence des vagues monstrueuses qui passaient par-dessus, les terreurs et les souffrances de toute sorte, irritèrent, exaltèrent, affolèrent de nouveau nos misérables compagnons.

Une seconde fois, au moment où nous y songions le moins, ils se soulevèrent tout à coup.

Il y eut un troisième combat, bien plus acharné, bien plus terrible encore que les deux précédentes batailles. On s'entre-frappait aveuglément avec toute espèce d'armes, on s'assommait les uns les autres avec tout ce qui vous tombait sous la main, on s'étreignait pour s'entr'étouffer, on s'entre-déchirait avec les ongles et avec les dents... Oh! c'était quelque chose d'horrible!...

Un instant nous fûmes sur le point d'être anéantis... Déjà nous reculions en désordre... et reculer sur ces quelques planches, débordées par les flots, c'était être englouti dans un abîme!

L'héroïque Coudein voulut s'élancer en avant pour donner l'exemple.

On le saisit, on le précipita à la mer.

Mais non pas seul!... Son pauvre petit mousse avait fait tous ses efforts pour le défendre, mais ne pouvant y réussir, il lui avait jeté ses deux bras à la ceinture, afin du moins de partager son sort.

Déjà la plupart d'entre nous se divisaient pour porter secours à ces deux malheureux.

— En avant!... nous cria soudain du sein des flots notre jeune chef. En avant, donc... morbleu!... Ne vous occupez pas de nous... Je tiens l'enfant... j'en réponds... En avant, toujours!...

Ces paroles nous électrisèrent.

Un autre officier, d'ailleurs, le lieutenant Lheureux, venait de tomber entre les mains des assaillants, qui continuaient à s'acharner tout particulièrement après lui, les uns parce qu'ils ne lui pardonnaient point son premier exploit, les autres parce qu'ils le prenaient pour ce Douglas qui, lors du départ, avait si lâchement déserté son poste, et duquel, pour d'autres raisons encore, on avait la rage de tirer vengeance.

On se précipita donc à son secours... Il fut pris et repris, ainsi qu'un drapeau... La voix de Coudein nous excitait toujours... Bientôt celle du mousse Léon s'y joignit... Ce fut comme un talisman de victoire... Une fois encore tout céda devant nous, tout se prosterna en criant grâce!

Du reste, il était temps, nous étions à bout de forces.

Accablés de lassitude, de besoin et de sommeil, vainqueurs et vaincus prirent enfin quelques instants de repos.

Le jour arriva.

Quelle scène d'horreur il éclairait!

Le radeau était littéralement jonché des victimes de la nuit. C'était sur un lit de cadavres que les survivants avaient dormi!...

Afin d'échapper à cet épouvantable spectacle, on procéda vivement aux funérailles.

Le cimetière, bien entendu, c'était l'Océan.

Il reçut plus de quarante cadavres.

Un nombre à peu près égal avait été emporté par les vagues, ou bien s'était noyé de désespoir.

Parmi ceux qui restaient, la plupart portaient les sanglantes traces du combat.

Depuis quelques minutes déjà l'on s'occupait des blessés, lorsqu'un cri plaintif s'éleva du sein de la mer.

C'était un malheureux que l'on avait considéré comme mort, et que faisait revenir à lui la fraîcheur de l'eau.

C'était Diegos.

N'écoutant que le généreux élan de son cœur, André Lambert se jeta de nouveau à la nage, et ramena son mortel ennemi sur le radeau.

— Capitaine! lui dis-je, capitaine, prenez garde d'avoir à vous repentir de cette bonne action-là!

— Bah! répliqua-t-il, une bonne action ne porte jamais malheur!

Et il installait commodément l'Espagnol à moitié évanoui.

De mon côté, je courus querir le chirurgien Savigny.

Il était en train de panser les nombreuses blessures des époux Rampon.

— Quand j'en aurai fini avec la cantinière et avec le tambour, me répondit-il.

Je retournai vers André.

Diegos commençait à revenir à lui... ses yeux se promenèrent tout alentour de lui, puis se fixèrent sur nous.

Dans le regard de cet homme que nous venions de sauver, il y avait pour nous plus de haine que jamais!

André ne continua pas moins de lui prodiguer ses soins.

Immobile durant ce temps-là, et l'âme obscurcie d'un sinistre pressentiment, je regardai ce qui se passait autour de nous.

Tout le monde criait la faim et la soif.

Le premier de ces vœux était irréalisable; quant au second, l'ordre fut donné de la distribution du vin.

Mais un nouveau malheur venait de nous être révélé!

Durant le tumulte, quatre barriques avaient été jetées à la mer : deux de vin et les deux seules d'eau douce qui nous restassent.

On était bien parvenu à ressaisir l'une de ces dernières, mais elle s'était défoncée dans le choc, et, vide maintenant, elle n'était plus bonne qu'à servir d'appui au couple Rampon, qui s'adossait contre elle.

Il ne nous restait plus qu'une seule pièce de vin, qu'un seul petit tonnelet d'eau douce.

Et nous étions encore près de soixante hommes sur le radeau!

On les mit à la demi-ration.

Il y avait des murmures.

Une espérance inattendue les étouffa tout à coup.

Le mousse Léon venait de crier :

— Terre!... terre!...

Ce n'était plus une illusion cette fois!... On voyait la côte... on en était à quatre ou cinq lieues tout au plus!

De plus, un courant d'une excessive rapidité nous y poussait...

Et la marée montait encore!

Il y eut une indicible frénésie de cris de joie et de bras tendus vers le rivage...

A ce bruit, Diegos acheva de recouvrer ses sens, ses forces même, car il fit soudainement entre les bras d'André Lambert un tel soubresaut que celui-ci faillit en être renversé.

Le chirurgien Savigny arrivait en ce moment auprès de ce groupe.

Il examina les blessures de l'Espagnol avec un regard qui ne présageait rien de bon.

— Monsieur! s'écria Diegos avec un accent étrange; monsieur, dites-moi la vérité, traitez-moi comme un homme qui ne craint pas la mort. Si je ne puis pas en réchapper, j'ai besoin de le savoir à l'instant, je veux à l'instant le savoir!...

Je ne saurais trouver une expression pour peindre la farouche énergie qui crispait en ce moment les traits de l'implacable Espagnol.

Outre la profonde entaille que mon sabre avait tracée sur son crâne, il avait encore à la poitrine une large plaie béante.

Durant le second examen auquel se livra le chirurgien, Diegos ne cessa pas de nous regarder, mon capitaine et moi, avec des yeux ardents.

Lorsqu'enfin le chirurgien se redressa pour prononcer son arrêt, le blessé passa machinalement la main droite dans sa ceinture.

— Eh bien?... demandait-il en même temps avec une impatiente audace.

Un dernier instant, M. Savigny hésita.

Puis, avec la brusquerie soudaine d'une franchise qui prend son parti et croit avoir affaire à un homme de cœur :

— Ma foi!... répondit-il, il aurait autant valu pour toi, mon pauvre ami, qu'on te laissât au fond de la mer!

Diegos, à cet aveu, pâlit affreusement et laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

Puis, se redressant tout à coup, il bondit sur moi avec le suprême élan et le cri d'une bête fauve qui se sent blessée à mort et qui, avant de mourir, veut au moins se venger.

— Coup pour coup!... rugit-il.

Et, de sa main qui venait de reparaître armée d'un poignard, il me frappa exactement à la même place où je l'avais frappé.

J'ai la tête dure, à ce qu'il paraît; la lame se brisa sur mon crâne.

Il ne m'en resta pas moins le coup de massue de ce gigantesque poing comme armé d'un gantelet de fer.

Je tombai.

Mais, à travers le voile qui s'étendait sur mes yeux, j'eus le temps encore d'apercevoir Diegos se ruer sur André Lambert, et, avant même que celui-ci eût pu se mettre en garde, l'entraîner irrésistiblement au delà du radeau.

Au milieu du bourdonnement confus de mes oreilles, j'entendis presque simultanément crier :

— Deux hommes à la mer!...

Hélas!... il me restait assez de sens pour comprendre que le courant était trop rapide alors pour qu'un essayât de les sauver.

Il me sembla cependant encore que Madeleine la cantinière courait au bord du radeau, et jetait au loin la futaille vide contre laquelle elle était précédemment adossée.

Puis, ce fut tout.

J'étais évanoui.

Quand je revins à moi, le courant était devenu contraire et la marée descendante nous rejetait au large.

Je cherchai vivement autour de moi.

André Lambert n'était plus là!

— Hélas! dit Madeleine, qui soutenait ma tête ensanglantée, je n'ai pu lui rendre la pareille, je ne sais pas nager... Mais, qui sait les desseins de Dieu? peut-être ai-je fait pour le capitaine presque autant qu'il avait fait pour nous!

Et, très-loin, à l'horizon, du côté de la terre, elle me montrait au milieu de la mer un point noir.

C'était la futaille qu'elle lui avait jetée.

— Tout à l'heure encore, ajouta la cantinière, à côté de ce point noir, on en distinguait un autre beaucoup plus petit... une tête d'épingle...

— André Lambert!

— Pourquoi ne pas l'espérer... Il est excellent nageur, et la côte était proche...

— Non... non... c'est impossible!

— Rien n'est impossible, maître Courtade, lorsqu'on porte à son cou la sainte image de Notre-Dame du Laux!

CHAPITRE XIII

Le Sahara.

La contrée qui s'étendait autour du campement du lieutenant Espiau avait un aspect étrange.

Pas un arbre, pas une plante, rien absolument qui fût en saillie à l'horizon.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait que des ondulations uniformes et jaunâtres... On eût dit des vagues immobilisées et converties en une mer de sable.

Pour rencontrer quelque chose d'analogue sur nos côtes, il faut aller voir les dunes de Dunkerque ou quelques plages stériles de la Bretagne, mais regarder uniquement du côté de la mer.

Et encore, que sont ces étroites bandes sablonneuses auprès de l'immense désert du Sahara!

Les plus intrépides explorateurs n'en ont pas encore entrevu les lointains infinis; à peine, sur ses côtes maudites, rencontre-t-on quelques peuplades errantes et barbares.

Elles se rapprochent de la mer vers le solstice d'été, époque féconde en tempêtes et par conséquent en épaves.

Mais quelque endurcis qu'ils soient à ce sol brûlant, à cette température de salamandre, les Maures se tiennent rarement sur le rivage, où bourdonnent incessamment des myriades de maringouins et d'autres insectes dont la piqûre est redoutable pour les hommes et rend les bestiaux furieux.

Parfois même, pour les uns comme pour les autres, elle est mortelle.

Ils habitent donc, ou plutôt ils vagabondent à quelques lieues dans l'intérieur, et c'est seulement après les grandes tempêtes qu'ils se hasardent à la recherche de leur horrible récolte.

Puis, les temps de calme revenus, ils s'en retournent, ils disparaissent, ils se perdent... où cela? Dieu seul le sait!

Leurs troupeaux les suivent, ils sont précédés par leurs chameaux.

Ces navires vivants du désert portent les éclaireurs de la caravane. Aucune route n'étant tracée, aucune marque n'étant stable dans cette immensité mouvante et néanmoins toujours la même, ces hardis pionniers laissent derrière eux des empreintes connues, des jalons indicateurs à ceux auxquels ils servent de guides.

Ils ont en outre des signes particuliers pour avertir, hors de la portée de la voix, lorsqu'ils ont trouvé de l'eau.

Lorsque le campement est décidé, ils attendent le reste de la caravane, et l'on forme un espèce de village qui durera tout au plus une semaine, et dont quelques bouffées de vent effaceront la trace.

Quant aux mœurs de ces espèces de wig-wams africains, tout ce qu'on en sait, c'est que la rapacité, la violence et tous les autres instincts bestiaux en sont les dieux favoris.

De nos jours encore, malgré l'accroissement de l'influence française, malgré les primes considérables qui sont loyalement données à qui ramène des naufragés jusqu'au Sénégal, malheur à ceux qu'ils rencontrent et qui, trop faibles pour se défendre, tombent dans leurs redoutables mains!

A l'époque de la catastrophe de *la Méduse*, ces peuplades féroces étaient bien autrement à craindre encore.

Le lieutenant Espiau le savait bien. Aussi, après le départ de Kummer et de son compagnon, était-il resté toute une heure avant de succomber au sommeil.

Depuis longtemps déjà tous les hommes dormaient, diversement couchés sur le sable.

Sous la voile qui servait de tente à la famille d'Esparville, le spectacle était charmant.

Les deux époux étaient adossés contre un renflement sablonneux, les lèvres encore agitées par les derniers murmures de leur commune prière, et la main toujours dans la main.

De l'autre bras, madame d'Esparville soutenait le pauvre petit nourrisson sur son sein entr'ouvert. Pour celui-là, du moins, il avait été jusqu'alors une intarissable source de vie.

Couchés en rond entre le père et la mère, partie sur la jupe de celle-ci, partie contre la jambe de celui-là, les trois autres jeunes enfants ressemblaient à des oiseaux dans un nid.

Presque en face de ce premier groupe et sur un semblable mamelon, Marie d'Esparville sommeillait légèrement, le haut du corps à peine incliné en arrière. Sur son épaule gauche reposait la blonde tête de Lucie, sur son sein droit le visage presque enfantin de Denise.

Parfois l'aînée des trois sœurs entr'ouvrait ses grands yeux noirs, qui durant un instant s'efforçaient de rester ouverts pour veiller au repos de tous, et qui jamais ne se refermaient sans avoir imploré de leur dernier regard un petit crucifix d'argent, dont la pieuse mère avait suspendu le cordonnet à l'une des parois intérieures de la tente, afin qu'il protégeât la famille endormie.

Tout à coup, cependant, l'une des extrémités traînantes de la voile se souleva lentement.

Une tête parut, précautionneuse, inquiète, avide.

Puis, le corps s'avança, rampant comme un serpent.

C'était un soldat du bataillon d'Afrique, c'était un drôle qui paraissait n'en être pas à son coup d'essai, c'était un voleur.

Répétons-le une fois encore pour l'honneur de l'armée française : ce bataillon avait été formé d'éléments impurs et, pour la plupart, étrangers. Il s'y trouvait même des forçats; on en vit les preuves sur plus d'une épaule, lorsque plus tard, tant sur le radeau que sur la côte, les bains furent ordonnés comme mesure de salubrité générale.

A cela, quoi d'étonnant? La désorganisation militaire était alors à son comble; c'était un ramassis hétérogène que l'on envoyait au Sénégal, ce n'était point un régiment français.

Il s'y trouvait, cependant, de braves officiers et d'honnêtes soldats, assurément dignes d'un autre entourage.

Ceci bien décidément posé, continuons :

Le voleur s'insinua sous la tente avec des allures de chat. En quelques tours de main, il dévalisa complétement la famille d'Esparville. Châles, mouchoirs, foulards, il emporta tout; il ne respecta pas même la pauvre petite croix d'argent, ce talisman sacré d'une mère qui, peut-être, attachait à sa conservation l'espérance du salut de ses enfants!

Puis, sans que personne se fût réveillé (car le sommeil de Marie elle-même était devenu profond), il ressortit comme il était entré, et rejoignit deux de ses acolytes qui faisaient le guet aux alentours de la tente.

— Eh bien?... demanda l'un d'eux.

— Bonne pêche!... annonça triomphalement le larron.

— Allons là bas partager le poisson, dit le troisième.

Quelques minutes après, les parts étaient faites et subtilement cachées.

— A présent, reprit le voleur, nous aurons de quoi pour trafiquer avec les naturels du pays, si, comme on le prétend, ils échangent contre du biblot des provisions solides et liquides!

— C'est certain, affirma l'un de ses compagnons; n'avez-

vous donc pas vu comment ont fait les camarades ?...

— Nous voici maintenant en fonds ainsi qu'eux, conclut le troisième ; dormons.

Effectivement, lors de l'abandon de la frégate, et plus tard, lors de l'échouement des trois embarcations, tous ceux qui ne pillaient pas avaient été pillés.

Durant cette première halte, on prit le peu qui restait à prendre.

Rien n'était plus facile, d'ailleurs : tout le monde dormait.

Les vedettes elles-mêmes avaient fini par succomber au sommeil.

Le lieutenant Espiau, que le sentiment de son devoir réveilla le premier, s'en aperçut, et sans rien dire, avec l'élève de marine qui s'était trouvé dans la yole, il alla reprendre la place des sentinelles.

Mais, comme le poste de l'intérieur était le plus dangereux, il le garda pour lui.

C'était de ce côté que pouvaient venir les Maures.

Fort heureusement, le brave officier ne vit rien.

Pendant une heure encore, il en fut de même de l'élève de marine.

Mais au moment où le soleil commençait à décliner à l'horizon, il donna tout à coup l'alarme.

Quel que fût le repos parmi les naufragés, la crainte était tellement au fond des cœurs qu'en un instant tout le monde fut debout.

Une caravane assez nombreuse s'avançait du côté du nord, le long de la mer.

Étaient-ce les Maures ?... Allait-il falloir combattre ?...

Chacun s'arma comme il put...

Mais les appréhensions se changèrent presque aussitôt en cris de bonne venue.

C'étaient les gens du canot qui, quelques heures avant la chaloupe, s'étaient jetés à la côte.

Depuis ce temps, les malheureux marchaient au grand soleil, et comme personne d'entre eux ne possédait le secret des sources existantes sous certaines couches de ce sable, depuis ce temps ils n'avaient pas bu.

On s'empressa de les conduire vers les trous déjà creusés, et, s'accroupissant tous alentour avec une précipitation insensée, ils se gonflèrent avidement d'un bourbeux liquide, puis, énervés de lassitude, ils s'endormirent à leur tour.

D'un autre côté, la famille d'Esparville s'était réveillée.

Du premier regard, la pieuse mère avait cherché le crucifix, et ne le retrouvant plus :

— Mes enfants ! s'était-elle écriée avec un profond désespoir, mes pauvres enfants !... préparons-nous à de grandes douleurs. Le saint talisman qui seul nous protégeait encore n'est plus avec nous !

On s'aperçut ensuite de la disparition de tous les autres objets enlevés, de tout l'argent que M. d'Esparville avait pu conserver jusqu'alors.

Mais qu'était-ce que tous ces malheurs, auprès de la perte de la croix sacrée !...

A partir de ce moment, le courage de la pauvre mère commença de faiblir. Devant de plus grandes souffrances, son esprit ne devait pas tarder à s'altérer complétement : c'était certain.

Le marquis de Torellas survint ; on lui dit tout.

Il fit un grand étalage de condoléances ; mais, au demeurant, à travers ce masque hypocrite, il était facile de lire sur son visage une sorte de satisfaction intérieure. Il regarda Marie d'Esparville avec un sourire étrange.

Arrivèrent ensuite l'élève de marine et le lieutenant Espiau.

L'indignation de ces deux braves soldats fut franche et complète.

Ils réunirent à l'instant tous les hommes placés sous leurs ordres et dénoncèrent hautement le larcin, qui, dans des circonstances aussi graves, devenait un véritable crime.

Personne ne rougit.

Le lieutenant éclata en menaces terribles.

Personne ne trembla.

L'élève de marine pril la parole à son tour.

Avec la magique chaleur de la jeunesse, il peignit la position de l'intéressante famille qu'on avait si odieusement dépouillée, le courage si touchant des trois sœurs, la douleur de la pauvre mère. Il ne menaça pas de châtiments disciplinaires, il en appela simplement à la justice de Dieu !

Une certaine émotion se manifesta sur le visage de l'un des trois bandits, mais elle ne se trahit encore qu'aux seuls yeux de ses complices.

Cependant, c'était un commencement de remords.

Quelques instants après cette scène, l'élève de marine fit la distribution du biscuit.

Mais la ration dut être si petite, qu'au lieu de satisfaire la faim, elle sembla l'accroître encore.

En revanche, on s'abreuva longuement aux réservoirs souterrains.

Mais, par l'abus même qu'on en faisait, l'eau commençait à devenir singulièrement trouble.

Dans les crises les plus affreuses où se trouvent mêlés des Français, il se rencontre toujours un loustic pour plaisanter ou le péril ou la douleur.

— Tant mieux !... ricana quelqu'un. Il y a là dedans à boire et à manger... C'est un repas complet !

La journée se termina donc mieux qu'elle n'avait commencé. Le soleil, en s'abaissant à l'horizon, perdait quelque peu de son incandescence ; un semblant de brise soufflait de la mer ; c'était le moment ou jamais de se remettre en route.

Matelots et soldats ne tardèrent pas à le demander hautement.

Ils étaient reposés ; en eux renaissait l'impatience, bien facile à comprendre, de se rapprocher au plus vite du Sénégal.

L'élève de marine vint annoncer ces dispositions au lieutenant Espiau, qui se trouvait en ce moment sous la tente de M. d'Esparville.

Aux premiers mots de départ, Lucie se releva et s'écria avec effroi :

— Et M. Kummer !

Il n'était pas besoin de ce nom pour faire souvenir le lieutenant Espiau.

Calmant de la main la jeune fille, il répondit à l'élève de marine :

— J'ai promis de ne pas partir avant le lever de la lune, nous attendrons jusque-là !...

Cette décision fut reportée aux plus impatients ; ils murmurèrent.

Les trois sœurs, tandis que le lieutenant continuait l'entretien avec leur père, s'avancèrent un instant jusqu'à l'entrée de la tente.

Le soleil déclinait rapidement, ses rayons obliques commençaient à enflammer les cimes monticuleuses du désert. A l'occident, déjà le ciel était en feu.

Soldats et matelots étaient étendus çà et là, les derniers venus sommeillant encore, les autres accroupis presque tous ensemble et paraissant comploter quelque trame.

— Regardez donc... regardez là-bas ! murmura tout à coup Denise.

Et, du regard plus encore que du doigt, elle montra Torellas qui venait de déboucher entre deux mamelons sablonneux, presque à l'autre extrémité de la petite plaine.

Le marquis s'avança vers le groupe principal des mécontents, les écouta d'abord, puis à son tour leur parla.

D'aussi loin, les jeunes filles ne pouvaient entendre, mais elles remarquèrent que, bien loin de calmer l'effervescence de ces hommes, le langage de l'Espagnol paraissait tout au contraire les enfiévrer davantage encore.

— On dirait qu'il les excite à ne pas attendre Wilhem ! fit Lucie avec indignation.

— Oh ! cet homme !... cet homme !... gémit profondément Marie.

Denise n'ajouta rien, mais elle courut parler bas à l'élève de marine qui venait d'entrer sous la tente.

Matelots et soldats paraissaient devoir refuser l'obéissance. Ils objectaient la longueur et les périls de la route, la soif et la faim, la préciosité des heures nocturnes et crépusculaires pendant lesquelles seulement la marche était possible. Ils prétendaient que quelques minutes de retard c'était peut-être le salut, la vie de la caravane tout entière.

— C'est juste ! répondait le lieutenant à tous ces arguments indiscutables. C'est parfaitement juste... Mais, que voulez-vous, j'ai donné ma parole !

— Il n'y a rien de plus à répondre à nos hommes ?... demanda l'élève de marine.

— Rien de plus !

Et, digne de son chef, le jeune aide de camp s'apprêtait à ressortir.

Le lieutenant Espiau le rappela.

— Emmanuel, dit-il (l'élève de marine s'appelait Emmanuel), faites-leur distribuer une demi-ration de biscuit, et que l'on creuse de nouvelles citernes. Le souper leur fera prendre patience à nos mutins, et comme ça, du moins, peut-être ne vous massacreront-ils pas... Allez !

— Merci, lieutenant !

Et le brave jeune homme s'en fut accomplir son épineuse mission.

Durant quelques secondes, personne n'osa parler sous la tente; on écoutait.

Un sourd grondement arriva bientôt de la plaine, mais il se brisa presque immédiatement, et parut s'éparpiller en murmures divers.

— Emmanuel a réussi, dit le lieutenant, voyez plutôt... C'est un brave enfant!

On regarda... c'était vrai.

Une partie des hommes creusait déjà la terre; les autres recevaient tour à tour les quelques parcelles de biscuits qu'Emmanuel lui-même distribuait, précédé d'un matelot porteur du sac.

Ce sac, en dernier lieu, prit le chemin de la tente.

— A notre tour!... dit gaîment le lieutenant Espiau. Soupons!

La part des femmes et des officiers fut identiquement la même que celle des soldats et des matelots... environ un dixième de livre!...

— Par malheur, le souper ne sera pas long, reprit le lieutenant Espiau, et lorsqu'ils auront fini là-bas, je ne réponds plus de rien!

La famille d'Esparville tout entière frissonna, mais la seule Lucie osa hasarder quelques mots.

— Monsieur, dit-elle... oh! je vous en supplie... ne consentez pas au départ avant le retour de M. Kummer!

— Avant le lever de la lune! Quel que soit mon désir de vous être agréable, mademoiselle, il m'est impossible de vous répondre autrement que je ne l'ai fait tout à l'heure à d'autres, sous la pression de la menace : je tiendrai ma parole, ni moins... ni plus!...

— Lieutenant...

Cette seconde prière allait s'émaner, non-seulement des lèvres de Lucie, mais également de la bouche de ses deux sœurs et de sa mère... voire même de ses petits frères; l'excellent Wilhem s'était fait aimer même des petits enfants!

— Cessez, intervint gravement le père de famille, cessez d'importuner davantage le lieutenant. Il agit en homme d'honneur, qui sait que les forces humaines ont des bornes; que notre route est presque impossible, et que de quelques milles de plus peuvent dépendre les cinquante existences dont il a la responsabilité devant les hommes et devant Dieu!

— N'effrayez donc pas ces demoiselles, monsieur d'Esparville! reprit le jeune chef sur un ton non moins sérieux. Voici seulement le soleil qui se couche, du reste, et nous avons encore une grande heure à attendre M. Kummer... si toutefois on nous en laisse la permission...

— Comment, monsieur, vous pensez?...

— Écoutez plutôt... et voyez!...

Les clameurs avaient recommencé, mais bien autrement menaçantes que la première fois. Avant même qu'on ût arrivé à l'entrée de la tente, Emmanuel s'y précipitait, les vêtements en désordre et son épée brisée à la main.

— Lieutenant, s'écria-t-il, ils sont en pleine révolte... Vainement j'ai voulu les contenir pas à pas... Ils me suivent... ils veulent vous parler... Les voici!

— Nous allons les entendre, dit froidement Espiau.

Et, d'un pas calme et tranquille, il s'avança au-devant de l'émeute.

Les gens du canot avaient été réveillés et s'étaient réunis à ceux de la chaloupe. Ils vociféraient tous à la fois et brandissaient leurs armes.

Un peu en arrière arrivait le marquis de Torellas.

— Silence!... commanda le chef, et qu'un seul d'entre vous parle pour les autres. Que me veut-on?...

Après une première hésitation, un matelot répondit :

— Ne pas rester une minute de plus ici... partir à l'instant... Et, si vous refusez de vous mettre à notre tête... eh bien... nous partirons sans vous!...

— Soit!... dit le lieutenant avec un imperturbable calme; mais... je vous en préviens, mes amis, les deux premiers qui font un pas... je leur fais sauter la cervelle!...

En même temps, de sa ceinture, il avait tiré deux pistolets. Emmanuel aussitôt l'imita :

— Je me charge du troisième et du quatrième! dit-il bravement.

M. d'Esparville n'ajouta rien à ces paroles, mais il vint se ranger à côté de ceux qui les avaient prononcées.

Il n'y avait pas à douter qu'au premier mouvement des rebelles, six balles ne partissent.

Les femmes, épouvantées, se rejetaient en arrière.

L'abbé Savinien, tout au contraire, s'élança au-devant des insurgés.

— Au nom de Dieu! s'écria-t-il, au nom du Dieu tout-puissant qui seul peut nous sauver... mes amis... mes enfants... soumettez-vous. L'honneur, plus encore que la discipline, vous le commande. C'est par dévouement, c'est dans l'intérêt de tous que M. Kummer s'est aventuré dans l'intérieur du Sahara. Ce serait plus que de l'ingratitude, ce serait une infamie que de partir avant l'heure convenue, et Dieu nous en punirait assurément. Qui sait, d'ailleurs, les services que peut nous rendre celui qu'on veut abandonner ainsi?... N'est-ce pas à lui déjà que nous devons le secret des sources enfouies sous le sable?... Lui seul ici connaît le désert! Qui sait enfin si dans une heure, si dans quelques minutes peut-être, il ne va pas revenir avec des secours!

Les premières paroles du digne prêtre avaient ébranlé quelques esprits, ses derniers arguments achevèrent la conquête des autres.

— Mais, observa cependant l'un des plus exaltés, le commandant n'a promis que d'attendre jusqu'au soir!

— Jusqu'à ce que la lune soit levée, précisa lui-même le saint pasteur, et vous le voyez... mes amis... le soleil va seulement disparaître à l'horizon!

Il montrait, en même temps, le disque enflammé de l'astre du jour qui commençait à subir l'échancrure écliptique du dernier monticule derrière lequel majestueusement il descendait.

Il y eut, néanmoins, une voix qui dit encore :

— Mais lorsque la lune se lèvera...

— Je serai le premier à me mettre en route, interrompit le lieutenant Espiau.

— Qui nous en répond?

— Ma parole!

Il y avait tant de loyauté, tant de grandeur, dans l'accent de cette fière réponse, que celui-là même qui l'avait provoquée demeura tout interdit, et que, par l'un de ces brusques revirements qui se produisent dans les masses tumultueuses, il fut couvert des huées de tous ceux qui l'appuyaient encore quelques secondes auparavant.

Le même matelot, par lequel s'était engagée la discussion, la termina par cette boutade :

— Allons, la paix est conclue... Que chacun aille faire sa malle dans son mouchoir et s'attacher une paire de pattes... Nous partirons au clair de la lune... mon ami Pierrot!

Et, tout le monde s'étant dispersé, les hommes bientôt ne ressemblèrent plus qu'à des silhouettes noires qui se détachaient bizarrement sur la surface moutonneuse de cette plaine rubescente, où chaque monticule prenait l'apparence d'une gigantesque tortue enflammée.

Alors seulement le lieutenant Espiau se rapprocha de la famille d'Esparville.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, dit-il à Denise, espérons que M. Kummer reviendra à temps.

— Et prions Dieu pour qu'il revienne!... ajouta l'abbé Savinien.

Toutes les femmes s'agenouillèrent à l'entour de l'auguste vieillard.

Après s'être un instant recueillis avec elles, les trois hommes sortirent de la tente.

Le lieutenant allait organiser la caravane.

M. d'Esparville et l'élève de marine se dirigèrent, chacun de son côté, vers le sommet des deux plus élevées collines.

Là, ils regardèrent au loin.

Au geste qu'ils firent en se retournant vers la tente, il fut facile de comprendre que ni l'un ni l'autre ils n'avaient aperçu Wilheim.

La prière redoubla de ferveur.

De temps en temps, on regardait vers les deux vedettes attentives.

Rien... rien encore!

L'heure cependant s'écoulait.

Le soleil avait complétement disparu. Au rouge éclat de ses reflets ardents succédaient des teintes cuivrées, violettes et parfois presque noires, qui prêtaient au désert un aspect lugubre.

Emmanuel et M. d'Esparville commencèrent à jeter de grands cris au vent.

Rien n'y répondit... toujours rien!

Et la caravane, toute prête à partir, s'allongeait sur le sable ainsi qu'un immense serpent.

Le lieutenant Espiau formait la tête, et se tenait debout à l'entrée même de la tente.

Il contemplait les jeunes filles d'un air attendri.

Bientôt les ombres commencèrent singulièrement à bleuir... puis elles s'argentèrent rapidement... puis enfin le Sahara tout entier resplendit comme inondé tout à coup par un gigantesque réflecteur électrique.

C'était le lever de la lune!...

— En marche!... commanda le lieutenant Espiau.

Un hourra général lui répondit.

Matelots et soldats commencèrent à défiler devant la tente.

Lorsque la moitié environ eut disparu, le lieutenant Espiau vint prendre la main de madame d'Esparville, et, se plaçant au centre avec elle, il fit signe aux jeunes filles de les suivre.

Ce fut en vain qu'elles tendirent vers lui leurs mains suppliantes.

— Il le faut !... répondit tristement ce puritain d'honneur.

Et il passa.

Avant de se mettre en chemin, Marie, Lucie et Denise se retournèrent.

Emmanuel et M. d'Esparville crièrent une dernière fois de toute la force de leurs poumons... puis, sans doute n'ayant rien vu, rien entendu... rien... ils commencèrent à redescendre dans la plaine.

L'arrière-garde était arrivée devant la tente, les trois sœurs furent contraintes de se mettre en marche à leur tour. Chacune d'elles donnait la main à l'un de ses petits frères.

Lucie surtout paraissait abattue.

L'abbé Savinien cherchait vainement à la consoler.

On gravit les quelques montées qu'on avait descendues le matin, on aperçut de nouveau la mer.

Elle était calme maintenant; elle ressemblait à une plaine sans fin, à un fantastique miroir d'argent encadré dans l'azur étoilé du ciel.

La caravane, bientôt, tourna vers le sud, en côtoyant le flot.

Lucie songeait aux dangers sans nombre du désert, aux animaux féroces dont il est peuplé, aux Maures et aux nègres qui le traversent et qui sont cent fois plus féroces que les tigres et que les lions !

Elle songeait enfin à Wilhelm... et, pauvre enfant! elle tremblait.

Au sommet de la dernière éminence, Emmanuel et M. d'Esparville rejoignirent la caravane.

Ils ne prononcèrent pas un mot ; leurs regards suffirent à exprimer leur pensée.

— Là... là ! sanglota Lucie en indiquant le dernier sommet. Attendez là quelques instants encore... et criez... criez assez fort pour qu'ils vous entendent !

M. d'Esparville allait obéir à ce vœu désespéré.

— Non !... dit Emmanuel, non, moi seul... vous êtes brisé de fatigue.

— Mais vous, mon jeune ami...

— Moi, j'ai vingt ans !

— Merci !... lui dit tout bas Denise.

— Je reste avec ce brave jeune homme ! s'écria l'abbé Savinien. Soyez sans crainte, mademoiselle Lucie, nous ne reviendrons que lorsqu'il ne sera plus possible de faire autrement...

Il fallut suivre le mouvement de la caravane.

Elle s'enfonçait au bord même de l'Océan, sur un sable dans lequel le pied s'avançait presque à chaque pas.

Que de fatigues, que de douleurs il était facile d'entrevoir déjà !...

Au bout d'une heure, ni l'abbé Savinien ni l'élève de marine n'étaient encore de retour.

Sur la prière de M. d'Esparville, le lieutenant Espiau commanda une halte de quelques instants.

Toutes les voix se réunirent en de formidables cris...

Jamais de réponse !

On se remit en marche... il le fallait !

Emmanuel et l'abbé Savinien étaient abandonnés aussi dans le désert !

Vainement le lieutenant Espiau s'efforça de persuader à la famille d'Esparville que ses trois amis rejoindraient dès le lendemain la caravane.

Vainement le père et la mère répétèrent à leurs filles que Wilhem n'était point tout à fait étranger à cette côte hospitalière... qu'il rejoindrait sans aucun doute ceux qui s'étaient dévoués pour lui... qu'ils seraient trois maintenant pour se défendre.

Marie, Lucie et Denise avaient l'âme pleine de désespérance et de deuil.

Elles s'étaient rapprochées comme font instinctivement les colombes à l'approche de l'orage.

Presque en même temps, chacune d'elles avait dit aux deux autres :

— Nous pouvons nous donner la main, mes sœurs, nous sommes toutes les trois maintenant aussi malheureuses !

CHAPITRE XIV

La Calenture.

Il existe sous les latitudes tropicales, dit maître Courtade en reprenant le récit des faits dont il fut personnellement témoin, une fièvre terrible que les marins ont surnommée le mal d'enfer et que les médecins appellent la calenture.

Le délire qui accompagne la peste noire, les cauchemars du tétanos, les frénésies de la rage ne sont rien auprès de cet épouvantable fléau.

Il a pour causes les ardeurs perpendiculaires du soleil, la chaleur excessive et permanente de l'atmosphère, qui raréfient le sang et le précipitent avec une incroyable violence au cerveau.

Sur le radeau de *la Méduse*, il eut pour excitants extraordinaires : la faim, la soif, la terreur.

Nous en fûmes tous atteints les uns après les autres.

Quand je me reporte par le souvenir à cette infernale torture, il me semble que mon sang bout encore dans mes veines, que je respire un air embrasé, que ma cervelle se fond et que ma tête est en feu.

Jamais... non jamais les damnés n'ont souffert un aussi horrible châtiment ; c'était quelque chose d'atroce.

On m'a souvent reproché de fuir toute espèce d'entretien au sujet du naufrage de *la Méduse*, c'est surtout à cause de la calenture que je suis ainsi.

Je n'ose pas même y songer... j'en ai peur !

Aujourd'hui, cependant, je me suis promis d'écrire mes souffrances, toutes mes souffrances... Allons, mon vieux Courtade, du courage !

Durant le jour, ainsi que dans toutes les graves maladies, nous éprouvions encore une sorte de calme relatif.

Mais la nuit... ô mon Dieu !... la nuit !

C'était d'abord, dans tous les membres, des élancements semblables à une multitude de coups de couteau... les nerfs étaient lacérés, déchiquetés, tordus... La poitrine se transformait en un brasier... le crâne paraissait tenaillé par des fers rouges !

Le malheureux atteint de la calenture se relève alors, totalement privé de l'usage de sa raison; son regard est étincelant, ses gestes furieux, ses paroles incohérentes; il court, il bondit, il est doué d'une force et d'une élasticité extraordinaires durant toute la crise, et c'est à peine assez de quatre hommes vigoureux pour l'empêcher de se jeter à la mer, dans laquelle il croit voir toute sorte de mirages attractifs : des prairies émaillées de fleurs, des bois ombreux, de merveilleuses fontaines, des tables couvertes de mets exquis, des êtres éloignés et chéris, des scènes de béatitude et d'amour !

Combien de mes compagnons n'ai-je pas vus qui, pourchassés par la calenture, se précipitaient dans les flots avec une véritable ivresse !... Ils croyaient y trouver le paradis !

On les retint d'abord ; puis on finit par se dire :

— A quoi bon? Ceux qui partent ainsi sont les plus heureux... laissons-les donc continuer leur rêve dans la mort !

Il y en eut même qui nous firent avec beaucoup de sang-froid des adieux de ce genre :

— N'ayez aucune crainte... je pars pour chercher du secours... vous me reverrez bientôt !

Quelques anciens soldats revoyaient dans l'Océan l'un des champs de bataille où ils avaient combattu ; ils faisaient le geste de croiser la baïonnette, ils s'élançaient au pas de charge, ils criaient avec un radieux enthousiasme :

— En avant ! en avant ! l'empereur nous regarde !

Je me rappelle un pauvre diable qui s'imaginait être au bal, et qui se noya en dansant.

Heureux je le répète... heureux sont ceux-là !...

Chez la plupart des autres, il y avait un délire moins frénétique, une hallucination comme engourdie, une grande divagation surtout de paroles.

Celui-ci commandait à haute voix *une aile de poulet et des desserts variés;* celui-là prétendait être descendu dans l'entrepont de la frégate afin de *prendre quelques instants de repos*.

Plusieurs s'imaginaient être toujours à bord de *la Méduse*, et entourés des mêmes objets qu'ils y voyaient tous les jours.

Certains autres avaient la monomanie de l'espérance ; à chaque instant ils appelaient à leur secours des navires qu'ils croyaient apercevoir au large, ou bien ils signalaient une rade prochaine, un superbe port avec une magnifique ville au fond !

Ailleurs, c'étaient des entretiens biscornus, mais sans cesse repris avec le plus grand sérieux, ou des demandes et des

réponses qui n'avaient pas le moindre rapport entre elles et dont on demeurait également fort satisfait de part et d'autre.

L'ingénieur Corréard, dans l'excellente relation qu'il a publiée, raconte qu'au moment où il était en train de parcourir les plus belles campagnes d'Italie, le lieutenant Lheureux lui dit tout à coup :

— Je me le rappelle maintenant! Nous avons été abandonnés par les embarcations! Mais ne craignez rien... je viens d'écrire au gouvernement... dans peu d'heures nous serons sauvés.

M. Corréard lui répondit sur le même ton, et comme s'il eût été dans un état ordinaire :

— Pour porter vos ordres avec une célérité si grande, avez-vous donc un pigeon?

— J'ai un perdreau truffé!... Et puis on compte sur l'empereur du Maroc!

— Ah!...

Ils se sourirent à la façon des grands diplomates, et se saluèrent.

Sur ce misérable cabanon flottant, il y avait encore la folie mélancolique du mousse Léon, qui, pâle maintenant et ses grands yeux bleus agrandis encore, tendait les bras par saccades fiévreuses à la seule parente qu'il eût laissée au pays, à sa sœur, et de dix minutes en dix minutes répétait :

— Elisa! Elisa! Ma chère Elisa!

Il y avait tant de tristesse dans la voix du pauvre petit, qu'à chaque reprise de sa plainte, elle vous tirait des larmes des yeux!

Un autre fou, tout au contraire, vous faisait rire.

C'était le sergent Charlot.

Sans cesse il parlait un incroyable baragouin, moitié français, moitié provençal; sans cesse il jurait, gesticulait et pantomimait avec la plus drôlatique effervescence qui se puisse imaginer.

Tantôt il cuisinait avec beaucoup de vivacité. Puis, s'arrêtant tout à coup, il trempait un doigt dans sa casserole imaginaire, le portait à ses lèvres, clignait de l'œil d'un air enthousiaste, et avec une grimace à l'avenant s'écriait :

— Bagasse! *Chè gusto!* Quelle bouille-à-baysse... troun de l'air!

Puis, il s'attablait tout à coup, il mimait un repas délicieux avec pour le moins autant de talent qu'en montrent les Pierrots de théâtre!

Pauvre Charlot! Hélas... il était aussi blême qu'eux!

C'étaient ensuite des fanfaronnades, des désespoirs burlesques, des scènes d'amour... Et quelles scènes!

Phénomène singulier de la calenture! Plus ce Provençal souffrait, plus il paraissait en train de rire... On peut dire de lui qu'il avait la fièvre de gaieté!

Parmi tous ces fous, il y avait enfin quelques idiots.

Ils restaient immobiles, muets, et comme transformés en souffreteuses statues.

Chez le capitaine Dupont, cet état cataleptique devint si profond qu'il n'en fut réveillé que par l'action d'un matelot qui, complétement aliéné, s'amusait à vouloir lui couper la jambe avec un couteau!

Et qu'on se garde bien de croire qu'ils étaient couchés... Non... Non... et malgré l'allégement causé par la mort, l'eau nous montait encore jusqu'aux genoux.

L'aspirant Coudein lui seul s'en abritait un peu, grâce aux quelques tonneaux sur lesquels était disposée sa couche.

On utilisa de même les autres barriques pour les plus grièvement blessés d'entre nous; j'étais de ce nombre.

Mais, au lieu d'en vouloir à Diegos, j'avais presque à m'applaudir de sa vengeance.

Grâce à la fièvre toute particulière qui provenait de ma blessure, je n'avais pas besoin de manger.

Restait la soif, cependant, et c'était bien assez déjà de ce supplice.

Le chirurgien Savigny me pansait de son mieux; Madeleine la cantinière s'était constituée ma garde-malade, et partageait ses soins entre son mari et moi. Brave Madeleine! C'était pour nous une véritable sœur de la charité.

Mais que m'importaient les souffrances physiques, que m'importait la mort! Parfois même je me surprenais à la désirer; n'était-ce pas un moyen de rejoindre mon pauvre André Lambert?

— Ne désespère pas! me disait alors Madeleine. Tu le reverras peut-être un jour... il a pour lui la protection de Notre-Dame-du-Laux, qui fait des miracles!

Durant les premiers jours, d'ailleurs, j'étais tellement abattu par la perte de mon sang, tellement abruti par la calenture, que tout se confondait étrangement dans mon esprit, le présent et le passé, le cauchemar et la réalité. André Lambert avait-il disparu sous les flots? S'était-on battu sur le radeau? Avait-on quitté *la Méduse*? Etions-nous même partis de Rochefort? Je n'aurais pas su le dire, je n'en savais plus rien!

Je n'avais pas d'idée bien précise non plus sur ce que voyaient mes yeux, sur ce qu'entendaient mes oreilles. Il y avait tant de clameurs, de gémissements, de conversations et de bouleversements à bord du radeau! Il y avait tant de mirages dans les eaux, tant de fantasmagories dans le ciel et surtout tant de choses étranges en moi-même, que sans cesse je me demandais avec un vague effroi si je dormais ou si j'étais éveillé, si j'étais vivant ou si j'étais mort!

Il en était de même de tous mes compagnons en proie à la calenture, au mal d'enfer!

Mais reprenons l'histoire des faits généraux à l'endroit où nous avons laissé ce lugubre récit.

Au matin de la désastreuse nuit de combats, le radeau s'était trouvé couvert moitié d'affamés, moitié de cadavres.

C'est horrible à dire... mais que voulez-vous... il le faut!

Les affamés se précipitèrent sur les cadavres, les découpèrent par tranches et en mangèrent!

Il y en eut cependant, parmi les officiers surtout, qui ne purent pas se résoudre à cette abominable extrémité.

Pendant qu'elle s'accomplissait, ils se voilaient le visage.

Mais la faim existait toujours pour eux... l'horrible faim qui leur déchirait les entrailles!...

Ils essayèrent de broyer entre leurs dents les baudriers des sabres et des gibernes; ils parvinrent à en avaler quelques petits morceaux.

Quelques-uns mangèrent du linge; d'autres des cuirs de chapeaux sur lesquels il y avait un peu de graisse... ou plutôt de crasse.

Un matelot tenta même quelque chose de plus répugnant encore... la plume se refuse à l'écrire!

Force fut de renoncer à ces tristes expédients; ils n'avaient servi qu'à révolter les estomacs, sans aucunement les nourrir.

D'autre part, on remarqua que la chair humaine avait relevé les forces de tous ceux qui s'en étaient rassasiés.

Il fallut bien adopter cette suprême ressource des naufragés.

— Que l'on coupe les parties charnues de quelques cadavres, commanda l'aspirant Coudein, et qu'on les fasse sécher au soleil, elles seront ainsi moins révoltantes au goût!

— Oh! mon ami... mon ami!... sanglota le jeune Léon avec l'accent du reproche.

Et il cacha sa blonde tête éperdue dans le sein de celui qui semblait l'avoir adopté pour son fils.

On obéit au commandant.

Parmi ceux qui se chargèrent de cette affreuse besogne, le Provençal se fit particulièrement remarquer par l'animation cannibalesque qu'il y mettait. Rien ne répugnait à son genre de calenture; en tout il trouvait matière à pasquinades; et bientôt on le vit suspendre sa part de sanglantes dépouilles en s'écriant :

— Bagasse!... quelles superbes carbonnades!... Mais c'est bien dommage qu'on n'ait pas ici quelques gousses d'ail pour les assaisonner à la Marseillaise... Troun de l'air!

Et il dansait... et il riait...

Oh!... maintenant encore, après plus de cinquante ans, j'ai beau fermer les yeux et me boucher les oreilles, rien qu'à ce souvenir, il me semble toujours entendre et voir le sergent Charlot tel qu'il était alors; cette image s'est gravée dans mon cerveau comme le plus horrible de mes cauchemars!

Gardez-vous de l'accuser, cependant! Il délirait, le malheureux... il était fou!

. . . .

L'heure convenue pour le repas arriva.

Quelle que fût la faim qui dévorât ceux qui s'étaient abstenus le matin, ils retardèrent tant qu'ils le purent ce moment redouté.

Oh! croyez-le bien, avant d'en venir là, mes infortunés compagnons avaient épuisé toutes les ressources possibles pour prolonger leur existence.

Tout d'abord, on s'était imaginé pouvoir pêcher quelques poissons... On avait armé des lignes avec toutes les aiguillettes des militaires, mais le courant entraînait ces informes hameçons sous le radeau et les y engageait. Plus tard, on recourba une baïonnette pour prendre quelques requins, mais le premier qui vint y mordre la redressa. Il fallut renoncer à la pêche, il fallut... Bref, on mangea ce soir-là!

La journée avait été calme et belle, notre agitation s'était quelque peu calmée. Parfois même, nous nous bercions de quelques lueurs d'espérance!

A chaque instant, d'ailleurs, on s'attendait à voir reparaître les embarcations. C'était toujours notre rêve... il n'était pas prêt à se réaliser encore !

Au coucher du soleil, on pria.

Ses derniers rayons éclairèrent des visages un peu ranimés, mais qui déjà cependant portaient l'empreinte d'une destruction prochaine.

Avec la nuit revinrent les angoisses, les lamentations... et surtout la calenture !

Les vents étaient doux, heureusement, et la mer à peine agitée.

Contraints de rester debout, du moins il nous était maintenant permis de rester immobiles. On se serrait, on s'adossait les uns contre les autres afin de former une masse qui se soutînt d'elle-même, et l'on parvenait à prendre ainsi quelques moments de repos.

Mais c'était toujours ce même sommeil, rempli de fiévreuses hallucinations et cent fois plus terrible encore que la torpeur éveillée du jour.

Un quatrième soleil vint enfin éclairer notre désastre, et nous montrer dix ou douze de nos compagnons gisants sans vie sur le radeau.

Ce triste spectacle nous frappa d'autant plus vivement qu'ils étaient morts de souffrance... ceux-là... et que leurs cadavres présageaient que nous aussi nous serions bientôt étendus sans mouvement à la même place !

On leur donna la mer pour sépulture ; un seul fut réservé pour nourrir ceux qui, la veille encore, avaient serré ses mains tremblantes, en lui jurant une éternelle amitié !

Dès l'aube naissante, nos regards avaient cherché de toutes parts à l'horizon.

Pas une voile !

Les yeux s'étaient ensuite reportés sur le radeau... Avec une morne consternation, nous nous étions longuement contemplés les uns les autres, et cet examen désespérant nous avait tous remplis d'effroi, tant la pâleur, l'amaigrissement, l'approche de la mort, avaient imprimé de nouveaux ravages sur la physionomie de chacun !

Un des naufragés, surtout, était devenu presque méconnaissable.

C'était Léon.

Le pauvre mousse s'était obstinément refusé à prendre sa part de chair humaine, et la faim, l'inexorable faim le conduisait rapidement à l'agonie. Son visage était livide, ses lèvres bleuies, ses yeux cerclés de violet. Jamais je ne retrouverai dans des yeux humains l'éclat étrange dont brillaient ses yeux !... Il y avait en lui quelque chose de transparent qui déjà ne semblait plus appartenir à la terre !

Tant que ses forces purent le soutenir, il allait et venait sans cesse d'un bord à l'autre du radeau, les bras tendus vers le ciel, ainsi que des ailes prêtes à y remonter !

Il heurtait ainsi ses compagnons : il marchait sur les pieds de celui-ci, sur les jambes de celui-là ; à quelques-uns il arrachait des plaintes douloureuses, mais jamais une menace ; car tout le monde s'intéressait à ce pauvre petit, car chacun s'oubliait soi-même pour le plaindre, car chacun le plaignait et l'aimait !

Quant à lui, il n'entendait plus, il ne voyait plus personne. Déjà ses sens étaient ailleurs. Il avait cessé d'appeler sa sœur Elisa, qui était encore de ce monde ; maintenant il criait : Ma mère... ma mère !... parce que sa mère n'en était plus !

Puis, quand la faiblesse venait à le reprendre, il retournait auprès de l'aspirant Coudein, et, se laissant tomber entre ses bras, il pleurait.

Vainement, et sans que personne en murmurât, on avait doublé sa ration de vin !... vainement ceux qui s'étaient réservé quelques gouttes d'eau douce les lui donnaient sans regret !... vainement son principal protecteur l'entourait d'autant de soins qu'une bonne mère en prodigue à son petit enfant malade, le pauvre Léon s'éteignait d'heure en heure, et, lampe sans huile, sa vie ne semblait plus qu'une petite flamme tremblotante que le moindre souffle allait dissiper dans l'air !

D'autres agonies coudoyaient la sienne, mais elles avaient un caractère tout différent.

C'était un soldat des environs de Rennes qui, sans discontinuité, fredonnait une chanson bretonne.

C'était un matelot dont le corps semblait pétrifié, et qui, chaque fois que le flot le faisait osciller sur son invisible base, distendait tout à coup ses mâchoires, montrait les dents et criait :

— J'ai faim !

Çà et là, c'était le sergent provençal qui continuait ses cascades, dont quelques-unes ne sont pas même racontables.

Entre autres :

Le pauvre père, que nous avons vu revenir à la vie par un miracle de l'amitié filiale, pleurait à son tour l'un de ses enfants, mort depuis l'avant-veille, et disait à son autre fils :

— François, n'oublie jamais de prier pour ton frère... il était si bon !...

— Très-bon !... cria tout à coup Charlot, qui passait auprès d'eux. Parfaitement bon... j'en ai mangé !...

Puis, il s'enfuit avec mille grimaces, à travers lesquelles il ajoutait des funambuleries de ce genre :

— Couic... couac !... Piff... pouff !... Bagasse !... Peccairé !... Troun de l'air !... A la croque au sel !... Partez, muscade !... Boum ! Tring !...

En regard de cette frénésie drôlatique, il y avait enfin l'idiotisme farouche et vengeur du nègre Boule-de-Neige, qui, accroupi sur une poutre saillante, les coudes sur ses genoux, le menton dans les mains, ses cheveux crépus au vent, le regard parfois lançant un éclair, de temps à autre grondait avec une indicible haine ce seul mot :

— Torellas ! Torellas ! Torellas !...

Puis il faisait le geste rapide de quelqu'un qui donne un coup de couteau, ou bien celui d'un cannibale qui déchire son ennemi avec les dents et avec les ongles.

Plusieurs fois je remarquai cette physionomie durant la journée ; plusieurs fois, à travers la douloureuse somnolence qui m'accablait, je me dis à part moi :

— Si jamais nous revoyons le Sénégal, et que Boule-de-Neige se trouve encore parmi les survivants, gare au marquis de Torellas !

En d'autres moments où le délire me reprenait avec plus de violence, et surtout lorsque mes regards s'abaissaient vers la mer, il me semblait y revoir l'image souriante de mon pauvre André... parfois même la cérémonie complète de ses noces avec Marie d'Esparville, et comme une apothéose de béatitudes qui s'ensuivait, avec l'apparition de Notre-Dame du Laux parmi les nuages blancs d'un ciel d'azur !

Cette dernière vision me reportait naturellement au souvenir de Madeleine Rampon, et je retournai la tête de son côté.

Hormis quelques rapides visites qu'elle nous faisait encore, au mousse Léon et à moi, la bonne cantinière ne quittait presque plus son mari, qui déclinait sensiblement, et de nous tous paraissait le plus rapproché de l'instant suprême !

La première partie de la journée s'écoula ainsi.

Mais, vers les quatre heures, il y eut un incident remarquable.

Tout à coup le sergent Charlot, qui se mirait dans l'Océan, à l'arrière du radeau, s'écria :

— Des oiseaux !... des oiseaux qui volent dans la mer... bagasse !... et qui se promènent entre nos soliveaux, ni plus ni moins que dans un filet !

Cette fois, ce n'était plus un mirage trompeur.

Un banc de poissons volants passait sous le radeau, comme ses extrémités laissaient entre les pièces qui le formaient une infinité de vides, ces singuliers animaux s'y engageaient en quantité innombrable.

C'était une manne céleste !

Les malheureux affamés l'accueillirent avec de grands transports de joie, et les plus défaillants eux-mêmes retrouvèrent des forces pour réaliser cette pêche inattendue.

On se précipita tous à l'arrière du radeau ; en quelques minutes... et le passage des poissons volants ne dura pas davantage... on en attrapa plus de deux cents.

On les dépeça dans un tonneau vide ; mais préalablement on leur avait ouvert le ventre afin d'en tirer ce qu'on appelle la laite, et cette laite on l'avait immédiatement avalée.

Je m'étais traîné jusque là, j'avais fait comme les autres (car l'appétit commençait à me revenir), et ce mets me parut délicieux.

Malheureusement ces poissons sont si peu de chose ; à peine les plus gros atteignaient-ils le volume des plus petits harengs.

Ce n'était pas moins un bienfait inespéré ; nous en remerciâmes Dieu.

Cette prière nous porta bonheur.

Le matin même, un paquet avait été trouvé dans l'un des interstices du radeau ; ce paquet contenait des pierres à fusil, un briquet, de l'amadou, une once de poudre.

On avait exposé le tout au soleil, la poudre et l'amadou y séchaient encore.

— Du feu ! crièrent simultanément presque toutes les voix. Vite, du feu, et faisons cuire nos poissons !

— Une bouille-à-bayssel... troun de l'air ! ajouta mélodramatiquement notre Provençal.

On eut bien du mal à embraser quelques morceaux de linge sec, mais enfin on y arriva

Une large ouverture fut pratiquée sur le flanc d'un tonneau vide, plusieurs effets mouillés en garnirent le fond, on l'assujettit au-dessus d'une barrique afin que le flot n'y parvint pas, et la flamme enfin petilla sur cette espèce d'échafaudage improvisé.

En un instant les poissons furent cuits; je n'ai pas besoin de dire avec quel empressement ils furent dévorés.

Mais la faim était si grande, et si petite la portion de chacun, qu'il fallut bien y joindre encore des viandes sacriléges.

Cette fois, du moins, elles furent rendues un peu moins révoltantes par la cuisson.

Mon appétit était loin d'être rassasié; cependant je ne pus me décider encore!

Le crépuscule arriva, la mer était assez calme. Nous avions tous repris quelques forces, et par conséquent quelque espérance. Cette nuit nous pouvait être une nuit de repos, une presque heureuse nuit.

Hélas!... dans les replis de son manteau ténébreux, elle nous apportait une seconde révolte et de nouveaux combats!

CHAPITRE XV

Pour une goutte d'eau.

La petite caravane, dont faisait partie la famille d'Esparville, cheminait depuis deux heures environ au bord de la mer.

Mais... hélas!... dans ce sable si pénible à la marche, elle n'avait fait que bien peu de chemin.

Aussi commençait-on à se ralentir singulièrement et à désespérer.

La position des femmes était surtout affreuse; leur courage, cependant, restait encore au-dessus de leurs souffrances.

Quant aux enfants, on les portait tour à tour.

Les officiers en avaient donné l'exemple, et les matelots d'eux-mêmes l'avaient suivi.

Mais leur mère ne tarda pas à s'avouer vaincue.

— Je ne puis plus!... gémit-elle douloureusement... je ne puis plus faire un pas!

— Courage!... dit M. d'Esparville, qui lui donnait le bras. Mes pauvres amis, encore un peu de courage!

Et désormais il la soutint de telle façon qu'elle se trouva presque portée aussi.

De l'autre côté, les jeunes filles se relayaient pour venir également en aide à leur mère.

Et combien ne souffraient-elles pas elles-mêmes, non-seulement dans leurs frêles membres endoloris, mais encore dans leur âme brisée!

Ni Wilhelm ni Emmanuel n'avaient reparu!

Quant à André Lambert à cette heure, sans aucun doute, il était déjà la proie de l'Océan!

L'instant arriva bientôt où la lutte après laquelle s'acharnait M. d'Esparville ne fut plus possible. Avec un de ces élans de désespoir qui ne permettent point de refus, il demanda, ou plutôt il ordonna qu'on suspendit la marche.

Bien que le moindre retard fût de nature à compromettre la sûreté de tous, le lieutenant Espiau y consentit.

Telle était la pitié qu'inspiraient ces trois jeunes filles, cette mère, ces petits enfants, ce pauvre père, que personne n'osa murmurer.

On s'étendit sur le sable, et jusqu'à trois heures du matin l'on dormit.

Avec le jour allaient revenir les ardeurs équatoriales du soleil.

A moins de vouloir tous mourir là, il fallait cependant se remettre en route; on essaya.

Heureusement la mer était basse, et le sable mouillé qu'elle venait de découvrir permettait une marche un peu plus facile. Mais la chaleur commençait à venir, et depuis longtemps déjà la faim était grande... surtout la soif!

Or, il n'est pas besoin d'avoir souffert ces deux tortures pour comprendre que la seconde est bien autrement affreuse encore que la première!

La veille au soir, on avait emporté le plus possible d'eau douce, mais il ne se trouvait dans toute la caravane qu'un tout petit tonnelet et quelques gourdes qui, dès le commencement de la nuit, avaient été épuisées.

Les naufragés, d'ailleurs, comptaient sur les sources enfouies dans le sable. Mais le naturaliste Kummer n'était plus là pour les découvrir, et ce fut vainement qu'à plusieurs reprises on creusa.

Toutes les demi-heures la caravane s'arrêtait, moitié pour renouveler encore cette épreuve, moitié pour donner aux femmes un repos de plus en plus nécessaire.

Lors de la dernière halte, il devait être environ midi.

La chaleur devenait insupportable, insupportable aussi la soif. Toutes les lèvres étaient arides et béantes, toutes les poitrines étaient en feu. Quelques heures encore de ce supplice sans nom, et pour tous c'était la mort!

Pour madame d'Esparville, déjà l'agonie semblait commencer.

Au signal du départ, ce fut en vain que son mari fit un dernier effort pour la relever. Elle retomba dans ses bras, elle s'y tordit convulsivement, elle cria d'une voix stridente et éperdue :

— Non... non... je me meurs! je ne puis plus... Non... j'ai soif!... De l'eau!... j'ai soif... j'ai soif!

Peindre la lividité de son visage, l'égarement de ses yeux, l'altération morbide de ses traits, ce serait impossible.

Et elle serrait son pauvre petit nourrisson sur son sein presque tari!... Et les trois autres jeunes enfants sanglotaient autour d'elle! Et ses trois filles, palpitantes et désolées, s'empressaient follement à la secourir!... Et le malheureux père de famille complétait ce tableau, les yeux au ciel et les bras étendus vers ses compagnons d'infortune qui, après une attente déjà trop longue, se remettaient douloureusement en marche.

C'était quelque chose d'horrible.

Non loin de là, Torellas se tenait debout et regardait.

Soudainement enfin, et comme un homme qui juge le moment venu, il s'approcha de Marie d'Esparville, et la touchant à l'épaule :

— Mademoiselle, dit-il, deux mots... s'il vous plait?

Hormis la jeune fille, personne n'avait remarqué ce mouvement, personne n'avait entendu, tant le marquis parlait à voix basse.

Etonnée, mais avec une vague espérance au cœur, Marie d'Esparville le suivit à quelques pas de là.

— J'ai de l'eau!... dit-il alors en laissant entrevoir une gourde.

Marie eut un premier élan pour s'en emparer.

L'Espagnol retira précautionneusement en arrière son trésor, et reprit :

— Je sais que vous ne m'aimez pas, mademoiselle, mais je sais aussi que vous avez la religion du serment. Jurez-moi d'être ma femme... quoi qu'il arrive... et je vous donne cette eau... C'est la vie de votre mère!

Un frissonnement nerveux parcourut le corps de la jeune fille... Puis, calme et solennelle, elle répondit :

— Vous n'avez plus seulement la parole de mon père, monsieur le marquis, vous avez maintenant la mienne!

— Quoi qu'il arrive?...

— Quoi qu'il arrive, je suis à vous... sur le salut de mon âme, je vous le jure!

— Prenez!

Sans même regarder le visage triomphant de Torellas, elle saisit vivement la gourde, et courut la porter à madame d'Esparville, qui, aussitôt qu'elle l'eut sentie dans ses mains, y colla sa lèvre ardente.

Denise et Lucie, M. d'Esparville lui-même, relevèrent vers Marie un regard interrogateur.

— C'est M. de Torellas qui, voyant notre douleur, a trouvé le moyen de nous procurer cette eau, dit-elle avec une noble simplicité; c'est un bienfait de mon mari!

Et, comme l'Espagnol s'était rapproché, elle lui tendit la main ..

Mais, sans le regarder; elle regardait boire sa mère!

Rien n'est rapide comme le retour à la vie de ceux qui périssent faute d'un de ses aliments essentiels. L'oiseau agonisant dans le vide, le poisson déjà presque mort sur le rivage, retrouvent bien vite l'usage, celui-ci de ses nageoires, celui-là de ses ailes, aussitôt que leur élément vital leur est rendu.

Il en est de même pour nous autres humains.

Dès que madame d'Esparville eut étanché la soif qui la faisait mourir, elle recouvra des forces soudaines, elle se redressa dans les bras de tous les êtres qui lui étaient chers, elle s'écria même avec l'expansion d'un indicible délice :

— Marchons!... je ne veux pas que ma faiblesse vous expose à rester ici, mes enfants... Marchons!...

Et, durant près d'une heure, on suivit la caravane.

Mais la fatigue ne tarda pas à se faire sentir de nouveau.

La pauvre mère redevint incapable d'un plus long effort, la calenture la gagnait.

Une première fois, elle chancelle et tombe sur les genoux.

Une inspiration soudaine surgit au lieutenant Espiau.

— Portez les enfants devant elle!... commande-t-il aux matelots qui se trouvaient en ce moment chargés des jeunes d'Esparville... Emportez-les donc, vous dis-je... Allez toujours!...

On obéit.

Et la mère, comme galvanisée par cet aimant qui l'attire, se relève, et les bras étendus vers les êtres chéris qui l'appellent, elle marche... elle marche encore, en criant :

— Mes enfants!... mes enfants!...

Mais l'amour maternel lui-même ne peut vaincre la nature, madame d'Esparville va succomber enfin...

Tout à coup ce mot magique retentit :

— Halte!

Les éclaireurs viennent de signaler l'approche de quelques naturels du pays; la prudence exige que les hommes les plus vigoureux et les mieux armés poussent une reconnaissance en avant.

On s'arrête, on se couche sur le sable, et les enfants sont rendus à leur mère, qui les couvre de folles caresses.

Devant ce tableau touchant, il y eut de vieux matelots endurcis qui pleurèrent.

Au bout d'une demi-heure environ, l'avant-garde était de retour.

On avait trouvé quelques misérables tentes habitées par des Mauresses, dont les maîtres étaient heureusement absents.

Elles offraient de l'eau, du lait de chèvre, du millet et quelques poissons; c'était là leur seule nourriture.

La caravane était sauvée.

Il serait superflu de peindre l'élan, la joie des malheureux naufragés.

A la faveur du désordre qui s'ensuivit, Torellas se rapprocha de Marie d'Esparville, et lui dit :

— Avec un peu plus de patience, vous n'auriez pas eu besoin de vous engager avec moi. Peut-être regrettez-vous votre promesse.

— Je vous la renouvelle, monsieur, répondit la jeune fille, et j'y ajoute même ceci : si tous les miens revoient le Sénégal, et si durant le reste du voyage vous les avez aidés de tout votre pouvoir... aussitôt que les délais légaux le permettront... je serai votre femme!

A ces mots, l'œil noir de l'Espagnol brilla d'un éclat qui n'était plus allumé que par l'amour.

— Ils vivront tous!... s'écria-t-il avec une puissance de volonté surhumaine... Oh!... oui... je vous le jure, Marie, ils seront tous sauvés!...

Et il regardait ardemment autour de lui, comme pour trouver de suite un obstacle à vaincre, une preuve de dévouement à donner.

La caravane, en cet instant, partait pour les tentes mauresques, et bien que l'espace à parcourir ne fût que d'un mille environ, bien que l'espérance y fit entrevoir une sorte d'oasis, madame d'Esparville s'essayait douloureusement à ce dernier effort.

Tout à coup le marquis de Torellas bondit vers elle, et l'enlevant dans ses bras comme il eût fait d'un enfant :

— Permettez, madame! dit-il. Maintenant vous êtes ma mère!

CHAPITRE XV

Reste à quinze.

Pourra-t-on jamais croire que sur le radeau de *la Méduse*, après cinq jours déjà de souffrances inouïes et lorsque la mort avait mis son empreinte sur tous les visages, l'appât de l'or ait pu conserver encore son empire!

Il en fut pourtant ainsi, maître Courtade nous l'affirme.

Dans l'hypothèse, dit-il, d'arriver à la côte et d'avoir à traverser le désert, nous avions mis en commun tout notre argent et tous nos bijoux, afin d'acheter les vivres en bloc et de pouvoir payer le louage de quelques chameaux pour le transport des malades.

Cette espèce de capital social atteignait une valeur de dix-huit cents francs à peu près; il était renfermé dans un sac suspendu au mât.

Quelques misérables imaginèrent de l'accaparer, après l'anéantissement des chefs qui, jusqu'alors, avaient fort mal guidé le radeau; c'était du moins ce que prétendaient les meneurs.

Deux ou trois nègres, qu'ils s'étaient affiliés, assuraient que la terre était excessivement proche; avec l'argent en question, ils répondaient aux conjurés de leur faire traverser très-facilement l'Afrique.

Des Italiens et des Espagnols, restés neutres dans la première révolte, et dont quelques-uns même avaient combattu dans nos rangs, se laissèrent entraîner dans cette nouvelle conspiration.

Elle avait pour principal instigateur un caporal napolitain qui, depuis quelques jours, se rapprochait de nous pour mieux tromper notre vigilance. La garde du vin lui avait été confiée. Durant toute la première moitié de la nuit où devait avoir lieu l'explosion, il en déroba pour enivrer ses complices.

Par un hasard tout providentiel, au dernier moment, ils voulurent séduire un de nos plus fidèles marins. Nous fûmes avertis, nous étions sur nos gardes.

Tout à coup le plus hardi de ces nouveaux adversaires se lève pour donner le signal.

C'était un Catalan... Je crois le voir encore...

Il embrassait étroitement le mât, sur lequel, de la main gauche, il traçait une croix; de la main droite, tout en invoquant le nom de Dieu, il brandissait un couteau.

Dans cette grave conjoncture, l'aspirant Coudein s'était jugé lui-même par trop affaibli, par trop désespéré surtout, — Léon se mourait, — pour conserver le commandement.

Il l'avait remis au chef d'atelier Lavilette, qui, bien assurément, en était le plus digne après lui.

Sur son ordre, deux de nos matelots se saisirent du Catalan, et le jetèrent à la mer.

Tous en même temps nous avions agité nos armes, et nous avions crié:

— N'attaquez pas... nous voici prêts à nous défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang!

Les insensés n'en accoururent pas moins pour venger leur complice... Une terrible lutte s'engagea... Une heure plus tard, elle durait encore!

Quel acharnement! que de sang! que de cadavres!

Dix fois repoussés, les assaillants revinrent dix fois à la charge...

Avec les mêmes cris de rage, que nous n'avions déjà que trop entendus, ils commencèrent à redemander la tête de ce Danglas, qu'ils accusaient de tous leurs maux, et qui n'était même pas avec nous. Il fallut combattre... combattre comme des désespérés... combattre comme des fous furieux!

Justice soit rendue à notre nouveau commandant, le chef d'atelier Lavilette. Dans cette horrible lutte, il ne cessa de donner des preuves de la plus rare intrépidité, de la plus admirable présence d'esprit. Sans lui, et sans quelques braves gens qui le secondèrent, tout était dit.

La révolte enfin fut écrasée; sans nous rendre un compte bien exact de son désastre, nous primes quelques instants de repos... le repos de la calenture... O mon Dieu... quel repos!

Au jour naissant on se compta.

Nous n'étions plus que trente!

Trente blessés... trente pestiférés... trente fantômes!

La brave cantinière se trouvait encore au nombre des survivants, mais elle avait maintenant les deux cuisses brisées, elle jetait des cris lamentables... Pauvre Madeleine!

L'existence du vieux Rampon n'était plus qu'un souffle douloureux et plaintif.

Parmi ceux-là même qui semblaient avoir été les plus épargnés, il y avait d'atroces souffrances. L'épiderme de nos jambes, sans cesse plongées dans la mer, était complètement enlevé; nous avions le corps couvert de toutes sortes de contusions et de blessures.

Figurez-vous l'eau salée passant et repassant sans cesse sur toutes ces plaies saignantes et nues!

Aux plus vigoureux et aux plus stoïques, certaines vagues arrachaient involontairement des cris aigus.

Le Provençal lui-même commençait à ne plus rire.

En somme, sur les trente que nous restions, vingt tout au plus pouvaient se tenir debout et marcher.

De l'examen des individus, on passa à celui des vivres.

Presque toute la provision de notre pêche était épuisée : à peine restait-il une douzaine de poissons volants.

Nous avions encore du vin pour quatre jours tout au plus.

— Va pour quatre jours!... conclut Lavilette, qui présidait une sorte de conseil. Ensuite... à la grâce de Dieu!

Nous venions de calculer, en admettant les chances les plus défavorables, qu'une des embarcations au moins devait avoir atteint Saint-Louis, et que déjà des navires étaient partis à notre recherche.

Grâce à cette croyance, nous retrouvâmes un peu d'énergie; et la ferme résolution fut prise de lutter le plus longtemps possible contre la mort.

Ainsi que dans une espèce de comité de salut public, des lois exceptionnelles furent établies et jurées par tous.

Entre autres :

Celui qui serait surpris dérobant du vin en dehors de sa ration légitime devait être à l'instant jeté à la mer.

La moindre velléité de rébellion, la moindre menace, le moindre attentat contre le radeau, encouraient le même châtiment.

Après avoir fait la part de la rigueur, on échangea les plus fraternelles promesses, et l'on pria en commun.

Ainsi fut atteinte la cinquième journée depuis notre abandon.

L'aube commençait à peine à poindre, que le sergent Charlot jeta tout à coup l'alarme.

Il venait de surprendre deux soldats qui, feignant de dormir derrière la seule barrique de vin qui nous restât, l'avaient percée sans bruit, et buvaient avec un chalumeau.

L'un de ces coupables était précisément le Napolitain instigateur de la dernière révolte. Après avoir mis en avant ses malheureux compagnons, il s'était caché durant le combat, et lâchement avait tiré, comme on dit, son épingle du jeu.

Cette circonstance aggravante nous donna le courage de l'inflexibilité.

La loi proclamée la veille reçut son entière exécution !

. . . .

Une autre mort, bien autrement attristante, devait marquer ce jour de deuil.

Le mousse Léon rendit son âme à Dieu !

Déjà, depuis la veille, il n'existait plus que par les soins tout paternels de M. Coudein. N'eussent été l'amaigrissement et la pâleur de ce pauvre petit, on eût pensé qu'il dormait !...

Tout à coup il rouvrit ses yeux affreusement caves, étendit les bras comme pour saisir une ombre invisible à tous, et murmura d'une voix presque joyeuse :

— Ah !... ma mère !... ma mère !...

Ce fut tout.

Les yeux de l'enfant se fermèrent pour ne plus se rouvrir, sa blonde tête retomba sur l'épaule attentive de l'aspirant, qui le tenait sur ses genoux... Pauvre Léon !... Sa mère venait de le remporter au ciel !...

Tous nos regards se relevèrent instinctivement. Était-ce une hallucination de la calenture ?... Il nous sembla voir deux nuages allongés et blancs, deux fantômes embrassés qui remontaient ensemble dans l'azur ruisselant du soleil !

Longtemps encore, M. Coudein conserva le cadavre entre ses bras.

Puis, se relevant par un effort de l'âme, il le porta lui-même jusqu'à l'extrémité du radeau, lui-même l'ensevelit dans un lambeau de voile... puis, s'agenouillant auprès de cette chère dépouille, il entonna à haute voix le *de profundis*.

Nous nous étions tous agenouillés aussi, tous nous répétâmes les saintes paroles de ce suprême adieu.

Puis... à la mer !

. . . .

Lorsque notre jeune chef se releva, ses yeux étaient tout en pleurs.

Il revint en trébuchant jusqu'au mât ; et là, retombant assis, il s'enveloppa la tête dans le restant de la voile qui avait servi de linceul au pauvre Léon ; il murmura :

— Et maintenant... ô mon Dieu !... quand bon vous semblera, prenez-moi aussi !

A partir de ce moment, M. Coudein demeura complétement étranger à ce qui se passa sur le radeau.

. . . .

Nous n'étions plus que vingt-sept.

Sur ce nombre, quinze seulement paraissaient pouvoir traîner quelques jours encore leur misérable existence.

Tous les autres, gravement blessés, avaient entièrement perdu le sentiment.

Ils n'en avaient pas moins leur part dans les distributions.

Notre nouveau commandant était un de ces hommes qui semblent avoir été créés exprès pour les situations suprêmes.

Il nous réunit... On délibéra sur le sort de ces malheureux.

Avant leur mort... leur mort certaine... ils devaient consommer trente ou quarante bouteilles de vin.

Pour les autres, ce vin-là... c'était peut-être la vie.

— Mettons les malades à la demi-ration !.., proposa quelqu'un.

C'eût été leur donner la mort... une mort cruelle... une mort lente !

Que faire ?...

Madeleine, la cantinière, se chargea de nous suggérer elle-même le terrible moyen.

Elle gémissait à quelques pas de nous, elle avait tout entendu :

— Jetez-nous à la mer, cria-t-elle soudainement, et que du moins notre mort serve à sauver les autres !

Cette idée, chacun de nous l'avait dans l'esprit... Nous ne l'en repoussâmes pas moins tout d'abord avec horreur !...

L'héroïque vivandière insista :

— Pas de sotte pitié, dit-elle ; pour nous-mêmes la mort est un avantage : empêchez-nous de souffrir plus longtemps !

Le supplice que devaient endurer la plupart des agonisants, et surtout la pauvre Madeleine Rampon, devait être effectivement quelque chose d'atroce. C'était vraiment faire acte d'humanité que d'y mettre un terme.

L'arrêt de mort fut donc résolu.

— Merci ! fit Madeleine.

Mais qui parmi nous allait se faire bourreau ?

Il y eut une longue indécision.

Le Provençal, qui continuait à envisager les choses les plus lamentables sous un aspect presque burlesque (c'était, on s'en souvient, le caractère original de sa calenture), le Provençal, disons-nous, s'offrit de lui-même.

On lui adjoignit deux matelots.

Nous détournâmes la tête.

Mais il y a dans certaines horreurs une sorte de magnétisme qui malgré le vouloir attire les yeux. Je n'affirmerai pas si j'ai regardé oui ou non ; tout ce que je puis garantir, c'est que j'ai vu.

Le sergent Charlot s'en était allé tout d'abord vers la cantinière, qui l'avait personnellement appelé.

Sans manifester aucune émotion, presque en plaisantant, il enleva la pauvre femme dans ses bras, la transporta jusqu'au bord du radeau, et fit même un mouvement pour la jeter à la mer.

Mais, au dernier moment, le cœur lui manqua tout à coup ; la raison et la sensibilité lui revinrent à la fois.

— Troun de l'air, fit-il, je ne peux pas !...

Et il déposa Madeleine sur le bord du radeau.

Elle avait les deux jambes cassées ; il y eut pour elle dans la générosité du Provençal une immense et suprême douleur physique.

Je crois encore entendre dans mes oreilles le cri qu'elle poussa, lorsque ses os rompus déchirèrent ses chairs saignantes.

Ses membres se tordirent sous l'effort de cette torture sans nom.

Puis, retrouvant toute son impassibilité militaire :

— Maladroit ! dit-elle à Charlot, ce serait déjà fini !... Allons donc !... tu me dois bien ça, maintenant... et d'ailleurs, c'est la consigne... Allons !...

— Comment, Madeleine... c'est donc bien vrai ?... vous voulez...

— Tu me rendras service... oui !

— Bagasse !...

— Je t'en prie !...

— Troun de l'air...

Le premier de ces jurons avait été dicté par une répugnance dernière ; le second fut un cri de folle résolution. Quelques secondes plus tard, nous n'étions plus que quinze.

. . . .

Cette horrible exécution terminée, il restait du vin pour cinq ou six jours.

On jeta les armes à la mer ; elles nous inspiraient maintenant une invincible horreur.

Un sabre fut conservé pour le cas où l'on aurait besoin de couper quelque cordage ou quelques morceaux de bois.

La nuit vint ; le remords veilla dans toutes les âmes, et la calenture nous donna les cauchemars... véritables châtiments de damnés !

Étions-nous si coupables, cependant, ô mon Dieu !... Le plus exécrable abandon, la faim, la soif, la tempête, les combats, les blessures, les souffrances de toutes sortes, avaient enfiévré, égaré, exaspéré nos esprits ; nous étions dans un de ces états où l'homme s'efface pour faire place à la bête ; nous n'avions plus la liberté de notre conscience, nous ne devions plus avoir par conséquent la responsabilité de nos œuvres. Que ceux-là même qui se sentent le plus révoltés se mettent un instant à notre place et se demandent loyalement : Qu'aurais-je fait moi-même, si je m'étais trouvé sur le radeau de *la Méduse* ?...

Je le répète, d'ailleurs, aucune de nos malheureuses victimes n'aurait pu être sauvée, et raisonnablement parlant, nous ne fîmes qu'abréger leurs souffrances.

Durant la nuit suivante, cependant, ils repassèrent tous dans notre sommeil... oui, tous !... pour ma part, je les ai revus tous... ceux-ci se débattant contre la mort au milieu des

flots... ceux-là planant au-dessus de nos têtes ainsi que des fantômes menaçants et vengeurs.

Oh! quelle nuit!... quelle nuit!...

Lorsque le soleil reparut à l'horizon, lorsque nos yeux se rouvrirent, nous nous entre-regardâmes, et, sans que personne eût besoin de dire un mot, nous comprîmes que chacun de nous avait eu le même rêve.

Dieu nous avait-il donc maudits? Dieu ne devait-il donc plus nous pardonner?...

Au moment même où cette pensée fermentait dans nos esprits étrangement consternés, la bonté divine sembla nous envoyer un emblème de miséricorde, un gage d'espérance.

Un papillon, un de ces papillons blancs qui sont si communs en France, nous apparut tout à coup, voltigea durant quelques minutes au-dessus de nos têtes et vint se reposer sur notre voile.

N'était-ce pas un indice que la terre était prochaine? n'était-ce pas un avant-coureur de notre délivrance?...

Plus les situations sont désespérées, plus les moindres espérances y prennent soudainement des proportions gigantesques.

Ce papillon fut accueilli par nous avec une délirante joie.

Telle était cependant la faim qui déchirait nos entrailles que déjà quelques-uns d'entre nous dévoraient d'un œil hagard cette chétive proie, et semblaient au moment de se la disputer.

Déjà même un matelot avançait la main pour saisir l'insecte.

— Halte-là! fit le sergent Charlot; respect à ce papillon, troun de l'air... je le prends sous ma protection! c'est le gage de notre salut, c'est un envoyé du ciel!

Une forte majorité se déclara de l'avis du Toulonais, et veilla dévotieusement à ce qu'on ne fit aucun mal au papillon blanc.

Ce qu'il y avait de positif dans cet enfantillage, c'est que nous devions nous être effectivement très-rapprochés de la côte.

Le lendemain, des papillons continuèrent à voltiger au-dessus du radeau et à se reposer sur la voile, qui sans doute les attirait.

Le surlendemain, nous eûmes la visite d'un goëland.

Plus de doute, les courants nous portaient vers la terre. Nous invoquâmes une tempête qui pût immédiatement nous y jeter.

En même temps que l'espérance, l'activité renaissait en nous. L'avant-veille, nous désirions presque la mort, nous nous sentions tous maintenant l'énergique volonté de vivre.

Chacun se releva avec une force dont il ne se croyait plus capable, et mit tout en œuvre pour le salut commun.

La pêche fut essayée de nouveau, mais sans plus de succès que lors des premières tentatives.

Nos regards se reportèrent vers le ciel, où continuait de planer le goëland.

Dire le désir, la faim que nous avions de cet oiseau, ce serait impossible!

Plusieurs fois, il parut vouloir se reposer sur l'une des extrémités du radeau, qu'un désertait à dessein. Chacun se soulevait alors en retenant son haleine, mais en dardant vers l'oiseau des regards de convoitise, mais en remuant à vide les mâchoires, comme pour déjà le dévorer en imagination.

D'autres oiseaux de mer vinrent se joindre au goëland, et désormais ne quittèrent plus les alentours du radeau.

L'impatience de nos appétits se multipliait par le nombre des oiseaux qui en étaient l'objet.

On imagina toutes sortes d'appâts et de piéges pour en capturer quelques-uns.

Rien ne nous réussit, absolument rien!

Nous retombâmes encore une fois dans une sombre torpeur.

Affreuse existence que celle-là! Sans cesse ballottés entre des illusions passagères et des tourments continus, nous ne pouvions éprouver un allégement fugitif, entrevoir une lueur d'espérance, qu'à la condition de nous voir replongés tout aussitôt dans le désespoir, et d'expier un moment d'oubli par des souffrances encore plus cruelles!

Néanmoins nous trouvâmes la force ou plutôt le courage de construire une espèce de parquet au centre du radeau, devenu beaucoup trop grand pour le petit nombre de malheureux qui survivaient aux cent cinquante-deux hommes abandonnés sur cette informe machine. Des poutres et des planches furent arrachées aux deux extrémités. Nous parvînmes à établir un exhaussement de quelques pouces. On le recouvrit de toutes les effets qu'il fut possible de ramasser, et l'on put enfin s'étendre tous à la fois sur une couche un peu moins dure.

Mais, lorsque la mer devenait grosse, ce n'était pas un abri suffisant contre les vagues, qui parfois le recouvraient entièrement.

J'ai déjà dit que nos membres inférieurs avaient été dépouillés de l'épiderme par suite de l'immersion permanente, et que tous nos corps étaient couverts de contusions et de plaies. Jamais les tourmenteurs du moyen âge n'ont inventé de supplices pareils à ceux que nous éprouvions au contact de l'eau salée, et à chaque lame qui montait jusqu'à nous, c'étaient des gémissements et des cris affreux.

Aussi chacun s'efforçait-il de se garer des flots. Ceux-ci se mettaient à l'abri derrière des barriques vides; ceux-là s'entouraient d'une espèce de rempart, élevé avec des débris de bois qu'ils avaient pu se procurer; d'autres enfin s'étaient fait une sorte de bouclier que sans cesse ils opposaient aux atteintes de la mer.

Mais, quoi qu'on pût imaginer, elle n'en venait pas moins se briser jusqu'à nous.

Durant le jour, on employait des moyens analogues pour se préserver des ardeurs du soleil, qui littéralement incendiait nos corps meurtris et semblait faire bouillir nos cerveaux en fusion.

A cette intolérable souffrance, joignez la soif dévorante qu'elle développait tout naturellement en nous. Nos poitrines semblaient transformées en fournaises; nos lèvres desséchées se convulsionnaient douloureusement: et la mer était là... près de nous... la mer, c'est-à-dire de l'eau... mais de l'eau qu'on ne pouvait pas boire! C'était l'atroce châtiment de Tantale!

La plupart buvaient leur urine, qu'ils faisaient refroidir: quelques uns mettaient dans leur bouche des morceaux d'étain qui y entretenaient une sorte de fraîcheur. On trouva par hasard des gousses d'ail, puis un citron, puis deux petites fioles contenant une liqueur alcoolique pour nettoyer les dents; quelques gouttes faisaient momentanément disparaître la soif et produisaient même sur les parois intérieures de la bouche une sensation pleine de délices.

Chacune de ces choses fut l'occasion de terribles disputes; et d'ailleurs à quoi servaient-elles?... à tromper un instant notre soif, voilà tout.

Le sergent Charlot se trouvait posséder un petit flacon vide dans lequel il y avait eu autrefois de l'essence de roses. Je ne saurais exprimer les jouissances que chacun de nous éprouvait en respirant à son tour le reste de ce parfum envolé.

Moi-même, j'imaginai de boire la ration de vin lentement, ou plutôt de la pomper goutte à goutte avec un tuyau de plume dans mon gobelet de fer-blanc.

Cet expédient semblait multiplier le liquide et diminuait en réalité la soif.

L'odeur seule du vin que, de cette façon, on se trouvait respirer très-longtemps, suffisait pour nous enivrer.

De là, de nouveaux ferments de discorde.

Souvent on fut sur le point de s'entr'égorger encore; par bonheur nous étions trop faibles maintenant pour en venir aux mains.

Et nous commencions à n'avoir plus aucune espérance de voir changer notre situation; les jours succédaient aux nuits, les nuits aux jours. Le dixième depuis notre abandon était arrivé. Nous semblions tous plongés dans une torpide inertie qui déjà nous semblait l'avant-courrière de la mort, lorsqu'un nouvel incident, lorsqu'un suprême espoir, vint nous réveiller tout à coup.

Le nègre Boule-de-Neige venait de jeter un cri:

— Une voile... une voile!...

Chacun se souleva, se traîna, se redressa, regarda.

Ce n'était point une illusion, ce n'était point un mirage trompeur.

Il y avait bien à l'horizon une voile... la voile d'un navire qui semblait se diriger vers nous.

Alors...

. . . .

Mais ici la plume doit se taire et céder la parole au pinceau. Laissons donc pour un instant le récit de maître Courtade, et transportons-nous par la pensée devant l'immortel chef-d'œuvre de Géricault.

CHAPITRE XVII

Dans le désert.

Les tentes vers lesquelles le marquis de Torellas avait porté madame d'Esparville présentaient le plus misérable aspect qu'on puisse imaginer. Elles ne renfermaient à cette heure que quelques Mauresses presque nues et tellement hideuses que l'idée venait immédiatement de les comparer aux sables qu'elles habitaient.

Ainsi que les éclaireurs l'avaient annoncé, ces Africaines offraient à la caravane de l'eau, du lait de chèvre et du millet.

Déjà matelots et soldats avançaient la main pour saisir

cette nourriture grossière, mais qui leur semblait en ce moment supérieure aux mets les plus exquis.

Les Mauresses se précipitèrent aussitôt devant leurs provisions, poussèrent de grands cris, et, par des gestes précipités, firent clairement comprendre qu'elles n'avaient nullement l'intention de donner, qu'elles vendaient.

Or, les plus riches de la caravane étaient précisément ceux qui avaient volé les autres. Ils offraient des pièces de cinq francs, alors que les officiers eux-mêmes n'avaient à mettre en concurrence que des pièces de vingt sous.

Les marchandes, fort heureusement, ne connaissaient pas la valeur de l'argent, et tenaient beaucoup plus à la quantité des pièces qu'à leur valeur et même à leur volume. On les vit refuser un écu de six livres pour trois pièces de dix sous.

A défaut de monnaie, néanmoins, plusieurs naufragés burent du lait à six francs le verre.

Mais qu'importaient tous ces calculs au marquis de Torellas? Il avait eu la sage précaution de se ceindre les reins d'une ceinture gonflée d'or.

La famille d'Esparville ne manqua donc de rien. Père, mère, enfants, jeunes filles, mangèrent à leur faim, burent à leur soif, et bientôt s'endormirent sous la garde vigilante de Torellas, auquel Marie d'Esparville n'avait pu se défendre d'adresser un regard reconnaissant.

Gardez-vous de croire cependant que cette sainte fille oubliât l'absent, le pauvre André Lambert, qui peut-être à cette heure n'était plus. Non; mais elle s'était une seconde fois sacrifiée au salut de sa famille; elle avait donné sa vie pour racheter celle de sa mère; elle était fermement résolue à tenir son serment, et elle ne pouvait se défendre de dire à celui dont elle dépendait maintenant : Vous faites plus que votre devoir, monsieur... c'est bien!

L'Espagnol, du reste, n'était plus reconnaissable. Depuis qu'il croyait sa haine assouvie, depuis qu'il se regardait comme certain du triomphe de son amour, une complète métamorphose s'était opérée en lui. Il était humble et doux; il était rempli de délicatesses et de prévenances de toutes sortes. Si son passé ténébreux avait pu s'effacer, peut-être serait-il devenu dans l'avenir un tout autre homme. S'il eût été aimé, assurément il fût devenu bon.

Mais il était déjà trop tard. Le marquis de Torellas portait au front l'empreinte de la fatalité. En ce moment surtout, assis pensivement auprès de Marie, qui dormait, il avait le regard amer et le douloureux sourire d'un ange déchu, qui venant de rencontrer par hasard un de ses anciens compagnons de l'éther, le contemple et regrette le paradis.

Durant ce temps-là, le reste de la caravane s'installait tant bien que mal sous les autres tentes.

On s'était cotisé pour l'acquisition de deux chevreaux, qui avaient été payés un prix fou. On les fit bouillir tour à tour dans une petite marmite en fonte, qui appartenait aux Mauresses.

Mais la faim était tellement impérieuse, qu'on n'eut pas la patience d'attendre et qu'on retira les morceaux à moitié cuits pour les dévorer comme eussent fait de véritables sauvages.

Le repas aurait même fini par une rixe générale, si le besoin du sommeil n'eût mis prompte fin à la dispute.

Il y avait longtemps déjà que tous les naufragés dormaient; il devait être environ quatre heures du soir, lorsque ce cri retentit tout à coup :

— Aux armes!... aux armes!...

Celui qui réveillait ainsi tous ses compagnons, c'était le marquis de Torellas.

Il ne dormait pas, lui; il avait passé tout le temps du repos à regarder Marie d'Esparville.

La cause de l'alarme qu'il venait de donner, c'était le retour des Maures, qui, réunis à quelques noirs, avaient déjà rencontré et désarmé plusieurs des naufragés endormis au bord de la mer.

En un instant, tout le monde fut debout; chacun s'arma comme il put. Le lieutenant Espiau fit former une sorte de bataillon carré et l'on attendit l'ennemi de pied ferme.

Etonnés d'abord par cette réception, les indigènes parurent se ranger également en bataille.

On allait en venir aux mains.

— Permettez, dit tout à coup Torellas au lieutenant Espiau; permettez-moi de m'avancer en parlementaire au-devant d'eux! Moi seul ici, je puis comprendre quelque chose dans leur langage : peut-être me sera-t-il possible d'arriver à un accommodement.

— Mais... si ces hommes sont aussi féroces qu'on le dit, une telle démarche, c'est peut-être la mort?...

Avant de répondre, l'Espagnol embrassa d'un expressif regard la famille d'Esparville tout entière, et s'adressant bien plutôt à Marie qu'au lieutenant Espiau :

— C'est possible, dit-il, monsieur; mais c'est peut-être le salut de tous!

— Allez donc!...

Le marquis de Torellas mit un mouchoir blanc au bout de son épée, et s'avança.

Le Maure qui semblait commander aux autres en fit autant de son côté.

Les pourparlers durèrent quelques minutes.

Il n'y avait personne, parmi les naufragés, qui ne s'attendît à quelque trahison de la part des indigènes.

Le parlementaire, cependant, revint bientôt sain et sauf.

— Ces hommes n'ont point de mauvaises intentions envers nous, dit-il; ils s'offrent même à nous servir de guides jusqu'au Sénégal.

— Mais qui nous répondra de leur sincérité?...

— Leur propre intérêt.

— Comment?

— Je leur ai promis une somme dix fois plus forte que celle qu'ils pourraient retirer non-seulement de nos dépouilles, mais encore de nos personnes, en allant nous vendre au Maroc. Or, comme toutes les natures africaines ont l'instinct du calcul, nous n'avons rien à craindre.

— Mais cette somme?...

— Ne vous inquiétez pas de cela. Je l'ai promise en mon nom : c'est moi qui la payerai.

Et en même temps, il regardait Marie, comme pour lui dire à elle seule :

— Vous le voyez, cette fois encore, c'est à moi que vous devez d'échapper au péril.

Il se rencontra cependant parmi les naufragés quelques âmes craintives qui discutèrent leur confiance avant de la donner.

Vainement on leur répondait que les guides seraient moins nombreux que la caravane.

— Ils peuvent nous conduire dans une embuscade, et nous serons accablés tout à coup par le nombre.

— Mais que faire?...

Ce dernier argument était sans réplique : on accepta.

Durant les quelques minutes qui furent employées aux préparatifs de départ, les trois demoiselles d'Esparville contemplèrent avec un certain effroi les naturels africains.

C'étaient, pour la plupart, des hommes grands, bien taillés, et d'une attitude fière. Quelques-uns même avaient des poses sculpturales dans les grands plis de leurs burnous blancs, sur le capuchon desquels se détachaient vigoureusement leurs traits brunis, leurs yeux étincelants et leur denture d'ivoire. Quelques-uns portaient sur l'épaule de longs fusils damasquinés. Presque tous avaient à la ceinture une sorte d'arsenal bizarre, et sur leurs têtes les coiffures les plus pittoresques.

Les noirs qui se trouvaient parmi eux semblaient être leurs esclaves. Ils étaient généralement petits, mais de forme élégante et musculeuse. Ils paraissaient jouir d'une complète liberté d'allures; ils étaient évidemment plus heureux sous ces maîtres africains que ne le sont, en général, les nègres des colonies et de l'Amérique.

Un d'entre eux, surtout, était remarquable par le beau noir de son corps lustré, par ses formes apolloniennes, et surtout par l'épanouissement loyal de son visage sympathique.

Denise le montrait à ses deux sœurs, en leur disant :

— Mais, regarde donc, Lucie... regarde, Marie... comme cet esclave noir ressemble à notre pauvre Boule-de-Neige.

— C'est vrai! reconnurent-elles; on dirait presque que c'est lui!

S'apercevant qu'il était remarqué, le nègre s'avança vers les trois jeunes filles, les contempla durant quelques secondes avec une muette admiration, s'agenouilla presque devant elles; puis, les deux mains renversées sur sa tête crépue, répéta plusieurs fois ce mot :

— Sidi... Sidi...

C'était probablement son nom, car l'un des chefs maures l'ayant tout à coup répété de loin, l'esclave s'empressa de se rendre à cet appel.

La caravane se mit en marche.

Les hommes avaient repris de nouvelles forces. Les demoiselles d'Esparville et leur mère elle-même semblaient pleines de courage.

La nuit commençait d'ailleurs, une fraîche et sereine nuit...

Durant deux heures environ, on avança rapidement.

Bientôt la lune monta dans le ciel et fit resplendir la grève d'une lumière presque équivalente à celle du jour.

Alors seulement les trois jeunes filles remarquèrent Sidi, qui, tout en cheminant, tournait autour d'elles et se complai-

sait à les regarder. Évidemment, par leur beauté, par leur candeur, elles avaient déjà gagné un ami dans les rangs des nouveaux venus.

Tout à coup, le nègre parut frappé d'une inspiration soudaine, et s'approchant du marquis de Torellas, qui seul pouvait comprendre son langage, il lui parla durant quelques minutes à voix basse.

L'Espagnol sembla très-satisfait, mit une poignée d'or dans la main tendue du nègre, qui s'empressa de quitter la caravane et disparut en courant derrière les dunes.

— De quoi s'agit-il donc? demanda la curieuse Denise.

— Un peu de patience et vous le verrez, répondit Torellas. Mais soyez sans crainte désormais, mademoiselle; j'ai promis à votre sœur que vous reverriez tous le Sénégal, et que vous seriez tous heureux.

Ces paroles avaient été prononcées de façon à être entendues de Marie.

— Je tiendrai ma promesse également, répondit-elle.

Durant une heure encore, on marcha.

La fatigue commençait à accabler de nouveau les trois sœurs, et particulièrement madame d'Esparville, pour laquelle allaient se renouveler la lutte et les angoisses de la veille...

Tout à coup Sidi reparut; il ramenait un âne.

M. d'Esparville y fit aussitôt monter sa femme. Après avoir aidé leur père, les trois jeunes filles s'avancèrent vers Torellas, avec lequel, durant ce temps-là, s'était entretenu Sidi.

— Ne me remerciez pas encore, mesdemoiselles. Cet homme m'avait fait espérer que dès à présent aucune de vous n'irait plus à pied. Il vous reste à attendre quelques minutes encore; mais, à la halte, vous trouverez tout ce qu'il vous faut, et cette halte est prochaine.

Effectivement, les guides venaient de quitter la grève et paraissaient s'orienter pour conduire la caravane dans l'intérieur du Sahara.

Il y eut parmi les naufragés un premier mouvement d'effroi.

— On veut nous engager dans le désert, disaient les uns.

— On nous conduit à la mort, criaient les autres.

Quelques-uns même avaient tiré leurs sabres, comme pour s'apprêter à combattre.

Les indigènes parurent surpris de cette défiance, et s'en offensèrent.

Sidi prévint une collision imminente. Il courut au milieu du groupe des naufragés armés, réunit sur sa poitrine nue les pointes de tous les sabres, et ouvrit les lèvres pour faire comprendre qu'il n'avait pas peur, et que, par conséquent, on ne devait pas craindre ses maîtres.

D'un autre côté, le lieutenant Espiau s'était écrié :

— En avant! suivons nos guides!... S'ils veulent nous perdre, de toute manière nous sommes perdus. Ils ont intérêt à nous conduire au Sénégal, et la confiance est notre seul moyen de salut. En avant... en avant!...

Déjà les indigènes avaient disparu derrière les premières dunes. La grande majorité des naufragés s'empressa sur leurs pas; les quelques récalcitrants qui persistaient eurent peur de rester seuls sur cette côte aride, et rejoignirent leurs compagnons.

Jusqu'à la fin, Sidi s'était tenu au milieu d'eux et les avait encouragés par ses gestes et ses cris.

A peine la petite troupe était-elle de l'autre côté des dunes qu'elle aperçut un campement. Quelques nattes étendues sur des perches fichées dans le sable servaient d'abri à des Mauresses, qui se hâtèrent d'accourir près des voyageurs pour leur offrir des provisions.

Chacun put se procurer, à prix d'argent, bien entendu, de l'eau, du lait de chameau, et même un peu de poisson sec. La confiance était revenue à la vue de ces aliments, et après un repas que la faim fit trouver délicieux on s'abandonna franchement au sommeil.

Il pouvait être minuit environ, et la lune faisait resplendir le désert d'une illumination vraiment magique, lorsque le lieutenant Espiau se réveilla le premier et cria :

— Debout, et en route!...

Madame d'Esparville et ses filles se relevèrent les premières; mais elles ne purent retenir un douloureux gémissement : leurs membres étaient littéralement brisés.

Tout à coup des braiments retentirent derrière la dune la plus voisine, et des ânes bientôt parurent au sommet.

Celui qui les amenait au camp, c'était Sidi.

Il y en eut pour toute la famille d'Esparville; il en resta même pour quelques hommes que la fatigue avait mis hors d'état d'aller plus loin.

Dans le désert comme sur le radeau, on eut lieu de faire la même remarque à propos des naufragés les plus vigoureux en apparence : c'étaient ceux-là précisément que la lassitude épuisait le plus vite.

A voir leur mâle visage et leur force musculaire, on les aurait jugés infatigables; mais la force morale leur manquait : celle-là seule soutient.

Tel était à peu près le langage que tenait en ce moment même le lieutenant Espiau :

— Je suis de petite taille, disait-il à un officier de marine qui marchait à ses côtés; ma complexion est faible, et je m'étonne vraiment de supporter aussi bien tant de privations et de fatigues. Je souffre, il est vrai...

— Mais vous souffrez avec courage?

— Non, mais j'ai le sentiment de mon devoir, et, je le sens là, Dieu merci, j'irai jusqu'à la fin.

— Quant à moi, reprit son interlocuteur, j'ai grand'peur de rester en route.

— Comment! vous, qui êtes grand et robuste...

— Précisément; il me faut plus de repos : le sommeil m'accable. A chaque halte, je tombe dans une léthargie profonde, et j'y reste jusqu'au signal du départ; déjà même plusieurs fois je ne l'ai pas entendu, et sans l'aide de quelques traînards qui m'ont secoué, je dormirais encore.

— Soyez sans crainte, conclut le lieutenant; à chaque départ désormais, je prends l'engagement de vous réveiller.

— Merci, commandant... ah merci!... Vous me sauvez sans doute de l'esclavage des Maures ou de la dent des lions.

Tout en s'entretenant ainsi, on chemina jusqu'à six heures du matin sur le bord de la mer.

Au moment même où l'on doublait une sorte de promontoire, au delà duquel se retrouvait un paysage identique avec tous ceux que la caravane avait traversés déjà, Sidi accourut parler à Torellas de la part du chef des Maures.

Il s'agissait d'un avertissement. On allait longer une partie de la côte habitée par des tribus pillardes et féroces, qui n'auraient pas manqué d'attaquer tout au moins les traînards.

Torellas envoya le nègre remercier ses maîtres, et s'empressa de communiquer au lieutenant Espiau la traduction de ce qu'il venait d'apprendre.

L'ordre fut donné de se concentrer et de se tenir sur ses gardes.

Il était temps.

Déjà plusieurs indigènes, à peine vêtus de quelques misérables haillons, se montraient au-dessus des dunes.

Leur nombre augmenta rapidement et bientôt surpassa celui des naufragés.

Pour imposer quelque crainte, ceux-ci se rangèrent sur une ligne, avec tous les sabres et toutes les épées en l'air.

Ceux qui n'avaient pas d'armes agitèrent des fourreaux, afin de faire croire que tout le monde était en état de se défendre.

Les Africains, cependant, continuaient de s'avancer.

Les conducteurs de la caravane allèrent seuls en avant, jusqu'à moitié chemin.

Une fois arrivés là, ils s'arrêtèrent.

Les nouveaux venus en firent autant. Probablement, ils attendaient qu'on les attaquât, pour s'élancer à leur tour.

Le chef des guides jugea alors à propos d'envoyer un parlementaire à l'ennemi, qui, de son côté, imita cette nouvelle tactique et détacha l'un des siens.

Après un colloque de quelques instants, les deux hommes s'entendirent probablement on ne peut mieux; car chacun d'eux rejoignit sa troupe, et les femmes qui accompagnaient les Africains s'avancèrent sans défiance dans les rangs de la caravane.

Elles avaient avec elles du lait, qu'elles offrirent aux naufragés; mais, comme les Mauresses qu'on avait eu déjà l'occasion de rencontrer, elles ne voulurent le céder qu'à des prix fabuleux. Leur rapacité était même encore plus grande que celle de leurs devancières : après avoir livré la marchandise, elles exigeaient qu'on la partageât avec elles. Étrange façon de comprendre le commerce!

Cette fois encore, le marquis de Torellas s'arrangea de façon que rien ne manquât à la famille d'Esparville.

Au moment où la bataille avait semblé imminente, il s'était placé au-devant de Marie et des siens, comme tout prêt à les défendre et, s'il le fallait, à mourir pour eux.

Une nouvelle étape porta la caravane à quelques lieues de là.

Mais la chaleur était si grande, qu'on ne tarda pas à réclamer impérieusement une halte jusqu'au coucher du soleil.

Chacun s'organisa comme il put pour imaginer un abri, pour se procurer un peu d'ombre.

Jamais les rayons solaires n'avaient été aussi ardents. Il y avait des endroits où le sable brûlait. Une sueur fiévreuse

ruisselait sur tous les membres des naufragés, et leurs lèvres arides semblaient exhaler du feu.

Telle était la lassitude, qu'on dormit cependant au milieu de cet incendie tropical.

L'amour semblait communiquer au marquis de Torellas des ressources vraiment merveilleuses. En arrivant à cette dernière halte, la famille d'Esparville avait trouvé sa tente toute dressée.

Sidi avait fait preuve également d'un esprit ingénieux.

Il avait aligné tous ses ânes les uns à côté des autres, et sous l'espèce de tunnel que formaient leurs ventres réunis, il s'était couché à l'ombre.

Il en était résulté tout naturellement des envieux, des imitateurs. Mais le nègre était bon diable, et, sous son berceau d'ânes, il avait largement exercé l'hospitalité.

La caravane fut réveillée par une immense et soudaine exclamation de joie.

Le marquis de Torellas et le lieutenant Espiau venaient de signaler une voile au large.

En un instant, tout le monde fut debout, tout le monde cria et fit des signaux de toutes sortes, afin d'être aperçu du navire.

Ces efforts furent couronnés d'un plein succès.

Le brick, — on voyait déjà que c'était un brick, — ne tarda pas à hisser un pavillon à la pomme de son grand mât. En même temps, il avait viré de bord et cinglait vers le rivage.

La joie fut si vive parmi les naufragés, qu'elle ne se manifesta plus que par un extatique silence.

— C'est le brick *l'Argus !* s'écria tout à coup le lieutenant Espiau ; je le reconnais maintenant... oh ! oui, je le reconnais bien !... ce sont des amis, ce sont des frères, ce sont des sauveurs... Voyez-les plutôt, voyez !...

Et de sa main, joyeusement agitée dans les airs, il montrait plusieurs silhouettes humaines qui se détachaient à l'avant du navire et qui bientôt répondirent aux naufragés par des cris et des signaux semblables aux leurs.

L'Argus, enfin, baissa ses voiles, et mit une embarcation à l'eau.

Malheureusement, la côte, en cet endroit, était hérissée de brisants, tels que le canot lui-même ne pouvait en approcher.

Il y eut un instant de perplexité générale.

L'intelligence et la bonne volonté de Sidi y mirent un terme.

Il s'avança vers le lieutenant Espiau, et, par une pantomime expressive, il lui fit comprendre, sans même avoir recours à Torellas, qu'il s'offrait à porter une lettre jusqu'à l'embarcation.

On retrouva fort heureusement des tablettes. Le lieutenant Espiau écrivit rapidement un billet qui peignait la détresse de la caravane ; au dos de ce billet, il mit le nom du capitaine de *l'Argus*.

Sidi le reçut avec empressement, le fit disparaître dans sa chevelure crépue et se précipita à la mer.

Outre que la traversée était assez longue, elle présentait de grands dangers. Une foule de roches, les unes à fleur d'eau, les autres plus saillantes, hérissaient de toutes parts les flots écumeux et tourbillonnants qui se brisent avec un éternel fracas sur cette inabordable côte.

Mais le brave noir nageait comme un marsouin, et connaissait parfaitement tous ces parages.

Après avoir disparu plusieurs fois et reparu plus alerte que jamais, il atteignit enfin le canot, qui s'en retourna avec lui vers le brick.

L'impatience était grande sur le rivage.

On aperçut enfin le canot se détachant du flanc du navire et s'en revenant à toutes rames vers les brisants.

Quelques minutes plus tard, trois rotondités se distinguèrent, qui n'existaient pas lors du premier voyage. C'était une grosse barrique et deux petites.

Je laisse à penser l'unanime exclamation qui, à cette vue, s'éleva dans les airs.

Arrivé près des brisants, le canot s'arrêta : il lui devenait impossible d'aller plus loin.

Il y eut un retour de crainte parmi les naufragés.

Mais le corps élancé de Sidi ne tarda pas à surgir du canot et à retomber à la mer.

Quelques minutes après, il reprenait pied devant le lieutenant Espiau et lui remettait la réponse de M. de Parnajon, commandant de *l'Argus*.

Tous les naufragés se rangèrent en cercle pour entendre la lecture de cette lettre.

Elle annonçait d'abord qu'on allait mettre à la mer un tonneau de biscuit et de fromage et deux autres contenant du vin et de l'eau-de-vie.

Elle apprenait, en outre, que les embarcations qui n'avaient pas échoué étaient arrivées heureusement au Sénégal, et que *l'Argus* avait été expédié après quelques incompréhensibles retards, avec la mission de secourir les naufragés qu'on pourrait apercevoir sur la côte et surtout de retrouver le radeau.

Ce voyage devait se terminer par une visite aux débris de *la Méduse*.

La lettre enfin contenait l'heureuse nouvelle qu'on avait expédié par terre des chameaux chargés de vivres, que la caravane ne pouvait plus tarder à les rencontrer, et que, partout sur son passage, les Maures étaient prévenus de la respecter et de lui porter secours.

Après cette lecture, chacun se sentit renaître à la vie, et reprit un nouveau courage.

Quelques dernières appréhensions cependant attendaient encore les naufragés.

Les barriques avaient été abandonnées à la mer, et les courants, bien loin de les pousser à la côte, semblaient tout au contraire les renvoyer au large.

Sidi était bien décidément la providence de la caravane.

Une troisième fois, il se jeta à la nage, et, par son exemple, entraîna plusieurs autres Maures et noirs, qui parvinrent à guider les barriques jusqu'au rivage, où les gens de la caravane en prirent enfin possession.

Tandis que le gros baril était défoncé, et que les distributions commençaient, avec assez d'ordre, du reste, le canot avait rejoint le brick, et le brick s'était rapidement éloigné, pour accomplir le reste de sa mission.

Chacun se jeta sur sa part de vivres; une seule personne parmi les naufragés demeurait à l'écart.

C'était une femme, c'était Marie d'Esparville.

Indifférente à la faim, à la soif, à la bienheureuse aubaine que fêtaient tous ses compagnons, elle était debout sur le rivage, immobile, les yeux fixés vers le brick, qui commençait à disparaître à l'horizon.

Ce brick se hâtait à la recherche du radeau.

Sur ce radeau se trouvait André Lambert.

Et, tout entière à la pensée de son amour maintenant impossible, la jeune fille joignait les mains sur sa poitrine affaiblie, et le regard perdu dans l'espace, elle murmurait tout bas :

— Mon Dieu, faites qu'on puisse encore le sauver !... O mon Dieu !... mon Dieu... conservez les jours d'André Lambert !...

Tout à coup, une main la toucha légèrement à l'épaule.

Elle se retourna vivement.

C'était le marquis de Torellas.

CHAPITRE XVIII

Le tableau de Géricault.

Les grandes actions, les grandes douleurs inspirent généralement de grandes œuvres.

Le tableau de Géricault est une des plus sublimes créations artistiques de notre siècle.

De plus, c'est l'exacte reproduction, c'est la photographie vivante du radeau de *la Méduse*, au moment où nous avons laissé les quinze malheureux survivants de cette hécatombe maritime ; au moment où, pour la première fois, une voile venait d'apparaître à l'horizon de leur agonie.

A l'horizon du tableau se détache également cette voile, entre un ciel lugubre et une mer orageuse. Des vagues énormes s'élèvent de toutes parts autour du radeau; celle qui le menace vers la droite va se briser évidemment sur lui.

Mais les naufragés ne s'inquiètent plus en ce moment de la violence des lames : ils ne voient que le navire ; ils ne songent qu'à l'attirer vers eux.

A l'extrémité du radeau, sur des barriques, deux hommes presque nus agitent frénétiquement des lambeaux d'étoffes rouges et blanches. Le premier (c'est maître Courtade lui-même) est à demi couché devant l'autre, un mulâtre, qui parvient à se maintenir debout, grâce au secours d'un groupe éperdu qui le soutient et l'excite en arrière.

Ce groupe se compose de quatre spectres vivants, qui semblent ressusciter de leurs linceuls, et qui, les bras étendus, les lèvres frémissantes, le regard enivré d'espérance, aspirent follement vers le vaisseau libérateur.

Un peu en arrière, au pied du mât, sous la voile gonflée par le vent, Corréard étend le bras vers l'horizon, et montre le bâtiment au chirurgien Savigny et au chef d'atelier Lavillette, qui paraissent douter encore.

Derrière ce groupe surgit le noir visage de Boule-de-Neige.

Un peu plus en avant, se traînent quelques malheureux, auxquels la force manque pour un plus énergique effort. C'est parmi ceux-là que l'artiste a placé l'aspirant Coudein.

Deux autres naufragés, presque agonisants, parviennent à peine à soulever leurs têtes livides, et le faible éclair de joie qui vacille dans leurs regards ne semble être que l'expression de cette pensée : Au moins, nous ne mourrons pas ici!...

Sur le premier plan se détache un navrant épisode :

Un père tient sur ses genoux le cadavre de son fils. C'est un Africain; c'est le vieillard dont, plusieurs fois déjà, nous avons parlé; c'est celui qui allait être jeté à la mer comme mort, et que ses deux enfants ont rappelé à la vie.

Il a déjà vu périr l'un de ses fils; l'autre vient d'expirer à son tour : il le regarde d'un œil morne, et les joyeuses clameurs qui de toutes part retentissent autour de lui ne parviennent même pas à le réveiller de sa douleur.

Il ne veut même plus espérer, celui-là. Que lui importe le salut, sans le dernier de ses fils? Que lui importe désormais la vie?... Il demeure immobile, atterré, comme plongé dans une prostration cataleptique. Il ne voit même plus le cadavre qui pend inerte à l'un de ses bras, un bras sanglant et blessé. C'est l'âme même du pauvre jeune homme que va chercher le regard paternel.

Ce regard est éteint, stupéfié, comme retourné en dedans. Là, de même que dans les traits crispés du visage, dans le hérissement farouche de la chevelure blanchissante, dans la contorsion des muscles roidis, dans les ombres magistrales des lambeaux drapés, il y a des effets d'une puissance et d'une horreur indicibles.

Çà et là enfin, dans cette gigantesque composition, le pinceau du grand artiste a jeté des agonisants et des cadavres.

Sur la partie supérieure d'un de ces derniers, dont la tête pend en dehors du radeau, un long voile frissonne au vent, et s'en va se perdre dans la mer.

Un instant encore, et ce cadavre, qui n'est plus retenu que par la rigidité survivant à la crispation suprême, va sans doute être emporté par la vague qui lui servira de tombeau.

Tel est le dernier aspect de cette gradation si puissamment dramatique, qui commence par le délire du salut, et qui, après avoir passé par tous les tons de la gamme de l'espérance, aboutit à la stupeur, à l'insensibilité, au néant.

Analyser davantage ce chef-d'œuvre, exprimer tout ce qu'il renferme de mouvement, de passion, de vérité, d'épouvante, de couleur, ce serait impossible.

Allez au Louvre, allez revoir le tableau de Géricault, allez assister à cette tragédie, toujours vivante sur la toile; allez entendre les gémissements et les cris qui semblent incessamment en sortir, et seulement alors vous comprendrez toute la pensée, tout le génie du maître.

Quant à nous, nous ne pouvons plus ajouter que ce seul mot : c'est sublime!

. . . .

Et maintenant, rendons la parole à maître Courtade.

Pendant dix minutes, écrit-il lui-même, l'aspect du radeau fut tel absolument que l'a représenté Géricault.

Pour la plupart d'entre nous, le salut semblait certain.

Au gré de notre impatience, cependant, le navire ne semblait pas avancer.

Tout à coup, Lavilette parut frappé d'une inspiration soudaine et s'écria :

— Redressons des cercles de barriques... aux extrémités on attachera des mouchoirs de couleurs voyantes; pour les agiter de plus haut, l'un de nous montera au mât.

Chacun se mit activement à l'œuvre.

— Qui veut monter? demanda Lavilette, quand les pavillons furent prêts.

Le nègre Boule-de-Neige s'avança.

Tous ceux qui pouvaient se tenir debout, tous ceux auxquels il restait encore quelques forces, l'aidèrent à se hisser au mât.

Mais il était si faible lui-même, le pauvre Boule-de-Neige!

Afin de lui être d'un secours plus efficace dans son ascension, je montai moi-même sur une barrique et je le poussai.

Au moment où il dépassait le niveau de ma tête, je l'entendis qui grondait avec l'accent d'une étrange férocité :

— Oh! Torellas! Torellas!...

Son espoir, à lui, ce n'était que l'espoir de se venger.

Parvenu au sommet du mât, il agita les pavillons.

Durant une demi-heure, nos âmes furent bien plus encore ballottées entre la crainte et l'espérance, que nos corps ne l'avaient jamais été par les vagues les plus furieuses.

— Le navire grossit! criaient les uns, il vient à nous... à nous!...

— Non, gémissaient les autres; sa bordée le porte au large; il va disparaître... il disparaît.

Hélas! ceux-là seuls avaient raison!

Les yeux des autres étaient fascinés; longtemps après que l'ombre de la voile se fut évanouie à l'horizon, ils croyaient encore la voir, ils la voyaient encore.

Il fallut enfin se rendre à l'évidence.

Le navire ne nous avait pas aperçus. Cette lueur éphémère ne devait servir qu'à rendre plus épouvantable encore les ténèbres dans lesquelles nous étions ensevelis par le désespoir.

Je laisse à penser notre abattement, notre sourde rage, notre incommensurable douleur à tous.

Pourquoi, disaient les uns, pourquoi ne sommes-nous pas morts ainsi que nos cent trente-sept compagnons?... Ils ne souffrent plus, eux!...

La nuit revint, et avec elle la cafenture.

Les idées les plus bizarres se présentèrent alors à nos cerveaux enfiévrés. Quelques-uns, dans l'état d'hallucination où ils se trouvaient, et Charlot était de ce nombre, imaginèrent de se détruire, et se communiquèrent leur projet.

— Troun de l'air! dit Charlot, vous avez raison; autant en finir tout de suite, que de sentir renaître à chaque instant ses souffrances et de mourir de faim, ou d'être dévoré par les requins. Pour ma part, mon paquet est fait.

— Eh bien, s'écria l'un de ces malheureux, il ne s'agit plus que de chercher le moyen le plus sûr.

— Bah! répondit le Toulonnais, tous les moyens sont bons. Et d'ailleurs, nous avons encore du vin; qui nous empêche de prendre d'un coup toutes les rations qui nous reviennent? Une fois ivres, le départ n'en sera que plus agréable pour nous. Le vin, c'est un passe-port pour l'autre monde!

Et le sergent s'avança vers la barrique de vin, suivi de plusieurs de nos compagnons qui s'étaient rangés à son avis.

En vain nous essayâmes de les ramener à la raison; nous cherchâmes à mettre en œuvre tous les moyens possibles pour les empêcher d'effectuer leur sinistre projet. Egarés par le désespoir, rendus presque fous par la souffrance, ils n'entendaient rien et n'envisageaient que la délivrance, qui leur apparaissait souriante et joyeuse derrière l'ivresse.

Heureusement, — je dis heureusement, parce qu'un petit mal qui vous délivre d'un grand est presque un bonheur, — heureusement un incident inattendu vint tout à coup détourner notre attention et celle de nos infortunés camarades.

On se résout quelquefois à la mort, on la cherche même, à condition de ne la devoir qu'à soi; mais du moment qu'elle est indépendante de la volonté, on la repousse comme un ennemi implacable; elle est hideuse, elle fait horreur.

Dans la situation désespérée où nous nous trouvions, nous n'en avions pas encore fini avec les dangers inconnus.

Au moment où nous allions peut-être avoir à lutter avec ceux de nos compagnons qui voulaient à toute force se défaire de l'existence, une troupe de requins vint assaillir notre radeau. Leurs mâchoires s'ouvraient voracement, prêtes à couper ce qui se présenterait avec leurs effrayantes rangées de dents aiguës et pareilles à des scies.

Ils s'approchaient si près, que dans leurs bonds démesurés, ils sautaient jusqu'au rebord du radeau et atteignaient presque nos pieds.

Lavilette s'était saisi de la seule arme que nous eussions conservée; mais les coups qu'il en portait n'aboutissaient à rien. Les requins rentraient dans la mer, pour reparaître quelques secondes après, plus furieux qu'auparavant et prêts à tenter une nouvelle attaque.

Trois jours se passèrent dans des luttes continuelles contre ces monstres, dont quelques-uns n'avaient pas moins de dix mètres de longueur.

Qu'on juge de l'effroi que devait nous causer la perspective d'être dévorés vivants!

Et pourtant la chaleur était tellement accablante, nous souffrions si douloureusement de la soif, que plusieurs d'entre nous ne craignirent pas de se baigner le long du radeau, bravant les tortures qu'engendrait l'eau de mer s'infiltrant dans leurs plaies à vif, et affrontant les requins qu'on ne parvint pas sans peine à tenir éloignés.

Aux douleurs qu'éprouvaient déjà par le contact des flots ceux qui avaient le courage de se baigner, s'en joignait une non moins cruelle.

Un genre de mollusques étranges, que les marins appellent vulgairement des *galères*, et qui ressemblent à de petites voiles rouges gonflées par le vent, étaient poussés en grand nombre vers notre radeau.

Lorsqu'ils avaient le malheur de toucher les membres des baigneurs, ceux-ci enduraient d'intolérables démangeaisons qui ne peuvent être comparées qu'à la cuisson causée par un fer rouge appliqué sur la peau.

Mais tous ces supplices s'effaçaient devant celui de nous voir condamnés à périr lentement, peu à peu, et de la plus horrible mort.

Un seul d'entre nous avait conservé quelques idées religieuses. Lequel?... Je ne m'en souviens plus.

— Lorsque nous n'aurons plus même de vin, dit-il à plusieurs reprises, lorsque nous sentirons la mort venir, nous nous envelopperons dans tout ce qui peut ici servir de linceul, nous nous coucherons sur ce parquet, témoin des plus horribles souffrances, et là, la main dans la main, le regard tourné vers le ciel, nous attendrons avec résignation le paradis. Dieu nous le doit bien... Prions, mes amis, prions pour qu'il nous le donne!...

A cette voix consolante, on s'agenouillait tous et, durant de longs instants, on priait avec ferveur.

D'autres, au contraire, avaient la souffrance gaie, entre autres Charlot, toujours Charlot.

On pensait que le brick envoyé à notre secours serait *l'Argus*. On avait même cru le reconnaître. — Bagasse! disait le Toulonnais, prions Dieu qu'il ait pour nous les yeux d'Argus!

Et il riait!

Cependant on devait être très-près de la terre.

Le lendemain 17 juillet, huit des plus déterminés se réunirent et résolurent de gagner la côte sur une sorte de petit radeau que l'on construirait immédiatement. J'étais de ceux-là.

Une porte jumelle fut détachée par nous; on y cloua des planches en travers, de distance en distance, afin qu'elle ne chavirât pas. On établit un petit mât et une voile à l'avant.

Il n'était pas encore dix heures, que déjà tout semblait disposé.

Une certaine portion de vin nous avait été dévolue, et déjà l'on parlait de la verser dans une botte, seul ustensile dans lequel il fût possible de l'emporter. Déjà, avec le seul sabre qui nous restait, je commençais à nous tailler des avirons dans les douves d'un tonneau, lorsqu'un accident survint tout à coup à la frêle machine qu'on était en train d'essayer.

A peine un seul homme y eut-il mis le pied, qu'elle chavira.

La témérité de l'entreprise était suffisamment démontrée par cette épreuve. On décida de rester sur le radeau pour y attendre la mort avec les autres, et l'amarrage ayant été largué, la jumelle s'en fut à la dérive.

Tentative suprême, effort impuissant, mais qui nous avait épuisés tous les huit, physiquement et surtout moralement.

Nous étions aussi abattus désormais que nos sept autres frères en infortune.

La veille, afin de se garantir quelque peu contre les ardeurs du soleil, une espèce de tente avait été dressée autour du mât avec le grand cacatois de la frégate.

Nos compagnons étaient déjà couchés dessous; nous vînmes nous étendre à leurs côtés.

Il y eut quelques instants de silence.

Puis, Lavilette, comme se parlant à lui-même, dit à demi-voix :

— Il nous reste environ quinze bouteilles dans la barrique; c'est pour ce soir. Demain, tout sera fini!

Personne ne répondit; mais tout le monde se regarda.

Au bout de quelques instants, ce fut l'aspirant Coudein qui reprit la parole.

— Mon ami, dit-il d'une voix presque éteinte, il faut tracer sur une planche un abrégé de nos aventures, signer tous nos noms au bas de ce récit et le clouer à la partie supérieure du mât. Peut-être parviendra-t-il ainsi quelque jour au gouvernement, pour que justice soit faite de ceux qui nous ont abandonnés... Peut-être notre destin sera-t-il connu de nos familles...

— Oui... oui... murmurèrent plusieurs voix.

D'autres avaient fait un signe d'assentiment.

Presque tous murmurèrent vaguement des mots, tels que ceux-ci :

— Mon pauvre père... ma mère... ma sœur...

Ou bien des noms de femmes.

Et comme pour envoyer un dernier adieu à tous les êtres qui nous étaient chers, la pensée de chacun de nous se recueillit.

Combien de temps se passa-t-il dans cette immobilité silencieuse, je ne saurais le dire.

Ce fut moi qui le premier de tous relevai la tête.

La seule affection que j'eusse au monde, c'était André Lambert.

Selon toute probabilité, André Lambert était mort.

Qu'avait besoin ma pensée de s'entretenir si longuement avec lui? Mon âme n'allait-elle pas le rejoindre?...

D'ailleurs, je ne saurais trop dire pourquoi je me sentais le besoin d'un peu de mouvement, d'un peu d'air.

Je me relevai donc... je sortis de la tente.

O surprise! ô joie inespérée! une voile se dessinait à l'horizon...

Tout d'abord, je ne voulus pas en croire mes regards. Nous avions éprouvé tant de déceptions, que mon esprit n'osait plus se reposer sur une idée de salut; à peine si mon cœur était encore accessible à l'espérance.

Haletant, suspendu entre le doute et la crainte, je mis ma main sur mes yeux pour mieux voir, et j'interrogeai avidement la mer.

Je ne m'étais pas trompé; c'était bien un navire... un brick, qui plus est... et qui, toutes voiles dehors, gouvernait en plein sur nous!

En ce moment, il était tout au plus à une demi-lieue de notre radeau.

Je crus que j'allais tomber.

— Sauvés!... sauvés!... m'écriai-je en courant vers mes compagnons. Nous sommes sauvés! voilà le brick qui est sur nous! Dans un instant...

Je ne pus achever.

La joie m'étouffait. Il est des sentiments pour lesquels Dieu n'a pas fait le cœur de l'homme assez grand.

Ce navire, c'était le salut, c'était la patrie, c'était la famille; c'était plus encore que tout cela peut-être, c'était la vengeance!

Et il ne m'était pas permis de douter, à moi. Ce brick n'était pas un fantôme de mon imagination malade; mes yeux l'avaient bien vu.

Lorsque j'entrai sous la tente où mes compagnons étaient étendus et que je prononçai le mot *Sauvés!* il y eut comme un premier mouvement d'hésitation à croire cette nouvelle; mais il passa comme un éclair.

Il y avait tant d'allégresse sur mon visage, que tout le monde comprit l'évidence de mes paroles.

Chacun s'élança hors de la tente; les blessés même, dont quelques-uns ne pouvaient plus marcher, se traînèrent sur le radeau, pour tâcher d'apercevoir le brick libérateur, le messager que Dieu envoyait enfin à nos prières.

A la vue du navire, ce fut une explosion d'allégresse indicible.

Nous nous embrassions, comme une mère embrasse son fils qu'elle a perdu. Des larmes de joie coulaient de nos yeux sur nos joues hâves et desséchées. Nous étions comme fous.

Tous, nous avions saisi des mouchoirs ou des morceaux d'étoffes que nous agitions éperdument en l'air pour faire des signaux au brick.

Nous avions presque peur encore qu'il ne les aperçût pas.

Pourtant il approchait rapidement et n'était plus qu'à quelques encablures.

Quelques-uns s'étaient prosternés à genoux et remerciaient Dieu du miracle qu'il faisait en notre faveur.

Tout à coup, nous vîmes le brick hisser au haut de son mât de misaine un grand pavillon blanc, le pavillon de France.

Alors ce furent des cris, des exclamations qu'on ne peut imaginer.

— Ah! je le savais bien, m'écriai-je, que nous ne pouvions devoir la vie qu'à des Français!

— Eh! troun de l'air! s'écria le Toulonnais, je ne me trompe pas, et c'est bien *l'Argus!*... Bagasse! il n'a pas volé son nom, celui-là!...

Le brick n'était plus guère qu'à deux portées de fusil.

Nos yeux suivaient ses moindres manœuvres; nos désirs, dans leur impatience, les précédaient, les commandaient presque.

Enfin, il cargua, puis amena ses voiles.

Nous apercevions son équipage, qui, rangé sur le bastingage, dans les haubans et dans les hunes, agitait les mains et les chapeaux, pour répondre aux signaux que nous lui faisions de notre côté avec nos mouchoirs.

Quelques matelots se préparaient déjà à carguer les palans d'une embarcation destinée à venir nous prendre, ce qui fut fait aussitôt que *l'Argus* eut achevé de mettre en panne à une portée de pistolet.

Quelques matelots descendirent dans le canot, puis un des officiers du brick, et nous les vîmes se diriger sur nous.

Quelques minutes après, ils abordaient le radeau.

M. Lemaigre, c'était le nom de l'officier, pleurait de joie en nous pressant les mains.

Il fit d'abord embarquer les plus malades; à peine consentait-il à laisser aux matelots le soin de les transporter; il prit lui-même dans ses bras M. Corréard, dont le corps n'était pour ainsi dire qu'une plaie, et ne le quitta qu'après l'avoir déposé à côté de lui, dans l'embarcation.

Lorsque nous arrivâmes à bord de *l'Argus*, notre aspect

arracha des exclamations d'attendrissement à tous et des larmes à quelques-uns.

C'était effectivement un douloureux spectacle, quinze cadavres vivants, dont les membres étaient dépouillés de leur épiderme, dont le visage et le corps était affreusement marbrés par les coups de soleil.

Et puis quels farouches regards dans ces yeux profondément enfoncés dans leurs orbites cerclés de noir, quelle altération morbide dans ces traits qui n'avaient plus rien d'humain et auxquels de longues barbes donnaient un aspect plus épouvantable encore ! On eût dit des ombres.

Nous étions quinze dans cet affreux état, savoir :

Goudein, aspirant de marine,
Dupont, capitaine d'infanterie, et le lieutenant l'Heureux, du même corps,
Les sous-lieutenants Lozach et Clairet,
Corréard, ingénieur,
Savigny, chirurgien,
Griffon du Bellay, ex-commis de marine,
Lavilette, chef d'atelier,
Charlet, *le Toulonnais*, sergent-major,
Coste, matelot,
Thomas, pilotin,
François, infirmier,
Boule-de-Neige, noir,
Et moi enfin, Courtade, maître canonnier.

Les soins les plus attentifs et les plus généreux nous furent immédiatement prodigués.

Dès qu'on nous avait aperçus, des ordres avaient été donnés : d'excellent bouillon nous attendait.

Lorsque la distribution nous eut été faite, lorsque nos blessures eurent été pansées par le chirurgien du bord, M. Renaud, qui fut admirable de dévouement et de zèle, lorsque nous nous sentîmes couchés sur d'excellents matelas, je ne saurais dire quel bien-être surhumain nous éprouvâmes.

Dès le lendemain, au réveil, plusieurs d'entre nous purent monter sur le pont.

Chacun s'empressait autour d'eux ; chacun cherchait à leur marquer les sympathies les plus touchantes.

M. de Parnajon dit à l'un de nous :

— On m'aurait donné le grade de capitaine de frégate que j'éprouverais un plaisir moins vif que celui que j'ai ressenti en rencontrant votre radeau.

— Nous cherchiez-vous depuis longtemps? questionna le capitaine Dupont.

Le commandant du brick répondit affirmativement.

Mais en réalité, voici quelles étaient textuellement ses instructions officielles :

« M. de Parnajon, commandant du brick *l'Argus*, se rendra sur la côte du désert, avec son bâtiment; il emploiera tous les moyens pour donner des secours aux naufragés qui doivent avoir fait côte; il leur fera passer les vivres et les munitions dont ils pourront avoir besoin. Après s'être assuré du sort de ces infortunés, il tâchera de continuer sa route jusqu'à la frégate *la Méduse*, peur s'assurer si les courants n'auraient point porté le radeau vers elle. »

C'était là l'unique souvenir qu'on nous avait donné.

Un des officiers du bord eut plus de franchise, et laissa échapper ce mot caractéristique :

— Ma foi, mes pauvres enfants, nous vous croyions tous morts depuis plus de huit jours!

Il y en avait quatorze que nous étions sur le radeau.

Mais que nous importaient en ce moment toutes nos souffrances passées? Nous étions trop heureux de notre miraculeuse résurrection, pour sentir déjà renaître dans nos cœurs des pensées de haine.

Boule-de-Neige seul restait sombre.

Et encore ne put-il se défendre de mêler ses cris de joie aux nôtres, lorsque le 19 juillet, à trois heures de l'après-midi, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Saint-Louis.

Pour nous tous, ce n'était que la terre.

Pour le pauvre noir c'était la patrie !

C'était peut-être aussi la vengeance !...

Nous avons laissé les naufragés de la caravane au moment de la distribution des vivres que venait de leur envoyer le brick *l'Argus*, et que leurs guides maures, en tête le nègre Sidi, étaient parvenus à ramener jusqu'au rivage.

On eut peur cependant que le vin et l'eau-de-vie excitassent la convoitise passionnée des Africains, et qu'ils ne se précipitassent sur cette proie comme sur de trop attrayantes épaves.

Malgré l'impatience des hommes qu'il commandait, le lieutenant Espiau fit rouler les barriques jusqu'à une demi-lieue de là ; puis, imaginant une ruse pour éloigner les Maures, il les envoya en avant.

Les barriques, enfin, furent mises en perce. La grosse tonne de biscuit et de fromage fut défoncée.

Jamais repas ne sembla plus délicieux.

Quelques instants de repos le suivirent et achevèrent de donner à la caravane des forces réparatrices.

On se remit en marche avec une nouvelle ardeur.

Déjà le jour baissait ; le ciel était couvert. Les naufragés ne semblaient plus même se souvenir de leurs fatigues.

Le pays, d'ailleurs, commençait à changer d'aspect. Les dunes devenaient de moins en moins élevées ; le sable était moins brûlant.

En arrivant au sommet d'un des monticules de sable, ceux qui marchaient en avant jetèrent soudain un cri de joie.

Dans le lointain, ils avaient aperçu comme un cours d'eau qui, de distance en distance, allumait aux rayons du soleil couchant des miroirs de feu.

Toute la caravane était réunie maintenant, et regardait.

— Ce doit être le Sénégal ! dit avec joie le lieutenant Espiau.

— Non, fit M. d'Esparville, qui déjà commençait à se trouver en pays connu ; non, mais c'est du moins un de ses bras. On l'appelle le Marigot des Maringouins.

Quel que fût le nom de ce fleuve tant désiré, chacun voulait immédiatement marcher dans la direction de ses rives.

On dut modérer cette impatience, le fleuve étant beaucoup trop large à son embouchure pour qu'il fût possible de le passer en cet endroit.

Et comme il faisait précisément un coude vers le nord, on quitta le bord de la mer et l'on pénétra obliquement dans l'intérieur des dunes.

Tels sont les effets trompeurs de la perspective dans le désert, que la plupart des naufragés croyaient fermement se reposer, ce soir-là même, sur le rivage rafraîchissant du Marigot.

Hélas ! la caravane en était encore à près de trois journées de marche.

Elle arriva néanmoins dans un endroit où se trouvait un peu de verdure et de l'eau.

On résolut de rester jusqu'à minuit dans cette sorte d'oasis.

Déjà le repas du soir était terminé, déjà chacun commençait à se livrer au sommeil, lorsque l'alarme fut donnée tout à coup.

Sur le ciel encore enflammé par les ardeurs du couchant, se dessinaient en noir des formes allongées, étranges et mouvantes.

On se mit sur la défensive ; on attendit.

La fantasmagorie s'approchait rapidement.

Elle prit bientôt des apparences distinctes, et le marquis de Torellas, auquel venait de parler le nègre Sidi, ne tarda pas à s'écrier :

— Nous n'avons rien à craindre : c'est une caravane amie qui s'avance vers nous. Ces fantômes qui nous effrayaient sont tout simplement des chameaux au galop.

Quelques minutes plus tard, l'événement donna raison à Sidi.

Quatre de ces rapides et sombres animaux, qu'un écrivain a surnommés les *navires du désert*, s'arrêtaient devant les naufragés.

Quatre marabouts sénégambiens se laissaient glisser agilement à terre et s'avançaient vers eux.

Déjà Torellas et Sidi s'apprêtaient à servir d'interprètes à la caravane, lorsqu'un des nouveaux venus marcha droit au lieutenant Espiau et se mit à lui parler en excellent français.

Alors seulement on reconnut cet Anglais nommé Karney, dont Kummer avait plusieurs fois parlé sur *la Méduse*, et dans lequel André et Marie mettaient alors leur suprême espérance.

Une courte digression devient nécessaire à l'endroit de ce personnage singulier.

Réginald Karney, gentleman originaire du pays de Galles, était venu se fixer au Sénégal dès sa jeunesse.

Une grande douleur éprouvée dans son pays natal l'avait décidé à cet exil.

La Sénégambie elle-même parut encore trop civilisée à cet humoristique Gallois. Le désert seul convenait à sa misanthropie profonde.

Il s'enfonça donc dans l'intérieur de l'Afrique; il pénétra dans des régions où nul Européen n'était encore parvenu. Il vécut avec les Maures; il prit leur langage, leurs costumes, leurs habitudes, presque leurs mœurs.

Il fut enfin relativement à la sauvagerie africaine ce que le Bas-de-Cuir de Fenimore Cooper est aux Indiens d'Amérique.

A cela près, toutefois, qu'Œil-de-Faucon, le trappeur, est pauvre, et que Karney, le misanthrope, était immensément riche.

Sa vie aventureuse, ses libéralités, son courage et surtout l'excessive bonté de son caractère, qu'il s'efforçait en vain de faire passer pour méchant, tout contribuait à lui donner une énorme influence, tant au sein même de la colonie européenne que parmi les tribus errantes du désert.

Depuis quelque trente ans qu'il vivait de cette double existence, on ne lui avait connu qu'un seul ami.

Cet ami, c'était Wilhelm Kummer.

Tout ce qu'on savait de l'origine de leurs relations, c'est qu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois sur les confins des terres habitables, et qu'au milieu d'une de ces batailles ou plutôt de ces massacres dans lesquels disparaissent des tribus africaines tout entières, Kummer avait sauvé la vie à Karney.

Depuis ce jour, ils ne s'étaient presque plus quittés.

Mais le jeune naturaliste avait voulu retourner en Europe afin de présenter aux académies allemandes les innombrables richesses scientifiques qu'il avait su recueillir après un séjour de quatre années sur le continent africain.

Lors de son départ, il avait été chargé par le gouverneur de la colonie d'un message pour M. d'Esparville.

C'est ainsi qu'une première fois il avait rencontré Lucie.

En repassant par la France, à son retour de Berlin, le jeune savant avait été reçu de nouveau par la famille d'Esparville. Il y avait prolongé son séjour, malgré ses promesses réitérées à Réginald Karney de revenir promptement en Afrique.

La raison de ce retard se devine d'elle-même : Wilhelm aimait Lucie.

Il fut agréé par les parents de la jeune fille, et peu s'en fallut qu'il ne quittât plus la France.

Mais la famille d'Esparville se vit soudainement contrainte à retourner au Sénégal.

Kummer pouvait concilier tout à la fois son amour et son amitié.

De plus, lors du voyage que fit M. d'Esparville à propos de son procès avec le marquis de Torellas, le père de Lucie apporta une lettre de Réginald.

« Reviens de suite, écrivait l'Anglais; il y va de la fortune et du bonheur de la famille dans laquelle tu as choisi ta fiancée. Reviens en toute hâte, Wilhelm... il le faut! »

Quelque obscur que fût ce laconique appel, Kummer savait que toutes les paroles de Réginald étaient graves : il partit.

En revoyant son ami, le nabab sénégambien eut un sourire joyeux. C'était la première fois, depuis trente années, qu'on voyait un de ces sourires-là sur son visage.

Wilhelm l'interrogea sur le sens mystérieux de sa lettre.

— Je ne puis m'expliquer encore, répondit Karney; attends!

Le naturaliste savait que le Gallois ne parlait jamais qu'aux heures décisives : il n'insista pas.

Dans une excursion cependant qu'ils firent ensemble, Réginald laissa échapper quelques mots touchant le marquis de Torellas, ce mauvais génie de la famille d'Esparville, et touchant certain secret avec lequel cet homme pourrait peut-être rentrer dans la ténébreuse impuissance dont il n'était que momentanément sorti.

Ce secret, quel était-il?... Wilhelm le savait à moitié; Karney ne le connaissait pas complétement encore.

Mais il était sur la piste.

Kummer attendit. Toutes ses pensées, d'ailleurs, étaient tournées vers la famille d'Esparville, dont l'arrivée tardait.

Pour tromper son impatience, et surtout pour revoir Lucie quelques jours plus tôt, le jeune Allemand résolut une excursion scientifique à l'île de Ténériffe, où devait relâcher *la Méduse.*

Par extraordinaire, l'Anglais ne chercha pas à retenir son ami.

— Quand tu reviendras, avait-il dit en lui serrant une dernière fois la main, je saurai tout!

Kummer était parti.

Il avait été embarqué pour le retour, lors du passage de *la Méduse*, il avait retrouvé Lucie plus aimante que jamais; il s'était trouvé connaître André Laubert, et lui avait donné de vagues espérances ainsi qu'à Marie...

Le lecteur sait le reste.

Ce qu'il importe de lui donner maintenant, c'est le portrait de Réginald Karney.

C'était un homme de cinquante ans environ, très-grand et d'une maigreur sans pareille. Son teint, devenu presque aussi bronzé que celui des Maures, contrastait singulièrement avec ses yeux bleu clair, et surtout, quand il se découvrait, avec la blancheur mate de son crâne presque entièrement chauve.

Le cachet britannique était empreint sur tous ses traits : il avait l'arcade sourcilière et les pommettes saillantes, le nez caractéristiquement busqué, la bouche large et les dents longues.

Mais le vernis mauresque avait étrangement passé sur tout cela. Il aurait fallu bien longuement gratter l'épiderme du Sénégambien pour que le Gallois reparût.

A le voir descendre de son gigantesque dromadaire, se draper dans son long burnous blanc et s'avancer vers la caravane, sans même porter la main à l'ample paillasson de maïs dont il était coiffé, jamais on n'eût deviné qu'il fût moins marabout que les trois autres marabouts dont il était accompagné.

Une vive émotion cependant éclatait dans toute sa personne, et ce fut avec une grande anxiété qu'il s'écria tout d'abord :

— Kummer?... Avez-vous parmi vous l'Allemand Wilhelm Kummer?...

A ce nom, toute la famille d'Esparville s'était instinctivement rapprochée.

En quelques mots, le lieutenant Espiau raconta ce qu'il était advenu du jeune naturaliste.

— Vivant!... s'écria Karney; il est vivant... Je le retrouverai!...

Et de ses yeux ardents, de ses deux poings crispés, il montra le désert.

Puis, reprenant sa gravité habituelle et néanmoins avec une volubilité très-grande :

— Frère, dit-il, moi et ceux qui m'accompagnent, nous sommes venus de nous-mêmes à la rencontre des naufragés, pour leur apporter des vivres et pour les secourir au besoin.

A part vous et ceux qui ont disparu à la suite de Wilhelm Kummer, se trouve-t-il sur cette côte quelques autres débris vivants du naufrage de *la Méduse*?

— Soixante-trois naufragés ont été débarqués par moi au cap Mirick, et j'ignore complétement ce qu'ils sont devenus, répondit le lieutenant Espiau.

Karney se retourna vers ses compagnons et leur parla dans la langue maure.

Puis, s'adressant derechef au lieutenant Espiau :

— Deux de nos frères vont longer la côte, à la recherche de ceux que tu viens de me désigner. Les chameaux qu'ils montent sont abondamment chargés de vivres. Moi et le troisième de mes compagnons, nous allons nous attacher uniquement au salut de Wilhelm Kummer. Quant à vous, mettez-vous en marche vers Saint-Louis. Sur toute la route, vous trouverez des provisions qui vous attendent. Courage donc, et adieu!

Sans perdre plus de temps en paroles superflues, il rétrogradait déjà vers sa monture.

M. d'Esparville et Torellas s'avancèrent à la fois.

Il les connaissait l'un et l'autre, mais il leur fit un accueil bien différent.

A Torellas, il ne daigna adresser qu'un regard de mépris, presque de colère.

A M. d'Esparville, au contraire, et même avant qu'il lui eût adressé la parole, il dit avec une solennelle cordialité :

— Frère, aie bonne espérance dans l'avenir!... Réginald Karney aime les honnêtes gens, et sans cesse il travaille pour eux.

M. d'Esparville n'avait pas encore eu le temps de répondre, que déjà l'excentrique chercheur d'aventures était remonté sur son dromadaire.

Mais Lucie, à son tour, s'élança en avant. Elle étendit ses mains suppliantes vers Réginald Karney, et lui jeta un cri qui partait du plus profond de son cœur.

— Vous êtes Lucie d'Esparville?... fit brièvement l'Anglais, dont le regard perçant avait déjà sondé l'âme de la jeune fille; vous êtes celle qu'il aime?... Soyez sans crainte, vous le reverrez!...

Et avant même que les spectateurs de cette étrange scène fussent revenus de leur première surprise, l'excentrique personnage était déjà loin.

Déjà aussi ses trois muets compagnons galopaient sur ses traces.

Les quatre gigantesques silhouettes ne tardèrent pas à reformer leur étrange fantasmagorie à l'horizon du désert; mais au moment de disparaître, elle se divisa.

Deux des ombres continuèrent leur course en côtoyant la mer; les deux autres se perdirent dans les bizarres chaînons des dunes de sable.

Les naufragés du cap Mirick, d'une part; de l'autre, Wilhelm Kummer, le Parisien Jolibois, l'abbé Savinien et l'élève de marine Emmanuel, allaient peut-être avoir leurs sauveurs...

Quant à la caravane, elle ne tarda pas à retomber dans le sommeil.

Chacun cependant veillait à son tour; on avait entendu dans le lointain les rugissements des lions.

Le 11 juillet, après avoir marché depuis une heure du matin jusqu'à sept heures, on rencontra les premières provisions annoncées par Réginald Karney, et, réconforté par ce repas, on voulut doubler l'étape.

Mais le soleil s'élevait déjà sur l'horizon; la chaleur devenait torréfiante.

On fit halte sur le sable blanc des dunes; mais le sable était si chaud qu'il brûlait les mains.

Vers midi, le soleil, tombant d'aplomb sur les têtes, les incendiait.

Chacun s'évertuait à se créer un abri.

Des plantes rampantes croissaient çà et là sur ce sable mouvant; sur leurs quelques tiges séchées, on établissait ses vêtements, un mouchoir, ou tout simplement des feuilles, afin d'obtenir assez d'ombre pour y cacher sa tête.

Mais le restant du corps était cuit; mais à chaque instant le vent renversait ces impuissants abris.

La famille d'Esparville avait seule une tente; mais cette tente était si petite que personne durant le voyage, pas même les officiers, ne songea à y demander l'hospitalité.

Les trois demoiselles, du reste, avaient su inspirer un respect qui tenait de la dévotion.

La pauvre mère était toujours très-souffrante.

Quant à M. d'Esparville, tant d'émotions réunies à tant de souffrances commençaient à altérer singulièrement ses facultés mentales. Presque continuellement il demandait : De l'eau!... de l'eau!... Il faisait les gestes d'un homme qui plonge dans une rivière et qui s'y baigne avec volupté.

— Oh! de l'eau!... de l'eau!... disait-il alors avec une sorte d'ivresse; de l'eau!... c'est bon, très-bon... oh! oui, c'est bien bon, de l'eau!...

Il y avait des instants où l'on aurait dit qu'il était fou.

Quant au marquis de Torellas, il était là, toujours là... à l'entrée de la tente, durant les heures de halte... durant la marche, sans cesse auprès de la famille d'Esparville, soutenant celle-ci, encourageant celle-là, ranimant la mère ou le père, portant les enfants, sans relâche veillant sur tous.

Ah! cet homme aimait étrangement Marie; il accomplissait des prodiges pour mériter l'accomplissement de la promesse qui lui avait été faite par elle.

Au coucher du soleil, cependant, la caravane reprit sa route et trouva, à quelques lieues de là, une nouvelle halte préparée par M. Karney.

Un bœuf petit, mais assez gras, venait précisément d'arriver; Sidi lui tordit le cou comme s'il se fût agi d'un poulet.

En quelques minutes, l'animal fut écorché et coupé en partie par les Maures.

D'autres, pendant ce temps-là, allumaient de grands feux tout autour du campement, moitié pour éloigner les animaux féroces, moitié pour faire rôtir les viandes du souper.

A cet égard, chacun agit à peu près comme il l'entendait. Ceux-ci mettaient des morceaux à la pointe de leurs épées ou de leurs sabres et les faisaient ainsi griller à la flamme; d'autres, réunissant en commun leurs rations, avaient imaginé des espèces de broches que chacun d'eux tournait tour à tour.

Quant à la part de la famille d'Esparville, le marquis de Torellas avait tout prévu d'avance, et, Sidi aidant, en qualité de cuisinier en chef, on fit sous la tente un assez passable repas.

Puis chacun s'étendit à terre comme de coutume et chercha le sommeil.

Par malheur, cette partie de la côte fourmillait de moustiques. Leur bourdonnement importun, leurs incessantes piqûres, transformèrent la bonne nuit qu'on se promettait en une véritable nuit de supplice.

Pour comble d'infortune, l'étape suivante devait être la plus pénible de toutes.

Il fallut cheminer sur le sable mouvant de la pointe de Barbarie. Rien, jusque-là, n'avait été plus pénible : aussi tout le monde se récria-t-il.

Vainement les guides maures assurèrent qu'on gagnerait ainsi plus de deux lieues, la caravane tout entière préféra retourner sur le rivage et marcher sur le sable raffermi par le flot.

Mais ce dernier effort avait brisé les forces des plus vigoureux, et la plupart eussent succombé, si les chefs et surtout Torellas n'eussent répété cent fois :

— Nous sommes arrivés... courage donc!... courage!... Là... là... derrière ces dunes... nous allons voir apparaître enfin le fleuve et trouver des barques qui nous conduiront jusqu'à Saint-Louis!... En marche donc, et courage!...

C'est ainsi qu'on parvint à raoimer tout le monde, même M. d'Esparville.

Ce noble vieillard était complétement épuisé, presque complétement fou.

Mais le mot *fleuve* était pour lui comme un talisman galvanique; chaque fois qu'il l'entendait de nouveau retentir à ses oreilles, il se redressait aussitôt, et repartait en s'écriant :

— De l'eau!... de l'eau!... Ah! c'est bien bon, de l'eau!

Vers les huit heures du matin, la caravane aperçut enfin le fleuve tant désiré.

A la vue de la terre promise, les Hébreux ne manifestèrent pas une plus grande joie.

Chacun étendit les bras, chacun s'élança, chacun courut jusqu'au rivage, chacun plongea tour à tour dans la rivière ses mains brûlantes et ses lèvres altérées.

Pour surcroît de bonheur, c'était la saison où l'eau du Sénégal est douce.

Tout le monde s'en enivra, s'il est permis de s'exprimer ainsi, puis se coucha sous les arbres inconnus qui croissaient sur ses rives.

Les embarcations n'étaient pas encore arrivées, mais on les attendait pour le soir même.

Pour tromper l'impatience, on dormait sur le rivage, ou bien on se baignait dans le fleuve.

Parmi les enthousiastes de ce dernier passe-temps, se faisait remarquer surtout M. d'Esparville. C'était la dixième fois pour le moins qu'il se remettait à la nage.

Jusqu'à cette heure, sa femme et ses filles, groupées sur la berge, étaient parvenues à le retenir près du bord.

Mais, soit que son cerveau s'altérât de plus en plus, soit qu'il fût entraîné tout simplement par le plaisir de la natation, le vieux gentilhomme n'entendait plus rien maintenant : il allait, allait toujours; il était déjà presque au milieu du courant.

Tout à coup le nègre Sidi accourut vers Torellas en poussant des cris d'effroi.

— Qu'y a-t-il donc? grand Dieu! demandèrent anxieusement les trois sœurs et leur mère.

Torellas était affreusement pâle. En écoutant le noir, il fronçait ses sourcils chargés d'éclairs, et, pronostic plus inquiétant encore, il s'assurait du long couteau de chasse qu'il portait à sa ceinture.

— Parlez, mais parlez donc!... répétèrent les quatre femmes.

D'autres voix répondirent, à défaut de celle de Torellas.

— Des caïmans!... criaient ces voix. Garde à vous!... sauve qui peut! Des caïmans... des crocodiles!...

Et de toutes parts fuyaient les nageurs éperdus.

Hormis cependant M. d'Esparville, qui ne voyait rien, qui ne comprenait rien, et qui continuait de crier avec une parfaite béatitude :

— De l'eau... oh! de l'eau... de l'eau!...

Madame d'Esparville et ses filles demeurèrent immobiles et béantes de terreur.

Torellas avait tiré son couteau de chasse. Puis, après un regard vers Marie, il avait par un incroyable élan bondi très-loin dans le fleuve, et pour quelques secondes, il y avait disparu.

Le dernier des baigneurs épouvantés remontait en ce moment la berge.

De son sommet on n'avait rien pu distinguer encore qui pût justifier leur crainte et l'alarme donnée par Sidi.

Tout à coup une longue tête hideuse et grisâtre apparut à la surface des vertes eaux.

Puis une seconde, une troisième, qui fendaient les ondes avec une rapidité merveilleuse, et qui se dirigeaient également vers les fugitifs.

Mais ils étaient déjà hors de péril, ceux-là; les caïmans ne pouvaient plus les atteindre.

Tous les trois en même temps ils arrivèrent au rivage, et là, furieux de voir échapper la proie convoitée, ils ouvrirent en même temps leurs gigantesques mâchoires armées de terribles dents.

Aucun d'eux n'avait encore aperçu M. d'Esparville.

Mais ils allaient se retourner...

Et alors...

Tout le monde se taisait, pétrifié par l'épouvante.

Sidi seul continuait de parler avec animation à quelques Maures ; mais aucun d'eux ne semblait vouloir l'écouter.

Ne consultant que son courage, l'intelligent nègre courut seul jusqu'au bord de l'eau, à l'endroit même où bâillaient les crocodiles.

A la vue d'un homme, ils firent entendre un terrible sifflement, accompagné d'un bruit de mâchoires plus terrible encore.

Le noir feignit d'abord de vouloir se jeter à l'eau, puis, faisant volte-face tout à coup vers la droite, il se prit à courir le long du fleuve, afin de détourner sur lui l'attention des caïmans, mais voyant qu'ils ne se décidaient pas encore à le suivre, il se jeta héroïquement à la nage, pour les attirer à sa poursuite.

Pendant ce temps-là, M. d'Esparville continuait à se baigner dans la direction diamétralement opposée.

Un plein succès parut tout d'abord devoir couronner le généreux subterfuge de Sidi.

Les trois hideux reptiles tournèrent péniblement sur eux-mêmes, et s'élancèrent sur les traces du nègre, qui nageait devant eux en poussant de grands cris pour les exciter encore.

Malheureusement le plus grand des crocodiles avait, en se retournant, aperçu M. d'Esparville.

Il eut un moment d'hésitation ; puis, laissant les deux autres chasser la proie noire, il se lança soudainement du côté de la proie blanche.

En ce moment (car toutes les péripéties de ce drame s'étaient accomplies en moins de temps qu'il n'en a fallu pour les décrire), la tête du marquis de Torellas reparaissait à la surface du fleuve.

Aucun des crocodiles ne l'avait encore aperçu.

Du premier regard il comprit l'imminence du péril qui menaçait M. d'Esparville, et, sans hésiter, il se précipita à son secours.

L'homme et le caïman nageaient donc tous les deux vers le même but ; si celui-ci avait l'avantage de la vitesse, celui-là avait à parcourir un espace beaucoup moins étendu.

Lequel arriverait le premier ?...

Pour tous ceux qui du rivage suivaient avidement cette lutte, elle avait une indicible attraction d'épouvante et d'horreur.

Le crocodile gagnait du terrain.

Mais M. d'Esparville l'aperçut tout à coup et se prit à fuir du côté de Torellas.

A cette vue, le caïman obliqua, mais toujours dans la direction de la même victime.

Torellas aussi se mit à couper obliquement le fleuve, afin de se trouver entre eux.

Mais pourrait-il, hélas ! arriver assez à temps ?

La nouvelle manœuvre de M. d'Esparville venait de donner au marquis l'avantage du courant.

Mais le reptile arrivait comme la foudre.

Il vint un moment, moment terrible, où le caïman parut devoir passer avant que Torellas pût atteindre la ligne qu'il suivait.

— Mon père !... cria tout à coup Marie, sauvez mon père!

Au son de cette voix, plus encore qu'aux paroles qu'elle venait de prononcer, Torellas parut éprouver comme une commotion magique qui lui donnait des forces au-dessus de celles de l'humanité.

Par un élan presque inouï, son corps tout entier ressortit de l'eau, puis replongea dans la direction du monstre.

Déjà le crocodile n'était qu'à quelques pas de M. d'Esparville ; déjà, pour l'engloutir, il ouvrait toute grande sa terrible gueule.

Tout à coup il s'arrête, pousse un sifflement de douleur, fait un soubresaut terrible au-dessus du fleuve et retombe dans ses flots ensanglantés.

Au même instant, Torellas reparaît auprès de M. d'Esparville, dont les forces commencent visiblement à s'épuiser.

— Courage, s'écrie-t-il ; appuyez-vous sur moi, courage!

Le vieux gentilhomme, éperdu, place effectivement la main sur l'épaule de son libérateur, qui le soutient dans sa fuite et l'entraîne rapidement vers la rive, où vient de retentir une longue exclamation d'enthousiasme.

Le crocodile, cependant, n'est que blessé. La douleur augmente sa rage. Il bondit vers les deux nageurs ; il va les atteindre.

Mais non... sa course se ralentit tout à coup ; il veut lutter encore ; il se débat dans les dernières convulsions de l'agonie. Le flot l'emporte à la dérive, le retourne, et, sur son flanc où le sang bouillonne, on aperçoit briller aux rayons du soleil couchant la garde dorée du couteau de chasse de Torellas.

Le caïman est mort.

Quelques minutes plus tard, M. d'Esparville était rendu aux embrassements de sa femme et de ses enfants.

A côté de ce groupe, se tient Torellas.

Marie s'élance vers lui ; elle lui tend la main ; elle lui crie

— En arrivant à Saint-Louis, faites tout disposer pour notre mariage !

Torellas n'eut pas la force de répondre ; son visage resplendit d'une immense joie.

Au même instant, Sidi reparaissait d'un autre côté.

Il avait vaincu par l'adresse, lui ; il venait d'échapper aux deux caïmans qu'il avait si fort à propos entraînés à sa poursuite.

Quelques minutes plus tard, trois barques apparurent, remontant le fleuve.

La première était spécialement envoyée à M. d'Esparville par quelques-uns de ses anciens amis ; les deux autres étaient expédiés par le gouverneur aux naufragés ; elles leur apportaient des vivres choisis et d'excellents vins.

Toute le monde s'attabla sous les grands arbres avec des transports d'allégresse, et bientôt les bouteilles circulèrent avec une imprudente prodigalité.

Aussi, lorsque, une heure plus tard, les embarcations redescendirent le Sénégal, les cerveaux étaient-ils singulièrement échauffés ; c'était à qui parlerait, gesticulerait, chanterait, dans la plus folle expansion de l'ivresse.

On n'eût plus reconnu ces pauvres naufragés, abattus par tant de souffrances ; on eût presque dit le retour joyeux d'une fête.

Sur la première barque seulement, sur la barque où se trouvait réunie la famille d'Esparville, il y avait du recueillement et du silence.

Le vieux gentilhomme était assis à côté de sa femme, et tous deux remerciaient le ciel, auquel ils semblaient montrer avec une extatique reconnaissance les enfants endormis à leurs pieds.

Marie avait pris place au milieu de l'embarcation. D'un regard songeur, elle suivait le cours de l'eau.

Debout et comme plongé dans une muette extase, Torellas la regardait.

A l'autre extrémité de la barque, Lucie et Denise s'entretenait à voix basse :

— Ainsi donc, disait celle-là, notre pauvre sœur Marie sera marquise de Torellas ?...

— Qui sait? répondit Denise; nous allons peut-être retrouver André Lambert à Saint-Louis, et tu sais bien ce que nous avait fait espérer M. Kummer.

— Pauvre Wilhelm! soupira Lucie ; qui sait ce qu'il est devenu?... qui sait si nous devons jamais le revoir ?...

Pour toute réponse, Denise serra expressément la main de Lucie et tout bas murmura :

— Emmanuel... pauvre Emmanuel...

Plus heureux que les jeunes filles, nous allons user de notre privilège de romancier, qui supprime le temps et l'espace, afin d'apprendre au lecteur ce qu'il était advenu de l'élève de marine et du naturaliste allemand.

CHAPITRE XIX.

Trahison.

En quittant la caravane quelques heures après l'échouement des embarcations, Wilhelm Kummer était accompagné du sergent Jolibois, un enfant de Paris.

Ils marchèrent durant trois ou quatre lieues environ sans rencontrer aucun vestige de créature humaine, sans rien voir autre chose que la sablonneuse uniformité des dunes, qui semblaient se multiplier à l'infini devant eux.

Le naturaliste avançait sur ce sol brûlant comme sur un terrain familier.

Il n'en était pas ainsi du Parisien.

— Monsieur l'Allemand, dit-il enfin, est-ce que nous allons cheminer longtemps comme ça?

Et s'arrêtant pour attendre la réponse, il essuya son front ruisselant de sueur.

— Mon ami, répliqua Kummer, nous avons encore deux heures de route, pour le moins, avant de rencontrer les tentes de la tribu africaine dont je crois pouvoir espérer des secours.

— Bigre! fit Jolibois ; et le chemin sera toujours semblable à celui-ci?

— Toujours.

— Ah! ah! ça n'est pas drôle, savez-vous bien! Du sable

dans lequel on pourrait faire cuire des œufs à la coque...

Puis, s'interrompant tout à coup et avec un mélancolique soupir :

— Ah ! si du moins nous en avions, des œufs !... Mais, en fait d'oiseaux, je crois bien qu'on ne pourrait rencontrer par ici que des autruches, et encore...

— Camarade, proposa Wilhelm, si vous voules vous reposer ici, je vous prendrai en repassant.

— Cré croquin ! jura Jolibois, pour qui donc me prenez-vous, monsieur ? Sachez qu'un Parisien ne recule jamais et s'accommode de tout, fût-ce même de vivre dans le feu comme une salamandre !

— En ce cas, monsieur, marchons !

— Marchons !

Au bout d'une heure, le sergent Jolibois commença de nouveau à trainer la jambe et à tirer la langue.

Mais la fierté parisienne l'empêchait encore de faire l'aveu de la fatigue.

— Monsieur, se contenta-t-il de demander, est-ce que vous êtes déjà venu souvent vous promener par ici ?

— Deux fois.

— Pour votre plaisir ?

— Pas tout à fait, monsieur : c'était dans l'intérêt de la science. La science, voyez-vous bien, c'est une bonne fée qui centuple les forces et qui diminue dans les mêmes proportions les besoins.

— Cristi ! quel dommage que je ne sois point savant, je n'aurais peut-être pas si soif !

— Soif ?... fit le naturaliste ; voilà précisément de quoi boire !

Jolibois regarda de toutes parts autour de lui d'un air stupéfait ; il ne voyait que du sable.

— Attendez, dit impassiblement Wilhelm, et regardez !

A quelques toises en avant des voyageurs, sur une sorte de talus sablonneux, s'élevaient quelques rocailles bizarrement disposées en pyramide.

Le naturaliste montra cette pyramide au soldat.

— Est-ce que les naturels d'Afrique ont l'habitude de boire des cailloux ? demanda celui-ci.

— Aidez-moi à déplacer ces pierres, fit Kummer.

Les rocailles écartées, Jolibois n'aperçut encore en dessous que du sable.

— Prenez votre baïonnette et faites ainsi que moi, commanda Wilhelm.

Après avoir creusé un trou de deux pieds environ, les deux baïonnettes se heurtèrent contre du granit, et, sous une dernière couche de sable, une sorte de dalle fut mise à découvert.

Les deux hommes réunirent leurs efforts pour soulever cette dalle.

— Une citerne ! s'exclama tout aussitôt le Parisien ; c'est bien une citerne ! Sac à papier ! je ne l'aurais jamais devinée là-dessous !

— Buvons ! fit l'Allemand.

Sans être ni très-claire ni parfaitement douce, cette eau avait l'inappréciable avantage d'être extrêmement fraîche.

Durant une halte de quelques minutes, le naturaliste expliqua au fantassin qu'en certains endroits très-rares du désert, il se trouve de semblables sources, indiquées de la même façon, dans lesquelles se désaltèrent en passant les hommes et les bestiaux des caravanes sahariennes. — Chaque fois qu'une de ces merveilleuses filtrations est découverte dans le sable, poursuivit Wilhelm, on la protége par une construction granitique du genre de celle-ci, et l'on accomplit sur ses bords une sorte de cérémonie religieuse. Le héros de la fête est toujours le révélateur de la citerne, et ce révélateur est toujours le même dans chaque tribu, sur laquelle son influence est grande. On le croit un prophète, un élu du ciel. Souvent enfin, c'est une femme, et sa puissance alors ne connait plus d'obstacles. C'est la sibylle antique.

— Connu, connu, fit Jolibois ; c'est comme qui dirait les sorcières qu'on voit dans les féeries du boulevard du Temple. Faut-il rétablir la pyramide ?

— Ce n'est pas seulement la loi des hommes, c'est aussi celle de Dieu !

On se remit en marche.

Le sable semblait devenir plus mobile encore : les pieds des voyageurs y entraient jusqu'à la cheville.

De plus, l'incandescence du soleil devenait de plus en plus ardente.

— Franchement, dit Jolibois, qui depuis quelques instants gardait le silence... là, franchement, je m'avoue vaincu, et puisque vous le permettez, je vais vous attendre ici, monsieur Kummer.

Et il montrait une dune à la base de laquelle une sorte d'anfractuosité laissait entrevoir un peu d'ombre.

— Soit ! consentit l'Allemand, qui commençait à paraître inquiet et qui continua sa route.

Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'un grondement sourd, prolongé, effrayant, retentit dans le lointain.

— Qu'est-ce que cela ? cria Jolibois.

Wilhelm se retourna, réfléchit un instant, puis répondit

— Selon toute probabilité, c'est un lion... et la grotte que vous convoitiez n'est autre que son antre.

— Bigre ! fit Jolibois ; il fait bon rester deux... je vous suis !

Bien que quelque peu forcé, ce dévouement ne tarda pas à trouver sa récompense.

Après avoir franchi quelques derniers monticules, on aperçut une sorte de vallée dans laquelle croissait un peu de verdure.

Un peu plus loin, sur les bords d'une espèce de mare ou marigot, se dressaient une vingtaine de tentes.

— Dieu soit loué ! s'écria Kummer ; ils sont au campement.

Et il pressa le pas.

Jolibois en fit autant, et reprenant l'entretien :

— C'est un village, ça ? demanda-t-il.

— C'est l'avant-garde de la tribu des Trazzas ; elle est commandée par le prince Fune-Fahdime-Muhammed, le propre fils de Liraï-Zaïde, roi de ce peuple maure.

— Vous connaissez le roi ?

— Non, mais je connais le prince, son fils ; j'ai surtout auprès de lui une recommandation toute-puissante.

Et comme une espèce de sentinelle s'avançait à la rencontre des voyageurs, Kummer lui cria ces deux mots :

— Réginald Karney !

A ce nom, le Maure s'inclina profondément et répondit un seul mot, que Jolibois, sans connaître aucunement l'arabe, traduisit littéralement ainsi :

— Passez !

Les deux voyageurs descendirent dans la vallée.

On ne tarda pas à rencontrer des indigènes de plus en plus nombreux.

C'étaient généralement de fort beaux hommes, parfaitement proportionnés, aux physionomies pleines de caractère, aux regards hardis.

L'épiderme basané de quelques-uns, le noir lustré de leurs cheveux, les faisaient ressembler aux types vigoureusement accentués de certains peintres de l'école italienne.

Ceux-là, bien entendu, c'étaient les maîtres, les princes et les guerriers

Derrière eux, et n'osant en approcher qu'avec un certain respect, se tenait une autre race d'hommes, au front fuyant, aux yeux enfoncés et obliques, à la lèvre inférieure démesurément allongée. C'étaient les descendants des races vaincues, mais cependant encore mauresques ; c'étaient les serviteurs.

Venaient enfin les noirs, c'est-à-dire les esclaves.

Tous accouraient au-devant des deux Européens ; tous les contemplaient avec une avide et naïve curiosité. Plusieurs fois même la foule devint si compacte, que la route en fut presque obstruée.

Wilhelm alors n'avait qu'à élever la voix et à prononcer ces deux noms d'un effet magique :

— Réginald Karney !... Fune-Fahdime-Muhammed !...

Chacun aussitôt s'écartait, même les plus superbes Maures, et les deux voyageurs continuaient d'avancer.

A la droite du chemin, dans l'espèce de pâturage qui s'étendait vers le marigot salé, de nombreux bestiaux erraient çà et là, chevaux, chameaux, bœufs et moutons, presque tous d'une grande beauté.

Jolibois ne cessait de s'étonner et d'interroger son compagnon.

Kummer lui apprenait que les Trazzas pratiquent la religion mahométane et sont généralement très-braves ; qu'ils réduisent en esclavage les nègres et certaines autres races déchues ; qu'ils chassent les lions, les tigres, les léopards, et tous les autres animaux féroces, qui existent en grande quantité dans cette partie de l'Afrique ; que leur commerce consiste en pelleteries, en plumes d'autruche, et surtout en sels, qu'ils portent à Tombouctou et à Séyo, les deux grands entrepôts africains des bords du Niger.

En même temps qu'il écoutait, Jolibois regardait.

Parmi les diverses classes de Trazzas qui s'offraient à ses yeux, les uns étaient entièrement nus, d'autres à peine vêtus d'une sorte de culottes ressemblant à des braies bretonnes ; d'autres enfin, les chefs, étaient majestueusement drapés dans ces longs manteaux qu'on appelle *paux-de-maures*, et qui sont formés de plusieurs peaux de chèvres et taillés à peu près comme une robe de capucin.

Après avoir traversé une partie du camp, on arriva devant

une tente beaucoup plus élevée que toutes les autres et sur laquelle flottaient divers ornements bizarres.

C'était la tente du prince Fune-Fahdime.

Il avait sans doute été prévenu de l'arrivée des deux Européens. Il était assis à la manière orientale, au milieu de la tente, et toute sa cour l'entourait.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, à la physionomie sombre et farouche.

Il était vêtu d'une sorte de chlamyde de laine bleue, maintenue à la taille par une ceinture rouge, dans laquelle étaient passés un yatagan, un poignard et des pistolets.

A ses côtés grimaçait un nain noir, moitié favori, moitié bouffon, qui portait au col un collier de perles écarlates.

En arrière des chefs drapés dans leurs peaux de-maures se tenait un double rang de soldats armés, les uns de longs fusils arabes, les autres de lances ou zagaies.

Cet assemblage n'était pas dépourvu d'une sorte de majesté.

En arrivant à l'entrée de la tente, Kummer s'était arrêté respectueusement et avait fait signe à Jolibois d'imiter son exemple.

Le prince les encouragea du geste à s'avancer auprès de lui.

Wilhelm s'inclina jusqu'à terre, à la façon africaine, et, se redressant presque aussitôt, il commença d'expliquer en langue maure le motif de sa venue.

Jolibois ne comprenait absolument rien à ce discours; tout ce qu'il remarqua, c'est que le nom de Réginald Karney y fut prononcé souvent, et que chaque fois que ce nom revenait, le prince avait une expression de mécontentement de plus en plus marquée.

Cependant, lorsque le naturaliste cessa de parler, le prince se releva avec une sorte d'empressement et parut donner des ordres pour qu'on portât secours aux naufragés.

Déjà même quelques officiers se préparaient à obéir, lorsque le fond de la tente s'ouvrit tout à coup.

Une femme parut.

Il était impossible de voir son visage, entièrement caché par un voile épais, au centre duquel étincelaient deux grands yeux étrangement brillants et noirs.

Mais, à l'espèce de couronne dont était coiffée cette femme, à la baguette divinatoire qu'elle tenait à la main, surtout à sa démarche magistrale et à ses airs impérieux, il était facile de deviner qu'elle exerçait une grande influence sur la tribu des Trarzas.

A son aspect, tous les Maures s'étaient dévotieusement prosternés; le prince lui-même courbait la tête.

Cette femme étrange s'avança jusqu'à lui, posa la main sur son épaule et murmura quelques paroles à son oreille.

Muhammed d'abord parut étonné, puis il fit un geste d'obéissance, et se retournant vers Wilhelm Kummer :

— Je ne puis rien décider avant le retour de mon père, dit-il; nous l'attendrons

Vainement le naturaliste voulut insister. Le prince déclara que le roi Zaûle arriverait avant une heure, et se retira, après avoir ordonné qu'on prît soin des deux étrangers.

Un des chefs les mena sous une tente voisine où il leur fit servir du couscous et du lait de chameau.

Tandis que Wilhelm et surtout Jolibois mangeaient et buvaient avec un empressement qui se comprendra sans peine, le nain noir allait et venait autour d'eux.

Déjà le naturaliste lui avait adressé plusieurs questions, auxquelles tout d'abord il hésitait à répondre.

Voyant qu'il s'apprivoisait enfin, Kummer lui demanda :

— Quelle est donc cette femme qui est survenue dans la tente, et qui a parlé au grand chef?

— Les Maures la nomment Naïdja; les blancs autrefois l'ont appelée Fulmen.

— Fulmen... répéta Wilhelm avec une épouvante qu'il chercha vainement à dissimuler.

Le nain sortit de la tente.

— Qu'avez-vous? demanda Jolibois, sitôt qu'il se retrouva seul avec son compagnon. Vous semblez plein d'inquiétude?

— Je l'avoue.

— Quelle est donc cette Fulmen?

— Ne m'interrogez pas à ce sujet... Je ne puis pas, je ne dois pas vous répondre... mais, croyez-moi, tenons-nous sur nos gardes!...

— Pristi! c'est contrariant... j'avais si grande envie de dormir!

— Eh bien, dormez!... moi, je veille.

Et tandis que le Parisien fermait les yeux, Kummer se prit à réfléchir.

Cette Naïdja, cette Fulmen, c'était la mère du Torrellas actuel; c'était l'ancienne maîtresse trahie du frère de madame d'Esparville; c'était l'ennemie jurée de la race européenne.

Il y avait entre elle et Réginald Karney un sombre mystère.

Ce secret, Wilhelm n'en connaissait que la moitié; mais cette moitié suffisait à jeter la terreur dans son âme.

Si Fulmen soupçonnait les deux naufragés d'être les espions de Réginald Karney, ils étaient perdus.

D'ailleurs, l'heure s'avançait : Willis lui avait promis d'être de retour avant le lever de la lune; il avait formellement engagé le lieutenant Espiau à ne pas l'attendre plus longtemps. Si le roi Zaûle tardait encore, on ne pouvait plus avoir l'espérance de retrouver les naufragés.

Tout à coup, cependant, un grand bruit se fit autour de la tente.

Un instant après, les rideaux s'écartèrent.

Fune-Fahdime s'avança vers les deux Européens.

— Mon père vient d'arriver, dit-il à Kummer; il consent à porter secours à tes frères en détresse. Je vais partir à l'instant avec nos guerriers... Viens!

Wilhelm réveilla Jolibois et sortit de la tente.

Une troupe d'environ cinquante hommes, armés de fusils et de zagaies, étaient disposés en rangs, quatre par quatre.

Au milieu de cette escouade se trouvait un large intervalle qui la séparait en deux bataillons égaux.

Dans cet intervalle, trois chameaux étaient tenus par des nègres.

Le prince s'élança légèrement sur le premier des dromadaires.

Il fit signe aux deux Européens de monter sur le second.

Le troisième semblait porter des provisions et des tentes.

— Le reste de la tribu nous rejoindra demain, dit le prince; tous ensemble nous conduirons tes frères jusqu'à Andar.

C'est ainsi que les Maures nomment Saint-Louis.

Il n'y avait rien à objecter aux paroles du prince Mohammed : Kummer suivit Jolibois, qui se trouvait installé déjà sur le chameau.

Mais tout en montant à son tour, ses regards se portèrent vers la tente royale.

Sur le seuil se tenait un grand vieillard au costume richement bariolé, à l'aspect despotique et presque féroce.

C'était probablement le roi Zaûle.

Derrière lui se tenait debout Fulmen, semblable à un fantôme de mauvais augure.

Au moment où la troupe se mettait en marche, le nain noir cria aux deux étrangers :

— Bon voyage, Tubabes!

C'est le nom que les Maures donnent aux Européens; mais dans la façon dont il venait d'être prononcé, il y avait quelque chose d'évidemment sarcastique.

Durant la première heure, cependant, rien ne justifia les appréhensions de Wilhelm.

Les chameaux allaient au grand trot; les piétons, lancés au pas de course, parvenaient à avancer presque sur la même ligne. Personne ne parlait.

On atteignit ainsi la source où Kummer et Jolibois s'étaient désaltérés quelques heures auparavant.

Là, durant une halte de quelques minutes, le prince s'approcha de Kummer et le questionna sur la direction précise dans laquelle on devait rencontrer le campement des naufragés.

— Quand nous en approcherons, conclut-il, ayez soin de m'en avertir!

On se remit en marche.

Le soleil se couchait splendidement à l'horizon; la nuit commençait à venir.

— A droite! cria Kummer, qui, plusieurs fois déjà, avait guidé de la même façon la caravane. Inclinez vers la droite, et, dans une demi-heure tout au plus, nous serons arrivés!

On courut durant vingt minutes encore.

Puis, tout à coup, le prince commanda de s'arrêter.

Le Parisien et l'Allemand exprimèrent à haute voix leur étonnement.

— Descendez! leur commanda Fune-Fahdime, qui lui-même venait de mettre pied à terre.

Ils obéirent.

— C'est bien de ce côté? questionna une dernière fois le prince.

— Derrière ces dunes... c'est là!

— Allah! cria soudainement Muhammed, avec un tout autre accent.

A ce signal, les Maures se précipitèrent aussitôt vers les deux Européens, qui furent saisis, désarmés, garrottés en un instant.

Vainement ils voulurent crier à la trahison.

— Bâillonnez-les! commanda le chef, et s'ils ne veulent pas marcher, qu'on les porte à notre suite.

La troupe s'ébranla de nouveau, mais lentement et en silence.

Jolibois et surtout Kummer étaient dans la plus anxieuse perplexité.

Qu'allait-il se passer? Quelles étaient les intentions des Maures?

Au bout de quelques minutes de marche, la lune apparut tout à coup. Pour les naufragés, c'était le signal du départ.

Presque au même instant, au détour d'une haute dune, on aperçut au sommet des dunes suivantes deux silhouettes qui se dessinaient en noir sur le fond bleu du ciel.

On s'en souvient, c'était M. d'Esparville et c'était Emmanuel, qui guettaient le retour de Kummer et qui, au dernier moment, lui adressaient à travers l'espace un suprême appel.

A travers l'écharpe dont on lui avait fait un bâillon, Wilhelm entrevit leurs ombres, Wilhelm entendit leurs cris.

Et ne pouvoir leur répondre... et ne pouvoir les rejoindre... et peut-être n'avoir servi qu'à leur perte... c'était horrible à penser!

Les Maures s'étaient arrêtés; et maintenant, étendus sur le sable, ils semblaient des chasseurs à l'affût de leur proie.

Emmanuel et M. d'Esparville disparurent lentement et redescendirent dans la plaine.

Deux Maures rampèrent précautionneusement sur le sable, parvinrent jusqu'à la place que venaient de quitter les deux vedettes et, cachés par le sommet même de la dune, ils regardèrent obliquement de l'autre côté.

On entendit dans le lointain le bruit que faisaient les naufragés en se remettant en marche.

Puis, les deux espions, que les Maures eux-mêmes avaient cessé de voir dans la nuit, se redressèrent tout à coup en agitant leurs amples chapeaux de paille.

Quelques instants après, le reste de la troupe les avait rejoints et s'acheminait avec eux vers le campement qui venait d'être abandonné par la caravane.

Muhammed marchait le premier, circonspect et silencieux comme un traqueur de nuit.

Kummer et Jolibois, toujours réduits à la plus complète impuissance, étaient derechef portés à l'arrière-garde.

On dépassa les trous creusés dans le sable; on commença de suivre à la piste les naufragés.

Mais voici que tout à coup, au sommet d'une dernière dune avoisinant la mer, deux silhouettes européennes apparaissent de nouveau.

C'était encore Emmanuel, mais avec l'abbé Savinien, cette fois. On ne l'a peut-être pas oublié, ils avaient promis à la famille d'Esparville d'attendre jusqu'au dernier moment, jusqu'au dernier moment de chercher à rallier ceux qu'on croyait perdus dans le désert.

Une seconde fois, les Maures parvinrent à dissimuler leur présence. En pareille occasion, ce ne sont pas des hommes, ce sont des panthères, ce sont des serpents.

Sur un commandement à voix basse de Muhammed, trois hommes se détachèrent de chaque côté, se perdirent dans la nuit, les uns à droite, les autres à gauche, et tournèrent les collines sans faire plus de bruit que les flots de poussière roulés en ce moment par la brise.

Une demi-heure ainsi se passa.

Puis tout à coup, sur la surface arrondie de l'éminence qu'occupaient encore Emmanuel et l'abbé Savinien, on vit six autres ombres se dresser autour d'eux, les saisir, les terrasser, et redescendre avec cette nouvelle capture dans la plaine.

Emmanuel, l'abbé Savinien, Kummer et Jolibois se trouvaient donc maintenant réunis.

Après un dernier instant accordé à la prudence, le prince Muhammed ordonna de délier les liens des captifs, mais de leur laisser encore leurs bâillons.

Ils ne purent que se serrer la main, que se parler du regard.

Déjà Fune-Fahdime reprenait la parole.

— Toubabes, dit-il, vous allez nous conduire à l'endroit où vos embarcations ont échoué, afin que nous puissions en recueillir les débris; c'est notre propriété maintenant : elle nous appartient de par le droit de la tempête.

Kummer et Jolibois se croisèrent énergiquement les bras et firent signe qu'ils refusaient d'obéir.

— Reconduisez-nous à l'instant auprès de nos compagnons, cria le jeune Emmanuel, ou bien redoutez la vengeance de la France!

Hélas! il oubliait que les Maures ne pouvaient même pas le comprendre.

— Frappez! commanda impassiblement Muhammed.

Les yatagans et les zagaies aussitôt se levèrent.

Fort heureusement l'abbé Savinien intervint.

— Mes enfants, dit-il, sachons nous incliner devant les décrets de la Providence; obéissons! Je vous le demande au nom de tous ceux que vous aimez et qui peuvent encore vous revoir; je vous le demande au nom de Dieu, qui prescrit la résignation et la patience!

Et lui-même, donnant l'exemple, il s'avança le premier.

Les trois autres prisonniers le suivirent.

Durant toute la nuit, on marcha le long de la mer.

— C'est ici! dit enfin l'abbé Savinien en montrant quelques taches noirâtres qu'on commençait à entrevoir à la lueur rosée de l'aube naissante sur le sable jaune de la grève.

C'étaient en effet les trois embarcations échouées.

Tandis que les Maures s'empressaient après ces épaves dont l'examen devait tromper leurs rapaces espérances, les quatre Européens purent s'isoler un instant et échanger entre eux quelques paroles.

Depuis que Kummer et Jolibois paraissaient résignés, on les avait délivrés de leurs bâillons.

— Emparons-nous des armes que les Maures ont déposées sur le sable... proposa tout d'abord le sergent Jolibois, et, ma foi, au petit bonheur... la mort ou la liberté!

Le jeune Emmanuel s'associa naturellement à cette proposition.

L'abbé Savinien s'y opposa.

— Ils sont quinze contre un, dit-il; ce serait une folie, ce serait un suicide... Au nom de Dieu, je vous le défends!

— Dieu... répéta amèrement Kummer; il nous abandonne, et puisqu'il nous a ramenés sur cette plage maudite...

— C'est peut-être dans quelque secret dessein dont vous le remercierez plus tard.

Au moment même où le digne pasteur achevait cette phrase, Jolibois étendit tout à coup la main dans la direction de la mer, et s'écria :

— Voyez, mais voyez donc... là-bas!... on dirait d'un tonneau que pousse la marée et qui traîne à sa remorque un homme, ou plutôt un cadavre...

— Non, fit Emmanuel, il vient de lever un bras, je l'ai vu... Courons!...

Les quatre prisonniers s'élancèrent à la fois.

Mais les Maures les avaient déjà prévenus. Ils avaient remarqué cette nouvelle épave que leur apportait le flot. Plusieurs d'entre eux venaient de se jeter à la nage pour s'en emparer plus sûrement.

Les captifs ne purent donc que regarder.

Emmanuel et Jolibois ne s'étaient point trompés.

C'était bien une barrique; c'était bien un homme.

L'homme semblait attaché à la barrique par une sorte de lien si léger, qu'il devenait presque imperceptible à semblable distance.

Les nageurs cependant amenaient l'épave sur la grève.

Une partie des Africains s'étaient précipités tout d'abord vers la barrique; mais s'apercevant qu'elle était vide, ils se réunirent aux autres Maures rangés en cercle autour de l'épave humaine qu'on venait de déposer sur le sable.

Vainement les prisonniers s'efforçaient d'écarter ce groupe, ou du moins de voir au travers.

En se hissant sur l'épaule de ses compagnons, Wilhelm put enfin dominer toutes les têtes africaines.

Mais à peine eut-il vu, qu'il faillit tomber à la renverse et jeta un cri perçant...

Un cri de stupéfaction, de folle reconnaissance, de joie inespérée!

Dans ce malheureux qu'on retrouvait ainsi, il venait de reconnaître André Lambert.

— Que vous avais-je dit? fit l'abbé Savinien. N'est-ce pas le doigt de Dieu qui nous a conduits ici?

Mais Wilhelm n'entendit pas ces paroles; Wilhelm n'entendait plus rien.

Il venait de bondir jusqu'à André Lambert; il s'agenouillait auprès du fiancé de Marie. Il n'avait plus qu'une chose dans la pensée : savoir s'il était vivant encore, ou bien si ce n'était qu'un cadavre...

CHAPITRE XX

Quatre et un font cinq.

Deux heures environ se sont écoulées. Le soleil commence à monter sur l'horizon.

Les Arabes ont dressé leurs tentes sur la grève; ils dorment. Mais deux farouches sentinelles veillent sur les prisonniers.

A l'abri de quelques lambeaux de toile qu'ils ont obtenus à force de supplications, ceux-ci prêtent une oreille attentive au récit d'André Lambert, qui termine ainsi :

— Je tombai donc à la mer avec Diégos.

Une vague presque aussitôt nous sépara : je remontai seul à la surface.

A travers l'eau qui remplissait encore mes oreilles, j'entendis confusément la voix de Madeleine la cantinière qui me criait :

— A vous, André... à vous cette barrique!...

Une seconde vague passa sur ma tête.

Dans son remous, je sentis quelque chose se heurter à moi. Par un mouvement tout naturel, je saisis cet objet; je m'y cramponnai éperdument.

C'était la barrique que venait de me jeter la reconnaissante vivandière.

Une seconde fois, sa voix arriva jusqu'à mon oreille.

Cette voix disait :

— Notre-Dame du Laux, sauvez-le!... Prions tous Notre-Dame du Laux!...

Il est des situations suprêmes, où les croyances religieuses se saisissent immédiatement de l'âme. Moi aussi, je priai Notre-Dame du Laux; moi-même je me confiai de tout cœur à cette divine patronne des Alpes.

Et, déjà favorisé d'une recrudescence de force, je tentai de regagner le radeau.

Mais le courant, un irrésistible courant, me portait du côté diamétralement opposé.

Je ne sais quelle espérance, quelle foi s'était emparée de tout mon être, mais bien loin de m'affliger de ce malheur apparent, je me laissai aller au flot, je m'abandonnai complètement à lui.

La barrique d'ailleurs me soutenait; une vague aidant, je parvins même à l'enfourcher et à me maintenir dessus en la tenant embrassée.

Combien de temps se passa-t-il ainsi?... je l'ignore. Je n'avais besoin de faire aucun mouvement; je me laissai bercer avec une sorte d'âpre volupté.

Épuisé de fatigue, de besoin, de fièvre, je finis même par tomber dans un demi-sommeil qui n'empêchait ni mes mains de se roidir dans une vigoureuse étreinte, ni mes yeux de voir, ni mes lèvres de prier.

Presque incessamment, mais tout bas et comme dans un rêve, j'appelais à moi Notre-Dame du Laux.

A ce nom, cependant, s'en joignait parfois un autre, mais qui était également le sien : — Marie... Marie!...

Il y avait des instants encore où je raisonnais, où je me disais que le courant et la marée me portaient vers la terre, que la terre ne devait pas être loin... des instants même où je croyais la voir, la toucher de la main, y prendre pied... des mirages!...

La nuit vint.

Avec elle, le jusant.

La barrique n'avançait presque plus; mais elle était affreusement ballottée par les vagues.

Il fallut se cramponner alors, il fallut lutter.

Dans ma foi, dans mon amour, j'en trouvai l'énergie.

J'étais seul... seul et perdu dans l'immensité obscure... perdu sur une mer orageuse...

Eh! ce fut une terrible nuit, allez!... une nuit bien terrible!...

Mais le danger lui-même m'empêchait de songer à la faim, à la soif, à toutes mes autres tortures.

Et puis, que voulez-vous?... je croyais!...

Mes forces s'épuisèrent, cependant; mon corps était brisé... Une vague me renversa de la barrique, et, durant quelques secondes, je ne m'y tins plus que par l'extrémité des doigts.

N'importe, je croyais encore!...

Sous mes doigts, je sentis des trous. Une inspiration soudaine m'illumina.

D'une main, je saisis la médaille que m'avait donnée la vivandière et je dépassai de mon cou le cordon qui l'y retenait suspendue... un cordon de cuir... un assez gros cordon.

Je l'introduisis dans deux de ces trous.

A l'autre extrémité, avec le secours de mes dents, je fis un nœud coulant... dans ce nœud je passai mon poing.

Puis, anéanti, inerte, presque évanoui, je m'abandonnai à cette frêle attache.

Je ne voyais plus rien... je ne sentais plus rien... j'étais comme mort...

Mais n'importe, je croyais toujours!... et toujours avec ferveur je murmurais :

— Notre-Dame du Laux!... Marie... Marie!... Notre-Dame du Laux!...

Depuis quelque temps déjà, la marée remontait et de nouveau chassait devant elle la barrique avec une merveilleuse rapidité.

L'aube éclaira l'horizon : j'entr'ouvris les yeux... Une dernière fois, je crus apercevoir la terre... J'eus le suprême effort de la lampe prête à s'éteindre... J'agitai convulsivement les bras... Des voix humaines semblèrent me répondre...

La barrique tout à coup s'arrêta... je me sentis soulevé, non plus par des vagues, cette fois, mais par des mains... Vous savez le reste...

En m'amenant au rivage, Notre-Dame du Laux avait fait en ma faveur un premier miracle; en me réunissant à vous, mes amis, elle en fait un second.

. . . .

Il est de ces situations qu'il faut laisser deviner au lecteur. Nous ne parlerons pas de la profonde émotion, ni des touchantes étreintes qui suivirent ce récit.

Puis, sous les mains étendues de l'abbé Savinien, il y eut une commune prière.

A peine se terminait-elle, que la voix d'un des chefs maures retentit tout à coup.

— Debout! commandait-il; on se remet en marche. Kummer demanda à parler au prince Fune-Fahdime-Muhammed.

On voulut tout d'abord lui refuser cette faveur.

Il insista énergiquement.

Le prince lui-même survint sur ces entrefaites.

— Pourquoi nous traites-tu en captifs? lui demanda Wilhelm. D'où vient cette odieuse trahison? Ne te souviens-tu plus que je suis l'ami de Réginald Karney?

— Réginald Karney n'est plus le nôtre, répondit le fils du roi Zoûle. Il a voulu pénétrer un secret qu'il avait juré de ne point chercher à connaître. C'est lui qui fut le premier traître, et nous voulons l'en punir par nos rigueurs envers ceux qui ne sont peut-être que ses espions. Tonbabe, n'insiste pas davantage. C'est l'ordre de mon père; c'est la volonté de Naïdja, que les blancs ont jadis appelée Fulmen, et qui veut se venger sur vous de tout le mal que lui ont fait les vôtres. Plus un mot donc, et en marche!

La troupe tout entière s'était réunie autour du jeune chef, et tous les yatagans venaient de sortir du fourreau comme pour corroborer ses paroles.

Il fallut obéir et continuer de cheminer dans l'intérieur du désert.

Les captifs durent même voyager à pied.

Maintenant qu'on n'avait plus besoin d'eux, qu'on ne les trompait plus, on ne daignait pas les favoriser d'une monture quelconque.

L'abbé Savinien, Emmanuel et Jolibois marchaient les premiers.

Venait ensuite Kummer, qui soutenait André.

La première question de celui-ci avait été relative à la famille d'Esparville et surtout à Marie.

Wilhelm avait raconté tout ce dont il avait été témoin lui-même, jusqu'à sa séparation d'avec la caravane.

— Marie... avait murmuré douloureusement Lambert, oh! te reverrai-je jamais?...

— Te reverrai-je jamais, Lucie?... avait à son tour soupiré Wilhelm.

Emmanuel avait entendu ces deux noms, et il s'était vivement rapproché pour y joindre à son tour celui de Denise.

Les trois jeunes gens avaient passé en revue divers projets de résistance ou de fuite.

Tous étaient plus impraticables les uns que les autres.

On avait cherché ensuite à pénétrer le secret de la trahison des Maures.

— Quel peut être ce mystère, qu'on accuse Réginald Karney d'avoir surpris? avait demandé le capitaine Lambert.

— C'est celui probablement dont il espérait se servir pour démasquer votre rival, avait répondu Wilhelm. Je ne sais rien de positif à cet égard. Tout ce qu'il m'est possible de pré-

sumer, c'est que notre principal ennemi, c'est une femme... une femme qui se venge... Fulmen.

— Cette Fulmen, j'en ai déjà entendu parler. N'est-ce pas l'ancienne maîtresse du défunt frère de madame d'Esparville? N'est-ce pas la mère de cet infâme Torrellas?

— Hélas! oui; ce seul nom me sembla un présage de malheur!

— Mais quelle est donc parmi les Maures la position de cette femme?

— C'est plus qu'une reine pour eux; c'est presque une déesse.

— Sans compter, ajouta Emmanuel, qu'à la façon dont elle s'appuyait sur le roi Zaïde, il m'a bien semblé que...

— Oh! conclut avec accablement André, nous sommes perdus, bien perdus!

Vers le milieu du jour, au moment où la chaleur commençait à devenir insupportable, on fit une halte à l'endroit du premier campement des naufragés.

Outre que le repos était plus que nécessaire, il semblait aux trois jeunes gens, aux trois amoureux, que dans cet air embrasé, quelque chose encore restait de Marie, de Lucie, de Denise.

Quant à l'abbé Savinien et au sergent Jolibois, ils dormaient aussi non loin de là, celui-ci avec l'insoucieux endurcissement du soldat, celui-là avec la calme résignation du prêtre.

A l'approche de la nuit on reploya les tentes.

André Lambert était tellement faible et brisé, qu'une plus longue marche lui devenait impossible.

Kummer trouva moyen d'approcher le prince Muhammed et lui dit :

— Regarde notre compagnon!... Tu ne peux pas l'accuser d'être venu pour te trahir, celui-là... c'est l'Océan qui te l'a apporté!... L'Océan ne peut pas être complice de Réginald Karney... Vois comme il est souffrant et pâle!... Si tu t'obstines à le garder comme captif, donne l'ordre du moins qu'il soit monté sur un de tes chameaux!...

Fune-Fahdima se rendit à cet argument qui ressemblait à une prière.

André Lambert put du moins continuer sa route sans accroissement de fatigue.

Celle des quatre autres prisonniers était grande.

A peine, à chaque repas des Maures, leur donnait-on quelques gouttes d'eau, une sébile de lait, un peu de riz ou quelques racines amères.

Vers le matin on arriva au camp des Trarzas.

La plaine présentait de loin un singulier spectacle.

Des feux de broussailles avaient été allumés de toutes parts pour protéger les bestiaux contre l'approche des bêtes féroces et contre les piqûres des moustiques.

Le campement était entouré d'un cercle de feu.

Ses lueurs vacillantes se mêlaient aux premières irradiations de l'aube matinale.

Elles se heurtaient bizarrement, sans éclairer encore la nuit, toujours complète dans la vallée. Elles prêtaient aux dunes, aux tentes, aux bestiaux accroupis, aux vedettes postées çà et là, aux grands roseaux décharnés du arigot mendomi des aspects et des reflets étranges, fantastiques, infernaux.

Les captifs furent confiés à des gardiens plus hostiles encore que les précédents.

Deux heures plus tard, la tribu tout entière s'éveilla.

Hommes, femmes, enfants, ce fut à qui viendrait regarder les Européens, ce fut à qui les toucherait, les dépouillerait, les vexerait à son gré.

Évidemment les captifs étaient abandonnés désormais, abandonnés sans défense aucune à tous les caprices sauvages, à toutes les antipathies féroces de la tribu des Trarzas.

Les malheureux n'eurent quelques instants de répit qu'à l'heure du premier repos.

Tout d'abord on parut les oublier dans la distribution générale. Ce ne fut que longtemps après que la tribu tout entière se trouva rassasiée, qu'on daigna leur apporter quelques restants de chevreau bouilli, accompagnés d'une écuelle de laitage aigre.

Encore les regardait-on manger avec toutes sortes de ricanements et d'outrages.

Plusieurs fois déjà, Kummer avait demandé à parler au roi Zaïde, mais sans obtenir aucune réponse.

Il se révolta à la fin et fit tant de bruit avec ses compagnons, que les draperies de la tente royale s'écartèrent.

Le roi parut, et après s'être informé de la cause de tout ce tumulte, il s'avança lentement vers les prisonniers.

Kummer renouvela ses plaintes et ses questions de la veille.

Zaïde répondit dans le même sens énigmatique que son fils, mais avec un sentiment de haine bien plus prononcé.

Wilhelm, néanmoins, voulut s'autoriser de la protection de Réginald Karney et tenta d'effrayer le roi par des menaces.

La colère du roi maure aussitôt éclata.

— Si jamais tu répètes de semblables paroles, dit-il, pour toi comme pour tes compagnons, c'est la mort!

L'abbé Savinien semblait avoir été placé là tout exprès par la Providence pour intervenir à propos entre les Maures et leurs victimes.

Il s'avança à son tour vers Zaïde, et lui dit :

— Si nous nous soumettons sans nous plaindre à ta loi, quel sera notre sort?

— J'irai vous vendre au prochain marché des esclaves; dans six jours, nous remonterons nos tentes vers le Maroc.

— Esclaves!... se récrièrent à la fois Wilhelm et André, Emmanuel et Jolibois.

Puis, tout ce que la fierté française, tout ce qu'une juste colère peuvent inspirer de révolte, s'échappa de leurs lèvres indignées et se mêla furieusement dans l'air, tandis que l'abbé Savinien élevait silencieusement ses regards vers le ciel et semblait lui offrir en sacrifice toutes les souffrances entrevues dans l'avenir.

Zaïde lui-même eut honte de son rôle odieux; il fit un mouvement pour s'éloigner sans répondre.

Mais tout à coup se dressa derrière lui l'ombre implacable de Fulmen.

— Pourquoi donc es-tu sorti de ta tente, ô mon roi? lui demanda-t-elle d'une voix gutturale et profonde qu'assourdissaient encore les blanches draperies dans lesquelles était presque entièrement enveloppé son visage.

Zaïde se contenta de montrer dédaigneusement les captifs.

Fulmen reprit :

— Puisque leurs clameurs t'importunent, que ne les fais-tu jeter dans la prison souterraine? Une des deux fosses est encore vide, tu le sais bien.

— Soit! consentit le chef maure; agis comme bon te semblera, Naïdja.

Et il rentra dans sa tente.

Fulmen fit un geste impérieux à quelques-uns des Maures qui assistaient à cette scène, et qui s'éloignèrent aussitôt, sans doute pour exécuter l'ordre qu'elle venait de leur donner.

Puis, elle se retourna vers les prisonniers, et dardant sur eux ses yeux étincelants comme ceux de la panthère prête à fondre sur sa proie :

— Un chef blanc m'a aimée, dit-elle lentement. J'ai eu confiance en sa parole, et plus tard, il a chassé la mère et l'enfant. Le me suis déjà vengée; je me venge encore; je me vengerai toujours sur les blancs. Venez!...

Et faisant signe aux captifs de la suivre, elle marcha devant eux avec l'allure lente et majestueuse des anciennes reines numides, ses ancêtres.

Sur un geste suppliant de l'abbé Savinien, les quatre autres prisonniers obéirent.

A quelques pas de là, Fulmen s'arrêta.

Ceux qu'elle avait envoyés en avant l'attendaient en cet endroit.

Ils avaient à la main des pelles et des pioches.

— Ouvrez le cachot, commanda Fulmen.

Après qu'on eut déblayé un mètre de sable environ, les captifs aperçurent une large dalle de granit.

Au milieu de cette dalle était un anneau de fer.

Les ouvriers passèrent une sorte d'espart dans l'anneau et soulevèrent la dalle.

Un étroit escalier se trouva à découvert.

Il aboutissait à une porte perpendiculairement enchâssée dans le sable.

Un esclave noir descendit l'escalier et ouvrit la porte.

Ce fut avec un commun effroi que les Européens aperçurent alors un caveau sombre et béant.

— Voilà votre prison, dit Fulmen avec une froide et cruelle ironie. Vous allez y descendre, et Zaïde n'entendra plus ni vos plaintes ni vos menaces. Mais retenez bien ceci : Pour ceux qui tentent de s'évader de cette prison, elle devient aussitôt une tombe, et lorsque la dalle est retombée sur leurs têtes, lorsque le sable recouvre la dalle, lorsque la tribu des Vengeurs s'est éloignée, l'œil de Mahomet lui-même ne pourrait reconnaître dans l'immensité du désert la place où ceux dont je me venge sont ensevelis vivants. Descendez!...

Vainement les prisonniers voulurent tenter une résistance désespérée, ils furent écrasés par le nombre et refoulés jusque dans les profondeurs du cachot.

Au moment où la porte allait se refermer sur eux, Fulmen leur dit encore :

— Réginald Karney connaît seul mon secret... Vous aussi.

peut-être, vous le savez... Mais si Allah me laisse vivre seulement encore huit jours, jamais ni l'Anglais ni vous ne le répéterez plus à personne. Je le tiendrai aussi en mon pouvoir, cet Anglais maudit... car il viendra vous chercher, comptez-y!... mais je serai là... Qu'on ferme la porte!

Aussitôt les cinq captifs se trouvèrent plongés dans une obscurité profonde.

Il y eut entre eux d'abord un instant de silence : on eût dit cinq cadavres.

Au milieu de ce silence, ils entendirent la dalle retomber sur l'escalier, le sable retomber sur la dalle.

Puis, tout bruit s'éloigna, s'éteignit.

Ils étaient ensevelis, perdus, introuvables sous le désert.

La voix de l'abbé Savinien cependant les ranima.

— Cette femme, dit-il, a osé prétendre que l'œil de Dieu lui-même ne nous verrait plus ici; cette femme se trompe, mes enfants... Dieu nous voit; Dieu nous sauvera peut-être!...

— Tant pis pour cette méchante femelle, fit Jolibois, car si jamais je redeviens libre et que je la rencontre au bout de mon fusil... je ne vous dis que ça, monsieur l'abbé... son compte est clair!

— Silence! dit encore le saint pasteur. Au lieu de songer à nos bourreaux, pensons plutôt aux autres victimes qui sont ici : cette femme l'a avoué, il existe un autre cachot semblable au nôtre, et ce cachot n'est pas vide. Écoutons!

Tous ils prêtèrent l'oreille.

Était-ce une illusion du silence et de l'obscurité?... mais ils crurent entendre comme un appel sourd et plaintif qui arrivait à eux à travers les épaisses couches de sable au milieu desquelles ils se trouvaient ensevelis vivants.

CHAPITRE XXI

Sous le sable.

Les cinq prisonnniers sommeillent péniblement au milieu de l'obscurité la plus profonde.

Depuis combien de temps sont-ils là?... Eux-mêmes ne sauraient le dire.

Ils n'ont pas revu le soleil.

Mais à certaine chaleur dont s'est imprégné le sable qui les environne, ils présument que six fois déjà s'est renouvelé le jour.

Un autre indice semble confirmer encore ce calcul.

Six fois la porte s'est entr'ouverte ; six fois un esclave noir est venu déposer dans le cachot une amphore pleine d'eau, quelques galettes de farine de millet.

Or, le roi Zaïde a déclaré que dans six jours on partait pour le Maroc.

Cette menace est devenue presque une espérance. Qu'importe maintenant la servitude?... qu'importent les plus cruelles souffrances, pourvu du moins qu'on puisse revoir la lumière du soleil?...

— Patience! répète incessamment l'abbé Savinien ; résignation et patience! N'oubliez pas qu'auprès de nous, dans ces mêmes profondeurs sablonneuses, il y a d'autres malheureux qui souffrent, et depuis bien longtemps peut-être?...

A ce souvenir, on écoute, on cherche de nouveau sur toute la surface uniforme du souterrain obscur.

A plusieurs reprises déjà, les mêmes bruits, ou plutôt les mêmes murmures se sont répétés, mais vagues, assourdis, insaisissables.

Le matin du septième jour cependant, ils deviennent distincts.

C'est là, c'est bien là!... Non-seulement une voix appelle, mais on dirait en même temps d'une voix qui creuse.

Quelques instants s'écoulent ainsi. Plus de doute : l'une des parois du cachot semble osciller sous les mains des captifs, qui tâtonnent, ne pouvant voir.

Une certaine masse de sable se détache enfin et tombe à leurs pieds. Sous leurs mains, il s'est fait un vide.

A travers ce trou, un gémissement arrive jusqu'à leurs oreilles... le gémissement d'un inexprimable désespoir.

Puis le silence...

— Qui est là? questionne précautionneusement Kummer.

Personne ne répond.

— Ne craignez rien, ajoute à son tour André. Nous sommes comme vous prisonniers des Maures... Répondez donc... qui êtes-vous?...

Après un assez long intervalle, la voix se décide enfin à répondre.

— Peut-être me trompez-vous... mais n'importe! je préfère la mort au supplice que j'endure depuis des années... des années, oui... Il y a des années que je suis renfermé dans cette tombe, et que j'y suis seul!...

— Seul!... répétèrent avec une morne épouvante les cinq prisonniers.

La voix continua :

— Je suis victime de l'implacable vengeance d'une femme. Dans chacun des campements de la tribu des Trarzas, il existe des oubliettes dans le genre de celles-ci : je les ai tour à tour pour prison. Un seul homme a pu pénétrer jusqu'à moi. Il m'avait promis de revenir et de me sauver. Je n'ai pas eu la patience d'attendre son retour. J'ai creusé obliquement le sable pour atteindre la surface, et c'est à une autre prison que je suis arrivé! O mon Dieu, mon Dieu... c'est par trop de malheur!...

Et dans le fond de l'ouverture béante, il y eut un déchirant sanglot.

— Qui êtes-vous? interrogea de nouveau Lambert. Mais qui donc êtes-vous?

— Je me nomme...

Au moment même où le captif invisible allait dire son nom, le grincement de la porte de son cachot qui s'ouvrait tout à coup arriva jusqu'aux cinq autres prisonniers.

— Silence! fit avec effroi l'inconnu.

Puis on entendit dans le sable comme le bruit d'une bête fauve qui fuit au fond de son terrier.

Immobiles et béants, Lambert et ses compagnons continuèrent d'écouter.

Ils entendirent le bruit confus de deux voix impérieuses qui se mêlaient à une voix suppliante...

Puis la porte qui se refermait...

Puis plus rien... rien!

Après un long silence, Wilhelm dit à voix basse :

— Ce malheureux viendrait-il d'être entraîné dans un autre sépulcre, au moment même où il trouvait dans celui-ci, sinon des sauveurs, au moins des compagnons d'infortune?...

— Il est un moyen bien simple de nous en assurer, fit Jolibois : agrandissons cette ouverture, et passons de l'autre côté!

— Mais... observa vivement Emmanuel, mais si l'on s'est aperçu de l'existence de cette communication... si les Maures venaient maintenant nous rendre visite?...

— Rien de tout ceci ne me semble à craindre, fit Kummer; néanmoins, je crois qu'il est sage d'attendre quelques instants.

— Non, conclut André Lambert. Je ne saurais dire ce que j'éprouve, mais la voix de ce malheureux m'a étrangement remué le cœur. Restez ici, si bon vous semble, et faites sentinelle... moi, je passe.

L'orifice aussitôt fut élargi, Lambert y disparut, derrière lui, Jolibois... puis Kummer.

Emmanuel et Savinien restèrent en sentinelle.

Cette sorte de conduit avait juste la largeur d'un homme et descendait par une pente assez rapide, ce qui prouvait à la fois, et que l'autre cachot était bien plus profondément enfoncé dans les entrailles du désert, et que le prisonnier inconnu avait parfaitement pu se tromper dans la direction oblique de ses travaux souterrains.

André parvint bientôt à leur extrémité première.

Elle aboutissait dans l'angle le plus éloigné de la porte, et conséquemment pouvait échapper à tous les regards.

Wilhelm et Jolibois se redressèrent bientôt à côté d'André.

Tous les trois, ils appelèrent, ils cherchèrent, ils tâtonnèrent vainement dans la nuit.

Évidemment le prisonnier avait disparu.

— Peut-être nous a-t-il laissé quelque indice, quelque avertissement, dit Lambert, en qui semblait s'éveiller un étrange instinct. Ah! si nous avions de la lumière...

— Je puis en faire, moi, proposa Jolibois.

Une fois déjà (nous avons omis de le dire), le sergent Jolibois avait réalisé cette apparente impossibilité. Malgré le pillage auquel avaient été soumis les prisonniers, il avait su dérober aux regards des Maures une pierre à fusil, quelques lambeaux d'amadou, un morceau de fer.

Lors de l'exploration du premier cachot, une flamme en avait éclairé les parois sablonneuses.

Cette clarté n'amenant aucun résultat, on était convenu d'en conserver le secours pour une occasion suprême.

Le moment était venu.

Jolibois battit le briquet; Wilhelm et André déchirèrent quelques lambeaux de leurs chemises, et les étincelles y tombant les enflammèrent.

Cette torche improvisée à la main, Lambert parcourut le cachot.

Ses deux compagnons le suivaient, regardant de toutes parts.

Quelques caracteres tracés dans le sable frapperent les yeux de Wilhelm.

On en approcha la flamme.

Ces trois mots apparurent alors distinctement :

A Réginald Karney.

Ils paraissaient avoir été tracés déjà depuis plusieurs jours, et comme dans l'incertitude encore de ce qui serait écrit au-dessous.

Tout d'abord on n'y remarqua rien.

Mais en examinant de plus pres, on distingua une seconde ligne qui venait évidemment d'être tracée à la hâte et comme avec l'ongle.

Cette seconde ligne contenait ces quatre mots :

Parti pour le Maroc.

— Attendez ! fit Kummer, frappé d'une inspiration soudaine.

Et prenant le morceau de fer dont Jolibois s'était servi pour battre le briquet.

Sont partis également Kummer et quatre autres naufragés, qui comptent sur vous. Mais n'agissez qu'avec prudence; les Trarzas sont maintenant vos ennemis; la haine de Fulmen rêve en vous une dernière victime.

Au moment où Wilhelm achevait ce dernier mot, la voix d'Emmanuel rappela tout à coup les trois explorateurs.

Ils s'empressèrent de repasser dans l'autre compartiment, où bientôt ils se trouvèrent réunis de nouveau tous les cinq.

Il était temps.

La porte s'ouvrit.

— En haut, les prisonniers! cria une voix; voici l'instant du départ!

Cette fois, on s'empressa d'obéir.

Dire la joie qu'éprouvèrent les captifs en revoyant la lumière, en respirant de nouveau le grand air, ce serait impossible.

C'était pour ainsi dire une résurrection, c'était presque la liberté.

La tribu des Trarzas achevait de lever ses tentes aux derniers rayons du soleil couchant et formait dans la vaste plaine un pittoresque spectacle.

Vainement les captifs cherchèrent des yeux le roi Zaïde, le prince Fune Fatdime-Muhammed, la toute puissante Fulmen.

Ils avaient disparu tous les trois : sans doute ils étaient partis en avant.

La première pensée des captifs fut une espérance de fuite, mais cette espérance presque aussitôt s'évanouit.

Une vingtaine d'hommes armés de fusils s'étaient échelonnés autour d'eux.

Celui qui paraissait commander ce détachement spécial s'avança vers Kummer et lui dit :

— Chacune de ces armes est chargée de deux balles. Si l'un de vous ne règle pas absolument sa marche sur la nôtre, tous à l'instant nous tirons sur lui. Tel est l'ordre du roi Zaïde.

Il ne restait plus qu'à se résigner.

Bientôt les serviteurs se mirent en marche avec les bestiaux sur lesquels étaient montés les enfants et les femmes de la tribu.

Un peu après, s'ébranla une première troupe de guerriers.

Puis les captifs et leurs gardiens; enfin l'arrière garde, qui se composait d'au moins cent hommes armés jusqu'aux dents.

On avança vers l'ouest durant toute la nuit... une nuit toute d'azur et d'étoiles. Le calme était profond, l'air empreint d'une enivrante fraîcheur. La lune bientôt se leva. Les dunes reprirent leur plus fantastique aspect, et, sur leur uniformité ruisselante de lumière, c'était un magique spectacle que de voir se dérouler la longue caravane, qu'accidentaient çà et là les hautes têtes balancées des dromadaires et les armes brillantes, à la pointe de chacune desquelles semblait cheminer un diamant.

Au point du jour, on aperçut la mer, et l'on campa sur ses bords.

En arrivant à cette halte, les prisonniers s'étaient étendus sur le sable et profondément endormis.

A leur réveil, ils aperçurent à l'autre extrémité du camp la tente royale, celle du prince et celle de Fulmen.

Autour de cette dernière allaient et venaient des gardiens semblables à ceux qui veillaient sur les cinq prisonniers.

A cette vue, une idée soudaine traversa le cerveau d'André Lambert.

Le captif du second cachot devait se trouver sous cette tente.

Il communiqua ce soupçon à ses compagnons, qui tous le partagèrent.

On s'efforça de se rapprocher de la tente en question, mais ce fut vainement.

La consigne était de retenir les cinq Européens dans l'endroit qui leur avait été assigné.

Ne pouvant mieux, on regarda de loin.

La journée s'écoula tout entière sans que rien justifiât cette attention obstinée.

Le soir approchait.

Personne ne semblait encore songer au départ.

Kummer s'étonna de la prolongation de cette halte, et il interrogea l'un des soldats à ce sujet.

— Nos éclaireurs, répondit-il, sont allés demander passage à la tribu des Ouadlims dont nous devons traverser cette nuit le territoire. On attend leur retour.

Au coucher du soleil, aucun de ces émissaires n'avait encore reparu.

Zaïde néanmoins résolut de passer outre, et l'ordre du départ fut donné.

Au milieu de la confusion qui s'ensuivit, André Lambert, qui ne quittait pas des yeux la tente où il soupçonnait le captif mystérieux, remarqua tout à coup que les rideaux de cette tente s'agitaient.

Bientôt Fulmen en sortit.

Derrière Fulmen, deux esclaves noirs traînaient un vieillard enveloppé dans une robe brune, sur laquelle retombait une longue barbe blanche.

Ce devait être lui.

On le fit monter sur un chameau.

Fulmen ne tarda pas à s'y asseoir à son tour.

L'avant-garde allait partir.

Tout à coup des cris retentirent au loin.

Un homme parut bientôt au sommet des dunes.

C'était un des éclaireurs. Il accourait sur un dromadaire lancé à toute vitesse.

Il mit pied à terre devant la tente royale ; il y entra.

La tribu tout entière semblait immobilisée dans une anxieuse attente.

Bientôt de sourdes rumeurs commencèrent à se répandre. Elles arrivèrent jusqu'au détachement qui gardait les prisonniers.

Kummer prêta l'oreille et finit par comprendre que les Ouadlims refusaient le passage, ou, du moins, qu'ils y mettaient une condition outrageante pour la dignité des Trarzas.

Cette condition était la délivrance immédiate de tous les Européens qu'ils retenaient en captivité.

Cette délivrance était demandée au nom de Réginald Karney, l'ami de tous les Maures.

En cas de refus, Réginald Karney devait marcher à la tête des Ouadlims, afin d'obtenir satisfaction par les armes.

Wilhelm Kummer s'empressa de communiquer cette heureuse nouvelle à ses compagnons.

Selon toute probabilité, Réginald était arrivé chez les Trarzas quelques instants après le départ de la tribu. Ne trouvant plus personne sur les bords du Marigot, il était descendu dans les oubliettes, dont il connaissait le secret.

Il avait lu l'avertissement tracé dans le sable, et non-seulement il avait échappé à la trahison des Trarzas, tournés contre lui par Fulmen, mais encore il avait eu le temps de les devancer auprès des Ouadlims et de s'en faire de redoutables alliés.

Mais les Trarzas étaient fiers, belliqueux, et ne semblaient nullement disposés à obéir à la menace.

Une violente colère se propagea rapidement parmi eux, elle faillit même devenir fatale aux captifs, cause innocente de la guerre qui allait éclater.

Des furieux se ruèrent de toutes parts vers les Européens. On les saisit, on les terrassa; déjà des armes de toute espèce étaient levées sur leurs têtes.

— Arrière! s'écria tout à coup la voix irrésistible du roi Zaïde; arrière tous, et qu'on laisse momentanément ces Toubabes! Si nous sommes vaincus, il sera toujours temps de nous venger; mais les Trarzas sont toujours vainqueurs. Préparons-nous à combattre!

Un enthousiasme guerrier accueillit ce commandement et fit une heureuse diversion qui sauva la vie des prisonniers.

La nuit se passa tout entière en préparatifs de combat.

Les Européens ne dormirent pas plus que les Maures. Eux aussi se concertaient ensemble, et du regard plus encore que de la voix, ils se disaient :

— Soyons vigilants, soyons alertes, et tâchons de profiter de toutes les circonstances qui pourront nous permettre de venir en aide à nos amis.

Par malheur, les Maures avaient prévu ce cas. Deux officiers survinrent vers la fin de la nuit et firent garrotter les captifs.

Tandis qu'on exécutait cet ordre, une ombre féminine glissa sur le sable.

C'était Fulmen, enveloppée dans son burnous blanc.

En passant, elle laissa tomber sur les victimes un long regard altéré de vengeance.

Jolibois ne put s'empêcher de murmurer :

— C'est encore un de tes coups de griffe, tigresse maudite, et si tu t'étais trouvée là tout à l'heure pour fermer la bouche à ton royal esclave, nous ne serions probablement plus vivants... Mais nous le sommes encore, grâce au ciel ! Patience !... si jamais je peux te tenir à mon tour...

Il n'acheva pas ; Wilhelm venait de lui fermer la bouche.

Fulmen s'éloigna.

Le jour cependant ne se montrait pas encore.

Brisés de fatigue, les prisonniers finirent par se laisser aller au sommeil.

Quelques heures plus tard, une vive fusillade les réveilla tout à coup.

C'était la bataille qui commençait.

CHAPITRE XXII.

Ouadlims et Trarzas.

Depuis deux heures déjà la bataille déroule ses sanglantes péripéties sur la plage africaine.

Ce n'est point un combat d'Européens, un combat par grandes masses et que règle la tactique, non ; c'est une lutte où tous les combattants sont disséminés, dix par dix, cinq par cinq, un contre un ; où chacun choisit son ennemi ; où chacun fait assaut de ruse, de souplesse et de férocité ; un combat de sauvages contre des sauvages, un combat de jaguars contre des panthères, un combat de tigres contre des lions.

Les lions, ce furent d'abord les Ouadlims ; leur attaque avait été d'une impétuosité foudroyante.

De la base comme du sommet de toutes les dunes, de toutes parts ils s'étaient élancés à la fois sur leurs ennemis et les avaient contraints à rétrograder jusqu'au bord de la mer, où durant quelques instants les Trarzas restèrent étroitement acculés.

Mais un incident imprévu avait tout à coup changé la face du combat.

Une balle frappa le roi Zaïde en pleine poitrine ; il tomba mort.

Fulmen aussitôt s'élança vers le cadavre, le souleva dans ses bras et se précipita vers les Ouadlims en criant :

— A moi les Trarzas !... Vengeance !... vengeance !...

— Vengeance !... répéta Fune-Fahdime, qui le premier s'élança sur les pas de Fulmen, et, la déchargeant du cadavre royal, s'en fit tout à la fois un étendard et un bouclier.

De l'autre main il brandissait une zagaie.

Fulmen aussi s'était armée, Fulmen aussi frappait.

Ce double exemple électrisa les Trarzas. Ils bondirent tous à la fois en avant ; ils eurent un tel élan de désespoir et de rage, que les Ouadlims plièrent sous le choc et reculèrent à leur tour.

De nouveau la bataille s'éparpilla en cent combats particuliers.

De la place où se trouvaient les captifs, aucune des scènes de cet acharné carnage ne pouvait leur échapper.

Il vint un moment où leurs gardiens s'éloignèrent, irrésistiblement attirés par la lutte, à laquelle ils voulaient prendre part.

Les captifs aussi auraient voulu combattre pour une cause qui surtout était la leur.

Mais ce fut en vain qu'ils essayèrent de rompre les cordes par lesquelles ils étaient garrottés.

Réduits à l'impuissance, ils regardèrent.

La grève sablonneuse présentait en ce moment un spectacle terrible, inouï, incroyable.

Le chef-d'œuvre de Decamps, *la Bataille des Cimbres et des Teutons*, pourrait seul en donner une idée.

Partout des groupes enlacés, bondissant, et qui joignaient à leurs gestes désordonnés de longs cris ressemblant à des cris de bêtes féroces.

Çà et là, sur la surface onduleuse et jaune du champ de bataille, des monticules noirs et des taches rouges ; c'étaient des cadavres, c'était du sang.

Les Trarzas conservaient leur avantage.

Vainement les Ouadlims cherchaient à reprendre l'offensive, ils rétrogradaient encore, ils rétrogradaient toujours.

Parfois, de leurs bandes tout entières disparaissaient derrière une dune. Les Trarzas s'élançaient avec impétuosité vers cette dune. Mais à peine l'avaient-ils dépassée, que les Ouadlims reparaissaient tout à coup de l'autre côté et chargeaient de nouveau leurs ennemis, mais cette fois par derrière.

D'autres fois, des amas tout entiers de cadavres se relevaient soudainement et, vainqueurs par ce subterfuge, ils terrassaient leurs adversaires surpris et les laissaient gisants derrière eux, bien certains qu'ils ne se relèveraient pas.

Une chose cependant surprenait les prisonniers.

Ils avaient entendu dire que Réginald Karney marchait à la tête des Ouadlims, et jusqu'alors dans la mêlée, Kummer n'avait pas encore reconnu Réginald Karney.

La victoire parut enfin se décider pour les Trarzas.

Après un dernier retour sur eux-mêmes, après un suprême effort, les Ouadlims disparurent entièrement derrière une sorte de rempart sablonneux qui s'étendait entre deux dunes beaucoup plus élevées que les autres.

Les Trarzas jetèrent une frénétique clameur de victoire et s'élancèrent au pas de course sur la pente assez escarpée de cette espèce de rempart.

Sans nul doute, en descendant le revers, ils allaient achever d'écraser, d'anéantir leurs adversaires vaincus.

— Tout est fini ! murmurèrent tristement les prisonniers. Cette espérance avortée n'aura servi qu'à rendre notre position plus affreuse encore. Qui sait même si les vainqueurs ne vont point immédiatement se venger sur nous ?...

— Nous sommes flambés ! ajouta philosophiquement Jolibois.

Tout à coup, au moment même où les Trarzas allaient atteindre la crête du renflement sablonneux, une longue ligne d'un bleu sombre en surgit comme par enchantement.

Sur cette ligne bleue, courut comme un ruban lumineux ; puis, le bruit de la fusillade arriva jusqu'aux oreilles des prisonniers.

Mais ce n'était plus la fusillade intermittente et saccadée des Africains ; c'était le bruit de la foudre réglé par la discipline européenne, c'était un véritable feu de peloton.

Les Trarzas jetèrent un cri d'épouvante, les prisonniers un cri de joie.

Ces derniers venaient de reconnaître les uniformes français.

Éclairé par une réflexion soudaine, Wilhelm Kummer s'écria :

— Ce sont les soixante-trois hommes débarqués au cap Mirick !... Ce sont bien eux... oui !... je reconnais le capitaine Petit qui les commande !...

Wilhelm Kummer ne se trompait pas.

Après avoir obtenu l'intervention armée des Ouadlims, Réginald Karney était immédiatement reparti au-devant des trois marabouts envoyés à la rencontre des soixante-trois naufragés ; après quelques heures de marche, il les rejoignit heureusement.

Cette dernière caravane avait également souffert de la soif, de la faim, de la chaleur ; mais elle se composait presque entièrement de soldats ; mais ils s'étaient donné un chef qui avait su maintenir la discipline parmi eux. De plus, les marabouts les avaient rejoints depuis déjà deux jours, et les vivres apportés par eux avaient largement rétabli les forces morales et physiques de la caravane.

Réginald Karney s'aboucha immédiatement avec le capitaine Petit et lui raconta en peu de mots ce qui se passait.

— En avant ! s'écria tout aussitôt le jeune capitaine ; en avant, mes amis !... il s'agit de sauver les camarades.

La caravane possédait un baril de poudre, une quantité suffisante de balles, et cinquante fusils aux mains d'excellents tireurs.

Réginald et ses marabouts étaient également armés.

La distance fut franchie avec la rapidité que donne l'enthousiasme.

Le lecteur sait à quel moment ce secours inespéré arriva sur le champ de bataille.

La victoire des Trarzas se changea aussitôt en une complète défaite.

Surpris, mitraillés, épouvantés, ils prirent immédiatement la fuite.

Les Ouadlims tout au contraire revinrent à la charge.

Vainement le prince Mohammed s'efforça de rallier ses soldats : une terreur panique s'était emparée d'eux.

A peine quelques chefs se rangèrent-ils auprès de leur nouveau roi, qui se fit tuer héroïquement à leur tête.

A partir de ce moment, la bataille ne fut plus qu'un épouvantable carnage.

Les Ouadlims se vengeaient.

Quant aux prisonniers, ils avaient réuni leurs voix pour crier de loin

— Réginald !... A nous, Réginald Karney !..

Le brave gentleman avait entendu. Il s'était empressé d'accourir avec ses quatre marabouts.

Les captifs leur avaient tendu leurs mains garrottées.

Ils étaient libres...

Mais ce n'était pas assez de la liberté. Pour André Lambert surtout, pour Emmanuel et pour Jolibois, qui tous trois étaient des soldats, il leur fallait une part dans la bataille.

Des fuyards passèrent près d'eux; Jolibois les menaça; ils voyaient des armes entre les mains de Réginald et de ses amis; ils jetèrent les leurs sur le sable.

— A nous! s'écria le bouillant Jolibois. Voilà assez longtemps que je souffre le supplice de Tantale en voyant qu'on se bat sans moi et pour moi! En avant, les amis!... Chacun son tour... en avant!...

Emmanuel et Lambert s'étaient élancés sur ses pas.

Mais la lutte déjà touchait à son terme; il ne restait plus qu'à égorger des vaincus.

André et Emmanuel s'arrêtèrent. Jolibois les imita; mais il était furieux de ne pouvoir plus se venger.

Tout à coup ses regards se portèrent vers la tente royale.

Une vive animation se manifestait parmi quelques derniers chefs trarzas, qui paraissaient s'être réunis pour protéger la fuite de quelque personnage important de la tribu.

Le gigantesque cou d'un dromadaire s'allongea derrière les tentes, et l'animal presque aussitôt partit au galop.

Sur sa croupe docile il emportait le mystérieux captif et Fulmen.

— Voilà mon affaire! s'écria Jolibois. A toi, Fulmen... tu sais ce que je t'ai promis, tigresse!...

Avant qu'Emmanuel et Lambert eussent pu l'arrêter, déjà la balle était partie.

On vit Naïdza chanceler... puis tomber.

— Au prisonnier, maintenant!... cria triomphalement Jolibois.

Et il se prit à courir vers le dromadaire qui venait de s'arrêter aussitôt après le coup de feu.

André Lambert et Emmanuel le suivirent.

Déjà, d'un autre côté, Réginald et ceux qui l'entouraient s'étaient élancés dans la même direction.

Ils arrivèrent presque en même temps les uns et les autres.

Fulmen gisait sur le sol, immobile et livide : elle était morte.

La balle de Jolibois lui avait traversé la poitrine.

Dans la mort même elle conservait encore son étrange beauté et son expression de haine vengeresse.

Non loin d'elle était étendu le vieillard que le brusque arrêt du dromadaire avait également fait tomber.

Mais aucune blessure n'avait résulté pour lui de cette chute; il était seulement évanoui.

Les trois marabouts s'empressèrent de lui donner leurs soins.

— Quel est ce vieillard? demandèrent à la fois les prisonniers, notamment André Lambert.

Réginald Karney se retourna vers Wilhelm Kummer et lui répondit :

— C'est celui sur lequel je compte pour vous tenir ma promesse. C'est le vieux gentilhomme que, depuis dix ans, on croit mort. C'est le frère de madame d'Esparville; c'est le marquis de Torellas.

CHAPITRE XXIII.

Une heure trop tard.

Nous avons déjà décrit un campement mauresque, nous n'y reviendrons pas à propos de celui des Ouadlims.

Comme chez les Trarzas, c'était aux abords d'un marigot salé, au milieu d'une sorte de prairie, où passaient de nombreux bestiaux, et qu'entouraient de toutes parts des tentes diversement bariolées.

Pénétrons sous l'une d'elles. Nous y retrouverons Réginald Karney, entouré de tous ceux de nos personnages dont il a été le sauveur.

— Ainsi, demande André Lambert avec une fébrile impatience, ainsi nous ne partons pas encore ce matin?

— Non, mais ce soir.

— Trois jours déjà de perdus... trois jours!...

— Il était impossible de faire autrement, explique le gentleman; la loi religieuse des Ouadlims s'y opposait. Après une bataille, cette loi leur commande de rapporter à l'antique sépulture de la tribu les dépouilles mortelles de ceux qui, dans la dernière lutte, ont succombé. Pour rien au monde, ils n'auraient failli à ce pieux devoir.

— Mais ne pouvions-nous pas partir sans eux?

— C'eût été une grande imprudence. Les Trarzas, bien que vaincus, errent encore sur cette côte, et si nous n'avions pas pour nous protéger une force imposante, ils vengeraient sur nous leur défaite. D'ailleurs, il nous fallait remonter jusqu'au marigot des Ouadlims pour renouveler nos munitions et pour réunir des vivres suffisants à notre voyage. Croyez-moi donc, André, ce retard était nécessaire, et vous ne devez le regretter en aucune façon, puisque vous êtes certain maintenant de démasquer votre rival et de le faire rentrer dans l'obscurité dont il n'aurait jamais dû sortir.

En disant ces mots, Réginald montrait le noble visage du vieux gentilhomme, qui était étendu sur une couche de varech, à l'autre extrémité de la tente, et qui commençait seulement à se réveiller.

André Lambert oublia soudainement toutes ses angoisses pour s'empresser au chevet du vieillard, pour lequel il se sentait au cœur une étrange affection.

Cette affection s'était surtout augmentée depuis qu'il connaissait les malheurs du vieux marquis de Torellas.

Nous devons en résumer ici le récit.

Le frère de madame d'Esparville avait atteint sa trente-cinquième année sans songer encore au mariage. Il menait l'existence presque orientale des riches colons. La dernière de ses favorites avait été la Mauresse Fulmen.

Cette femme exerçait une grande influence sur son esprit. Elle venait de lui donner un fils. Elle avait conçu l'ambition de devenir marquise de Torellas, et la plupart des Sénégambiens croyaient à ce mariage, dont on parlait hautement dans toute la colonie.

La famille cependant voyait cette mésalliance avec un vif déplaisir. Madame d'Esparville surtout fit tous ses efforts pour ramener son frère à des sentiments plus dignes de son nom.

La maîtresse, cependant, allait triompher, lorsqu'une des amies de la sœur, une compagne de couvent, vint tout à coup rendre visite à celle-ci.

C'était une jeune personne d'un grand nom, d'un adorable caractère et d'une merveilleuse beauté.

M. de Torellas en devint éperdument amoureux; il l'épousa.

Fulmen avait été vaincue. Elle refusa tous les dons que voulut lui faire son ancien amant, et n'emportant que son fils, elle s'en retourna au désert, ainsi qu'une nouvelle Agar. Mais avant de partir elle avait dit qu'elle se vengerait.

Une année s'écoula sans que rien vînt rappeler cette menace.

La marquise de Torellas devint mère à son tour : elle eut également un fils.

A peine eut-elle pu lui donner les premiers embrassements, qu'un mal terrible frappa subitement la jeune mère : elle y succomba.

Tous les médecins de la colonie s'accordèrent à dire qu'elle était morte empoisonnée.

Ce fut vainement qu'on chercha à soulever le voile qui recouvrait ce crime mystérieux.

Le marquis de Torellas resta seul avec l'enfant que lui avait donné la marquise, et sur lequel s'étaient concentrées toutes ses affections.

Six mois plus tard, cet enfant disparut; et comme on ne put retrouver la trace de l'esclave qui le gardait, comme des empreintes sanglantes furent découvertes aux environs de l'habitation, les animaux féroces furent seuls accusés de ce malheur.

Le désespoir du malheureux père fut terrible.

Pendant près de six mois, on craignit pour ses jours; pendant plusieurs années, on trembla pour sa raison.

Lorsque enfin il surmonta cette crise douloureuse, il avait vieilli de vingt ans, il était brisé, anéanti, méconnaissable.

— C'est un châtiment de ma conduite passée, répétait-il toujours. Dieu m'a puni d'avoir chassé Fulmen et son enfant!

De cette croyance au désir de réparer ses torts il n'y avait pas loin.

M. de Torellas fit rechercher Fulmen.

La fière Mauresse refusa de venir.

Elle était alors toute-puissante sur le roi des Trarzas. Elle ne voulait pas se retrouver face à face avec madame d'Esparville.

Un instant vint où ce dernier prétexte n'exista plus.

Les événements révolutionnaires avaient fait passer le Sénégal sous la domination anglaise. M. d'Esparville avait refusé le serment qu'on exigeait de lui et, renonçant héroïquement à sa fortune, il était parti pour la France.

Après le départ de sa sœur, le marquis de Torellas se trouva plus seul que jamais. Il fit faire de nouvelles tentatives auprès de Fulmen : elle consentit à venir enfin.

Ce n'était pas une maîtresse qu'il allait revoir; c'était une

ancienne amie qui venait consoler ses derniers jours.

C'était surtout un fils qu'il allait embrasser.

Fulmen reparut, toujours belle, mais impérieuse, étrange, conservant dans sa mémoire tout le souvenir amer du passé.

Quant à l'enfant, il ne témoigna jamais à son père qu'une affection pleine de contrainte et de froideur. On eût dit qu'avec le lait de sa mère, il avait sucé son ressentiment.

Les choses allèrent ainsi jusqu'à ce que Fulmen se fût bien et dûment réinstallée dans la maison.

Puis soudainement une métamorphose complète s'accomplit en elle. Elle redevint souriante, empressée, presque affectueuse.

L'enfant aussi changeait. Il suivait l'exemple de sa mère. Il marchait d'accord avec elle vers un même but.

Ce but, quel était-il? Le marquis ne le soupçonnait même pas. Il était heureux de se sentir renaître à l'espérance de l'avenir; il se prenait à aimer davantage encore chaque jour le fils de Fulmen.

Lorsque la Mauresse l'eut amené là, elle changea pour la seconde fois de batterie.

Elle déclara qu'elle voulait retourner au désert.

Ce départ, celui surtout de l'enfant, c'eût été la mort de M. de Torellas.

Il les supplia de rester tous les deux.

— Soit! consentit Fulmen; mais à une condition... Légitimez la naissance de mon enfant; épousez-moi!

La Mauresse en revenait obstinément à son ancien rêve: elle voulait être marquise de Torellas.

Mais le marquis n'était plus sous l'empire de la passion; mais il avait juré sur la tombe de sa femme de ne jamais former d'autre lien; mais il était redevenu fidèle observateur de cette loi morale des colonies qui rejette le mélange des races.

Il refusa.

Fulmen se laissa surprendre par l'imprévu de cette défaite et, dans sa première colère, dans ses nouvelles menaces, elle trahit le secret de ses vengeances passées.

C'était elle qui avait empoisonné madame de Torellas; c'était elle qui avait enlevé l'enfant et qui était allée le jeter à la mer.

A cette monstrueuse révélation, l'âme du marquis se révolta tout entière; une révolution complète s'opéra en lui. Il se prit à haïr cette femme, à haïr son enfant, et, dans sa colère, il les chassa tous les deux.

Fulmen ne répondit rien et sortit.

Un an plus tard, la famille d'Esparville apprenait la mort du marquis de Torellas; mais si la sœur eût été là pour prier sur la tombe de son frère, elle eût prié sur une tombe vide.

Le lendemain des funérailles, au milieu d'une nuit obscure, le corps du marquis avait été enlevé par les Trarzas. Le marquis n'était qu'endormi.

Endormi par un narcotique africain que lui avait fait verser Fulmen et qui donnait au sommeil toutes les apparences de la mort.

Lorsqu'il était revenu à lui, il était enseveli dans une des deux oubliettes profondément creusées sous le sable.

Là presque chaque jour, Fulmen venait insulter sa victime et la torturer sans pitié.

Parfois son digne rejeton descendait aussi et il outrageait son père.

— Malgré toi, mon fils sera ton héritier, disait la femme.

— Malgré vous, mon père, disait l'enfant, je porterai votre nom.

Tel avait été le but, telle était surtout l'espérance de Fulmen.

Tout d'abord, cette espérance parut se réaliser.

Les lettres que le marquis avait écrites à Fulmen pour la faire revenir reconnaissaient la naissance de l'enfant et lui constituaient une sorte de droit.

Les autorités anglaises s'y montrèrent favorables, en haine surtout de M. d'Esparville, qui jadis avait manifesté des sentiments par trop français.

Un instant même la Mauresse et son fils furent mis en possession des biens immenses du marquis de Torellas.

On s'en souvient, M. d'Esparville fit alors un voyage au Sénégal. Il y eut procès, procès gagné par lui. Les preuves invoquées par Fulmen avaient été reconnues insuffisantes.

La Mauresse s'en retourna chez les Trarzas, le cœur plein de rage, et dans son esprit cherchant déjà des représailles.

En arrivant, elle avait trouvé le moyen de prendre sa revanche. Elle voulut imposer à sa victime un testament formel, un testament antidaté.

Le vieillard repoussa énergiquement cette nouvelle infamie.

Durant près de dix années, Fulmen chercha à vaincre sa résistance par toutes les tortures imaginables.

Le vieillard résista héroïquement à tout.

Mais une nuit, la Mauresse descendit dans le cachot et dit à sa victime:

— Ta sœur est de retour au Sénégal, ainsi que son mari, ainsi que ses sept enfants. Si tu ne signes pas ce papier, je te le jure... et tu me connais... tous ils meurent!

Cette atroce menace reposait sur un mensonge insigne. La famille d'Esparville était encore en France et ne songeait nullement à revenir au Sénégal.

Le vieillard cependant crut Fulmen; sa tête enfin se perdit: il signa.

De là la réapparition du fils naturel avec le testament qui le reconnaissait pour héritier du marquis de Torellas, et qui, bien que portant une très-ancienne date, semblait d'une écriture toute récente, on s'en souviendra peut-être.

De là la ruine de M. d'Esparville.

Afin de gagner son procès en dernier ressort, le prétendu marquis de Torellas avait dû se rendre à Paris.

Il y avait rencontré Marie; il s'était épris pour elle d'un immense et soudain amour.

Le raisonnement suivant lui revint en outre à l'esprit: Si jamais la vérité vient à se découvrir, mais que je sois l'époux de Marie d'Esparville, je reste marquis de Torellas quand même.

Le lecteur doit comprendre maintenant l'inflexible volonté avec laquelle avait été suivi ce plan, ainsi que tous les autres détails qui jusqu'alors avaient pu conserver dans son esprit quelques aspects obscurs.

Maintenant que tout est devenu parfaitement lucide dans ce récit, reprenons-en la suite.

. . . .

André Lambert s'était donc empressé auprès du vieux gentilhomme se réveillant, et qui lui avait dit:

— Ne craignez plus rien... J'ai pu apprécier tout votre amour pour ma nièce Marie... Elle sera votre femme, je vous le jure.

— Mais la famille d'Esparville doit être depuis longtemps arrivée à Saint-Louis; si nous arrivions trop tard?...

— Trop tard!... Que pouvez-vous appréhender?... nous partons ce soir.

André Lambert ne répondit plus rien; mais il avait le cœur enfiévré par un étrange pressentiment, et cette dernière journée lui parut longue comme un siècle.

Pour les autres Européens l'attente fut moins insupportable. Ils avaient devant les yeux le spectacle des cérémonies bizarres par lesquelles les Ouadlims célébraient leur victoire et les funérailles des glorieuses victimes qu'elle avait faites.

Au déclin du jour enfin, tout se termina par un majestueux *salam*.

Après cette prière mahométane, qui ressemblait à un *Te Deum*, le signal du départ fut donné.

Nous ne nous étendrons pas sur la marche de cette dernière caravane à travers le désert. Le lecteur connaît déjà l'uniformité des aspects que présentait cette route, les chaleurs inouïes qu'on devait y supporter, et toutes les souffrances qu'entraîne une semblable excursion au moment du solstice d'été.

André Lambert et ses compagnons furent moins malheureux cependant que ceux qui les avaient précédés sur ce pénible chemin.

Ils étaient montés sur des chameaux; ils n'avaient à redouter ni la faim ni la soif; ils avaient pour les accompagner et les défendre la tribu tout entière des Ouadlims.

Mais de même que la température n'était supportable que pour les indigènes, de même la nourriture et la boisson étaient loin d'être satisfaisantes pour les estomacs européens.

Parmi les soixante-trois hommes que commandait le capitaine Petit, il y eut deux matelots qui moururent durant la route, et trois soldats qui devinrent fous. Tel est souvent dans ces régions l'effet des coups de soleil.

La protection de Réginald Karney couvrit sans cesse Wilhelm Kummer et ses amis. Ils eurent encore pour eux les sympathies toutes particulières du roi des Ouadlims.

C'était un jeune et superbe Maure, qu'on appelait Hamet el Cossim. Il était très-avide de la conversation de Wilhelm Kummer et de Réginald Karney, les seuls avec lesquels il pût se faire comprendre. Sans cesse il était auprès d'eux; sans cesse il les interrogeait sur les derniers événements accomplis en Europe au commencement du siècle, et notamment sur l'empereur Napoléon, dont la merveilleuse histoire était parvenue jusque dans les profondeurs inexplorées du Sahara.

L'abbé Savinien continuait son rôle de consolation et d'encouragement.

Le sergent Jolibois se familiarisait rapidement avec les Maures. Il avait imaginé tout un système de pantomime pour se faire comprendre d'eux et charmer les ennuis du voyage. Parfois même, lors des haltes, il s'aventurait jusqu'aux tentes réservées aux Mauresses, sur les lèvres purpurines desquelles sa gesticulation galante amenait de fréquents sourires.

Emmanuel allait tantôt vers Kummer et tantôt vers André. Il parlait de Marie d'Esparville avec celui-ci, avec celui-là de Lucie, avec tous les deux de Denise.

Quant à André Lambert, il restait presque constamment auprès du vieux marquis de Torellas, qu'il entourait des soins les plus touchants et de qui chaque jour il recevait de nouvelles assurances de bonheur.

Une affection de plus en plus réciproque et de plus en plus vive se développait étrangement entre eux.

Le voyage dura douze jours environ.

On atteignit enfin le marigot des Maringouins; on ne tarda pas à apercevoir le clocher de Saint-Louis.

Bientôt même l'écho prolongé de sa voix métallique arriva jusqu'aux oreilles de la caravane.

A ce bruit, les Européens jetèrent un cri joyeux.

André Lambert seul était redevenu triste.

— Pourquoi donc ces cloches sonnent-elles?... avait-il murmuré tout bas.

— Enfant, murmura le vieux marquis de Torellas, elles sonneront bientôt pour votre mariage avec Marie!

A ces mots, pourquoi donc André Lambert éprouva-t-il un frissonnement soudain?...

La caravane cependant avançait toujours.

On entra dans la plaine dont la ville est entourée.

Là, les Ouadlims s'arrêtèrent et dressèrent leurs tentes afin d'attendre la récompense promise pour le rapatriement des naufragés.

Sous la conduite de Réginald Karnay, les naufragés continuèrent leur route et ne tardèrent pas à entrer dans la ville.

Chose étrange, au lieu de l'empressement auquel on avait droit de s'attendre, personne n'accourait au-devant de la caravane.

Les faubourgs, pour ainsi dire, semblaient déserts.

A peine quelques rares fenêtres s'ouvraient-elles sur la façade des maisons à demi closes; à peine quelques esclaves montraient-ils leurs visages étonnés dans l'entre-bâillement des portes.

Évidemment la foule s'était portée ailleurs.

Dans le lointain, les cloches continuaient de sonner.

La caravane poursuivit son chemin vers la place de l'église.

Un peu plus loin, on commença à rencontrer quelques Français et quelques Anglais, qui tous semblaient se hâter dans la même direction et qui, après avoir sympathiquement accueilli les survivants de *la Méduse*, se réunirent à eux et les escortèrent.

A mesure qu'on avançait, la foule devenait de plus en plus compacte.

Au moment où la caravane déboucha sur la place, une clameur sympathique pour aux s'en éleva, une véritable ovation.

Mais cet enthousiasme s'éteignit presque aussitôt, et tout le monde à la fois se retourna vers l'église, dont la grande porte venait tout à coup de se rouvrir à deux battants.

Les cloches qui, depuis quelques minutes, s'étaient tues, recommencèrent en même temps à éparpiller leur joyeux carillon dans les airs.

Un long reflux qui s'opéra soudainement dans la foule, empêcha les naufragés d'avancer davantage; ils firent halte et, comme tout le monde, ils regardèrent.

André Lambert se trouvait placé au premier rang.

Un brillant cortége commençait cependant à sortir de l'église.

Ce furent d'abord les officiers anglais et français; l'état-major de *la Méduse*, ayant en tête M. de Chaumareys; la plupart des fonctionnaires de la colonie en grand uniforme; tout ce que le Sénégal contenait de riche et de puissant se trouva réuni bientôt sous le porche de l'église.

Au milieu de cette foule brillante, on ne tarda pas à entrevoir la blanche toilette de l'héroïne de la fête.

Plus de doute, cette fête c'était un mariage.

Bientôt enfin, la mariée apparut sur le seuil resplendissant de soleil.

A cette vue, un murmure d'admiration circula dans toute la foule.

Au milieu de ce murmure, un cri de désespoir retentit tout à coup.

Ce cri, c'était André Lambert qui l'avait jeté.

Dans la mariée qui sortait de l'église, il venait de reconnaître Marie d'Esparville

Dans l'époux triomphant auquel elle venait d'enchaîner à jamais sa vie, il venait de reconnaître le marquis de Torellas.

Pauvre André Lambert... il arrivait une heure trop tard!...

CHAPITRE XXIV.

Soirée de noces.

A l'exception des dix-sept naufragés restés à bord de *la Méduse*, et parmi lesquels se trouvait le vieux Jacques Fauqua, tous ceux qui survivaient à ce grand drame maritime se trouvaient donc réunis dans la ville de Saint-Louis.

Ceux qui faisaient partie des deux caravanes avaient été recueillis par les plus riches habitants de la colonie.

André Lambert, Wilhelm, Kummer, Emmanuel et le sergent Jolibois avaient trouvé un généreux asile dans la splendide habitation de Réginald Karney.

Là aussi était le vieux marquis de Torellas.

Vainement il avait cherché à ranimer le courage d'André Lambert. Que pouvait-il maintenant pour lui? Le fils de la Mauresse n'avait-il pas tout prévu? Et par cela même qu'il était l'époux de Marie d'Esparville, ne devenait-il pas inattaquable?

Quelques heures à peine s'étaient écoulées depuis la scène de la place de l'église.

André Lambert était tout d'abord tombé sans mouvement et comme frappé de la foudre.

C'était dans cet état qu'on l'avait transporté chez le gentleman sénégambien.

Lorsqu'il eut repris ses sens, lorsque chacun de ses amis lui eut tour à tour apporté le tribut de quelques consolantes paroles, le pauvre jeune homme fit signe qu'on se tût, réfléchit quelques instants, parut concevoir une secrète résolution; puis, comme frappé d'une réminiscence soudaine, il demanda d'une voix anxieuse si l'on avait des nouvelles des naufragés du radeau.

On lui répondit que quinze seulement de ces malheureux avaient été ramenés à l'hôpital de Saint-Louis, et, sur une seconde interrogation, que dans le nombre se trouvait maître Courtade.

— Dieu soit béni!... s'écria André Lambert; mon vieux Courtade m'est rendu!... J'ai besoin de lui; je veux le voir à l'instant!

Et il se leva.

Les forces ne lui étaient pas encore suffisamment revenues. Il pâlit, il chancela.

— Restez ici! dit vivement Réginald; je cours à l'hospice. Si maître Courtade ne peut pas marcher encore, je vais le faire apporter à l'instant ici.

— Je vous accompagne! dit le vieux marquis de Torellas, qui voulait s'entendre avec le tout-puissant Anglais sur quelque ressource désespérée qui venait de surgir dans son esprit.

Un quart d'heure plus tard, ils sonnaient tous les deux à la porte de l'hôpital.

Ici nous reprenons purement et simplement le récit de maître Courtade.

Depuis une semaine, dit-il, mes quatorze compagnons et moi, nous étions installés dans une même et grande salle. La plupart n'avaient pas encore quitté leurs couches douloureuses. Quelques-uns commençaient à se lever; j'étais de ceux-là.

Bien des fois déjà, chaque jour, presque à chaque heure, j'avais demandé si l'on n'avait pas recueilli quelques indices touchant André Lambert. Et comme rien encore, absolument rien, n'avait été découvert relativement à lui, je le croyais enseveli au fond de la mer.

J'étais donc assis tranquillement sur la rebord de ma couchette; je pensais à mon pauvre capitaine; je pleurais.

Tout à coup deux hommes s'approchent de moi, deux hommes qui m'étaient parfaitement inconnus.

— Maître Courtade, me dirent-ils, nous venons vous chercher de la part du capitaine André Lambert.

Je crus avoir mal entendu, je me le fis répéter.

Mais non, c'était vrai, bien vrai... Vivant... il était vivant!... il était sauvé!... il me demandait... et je faillis mourir de joie!...

— Venez, venez!... conduisez-moi!... criai-je aux deux inconnus.

Mais au moment de les suivre, ou plutôt de les précéder, je me ressouvins d'une certaine petite cassette que j'avais précieusement cachée sous mon traversin, car c'était un dépôt d'André Lambert, un dépôt des plus importants, et que je devais songer tout d'abord à remettre entre ses mains.

Mais ma main tremblait si fort en ce moment, que la cassette tomba sur les dalles et s'ouvrit.

Elle contenait non-seulement les papiers de mon capitaine, mais encore les langes armoriés, la décoration étrangère et les verroteries sauvages trouvés dans son berceau.

Ces différents objets s'éparpillèrent sur le carreau.

A leur vue, l'un des deux inconnus jeta soudain un cri étrange, s'agenouilla vivement au pied de la cassette, et, d'une main tremblante d'émotion, ramassa successivement le collier, la décoration et les langes.

— De qui tenez-vous cela? demandait en même temps le vieillard; monsieur, monsieur, de qui tenez-vous cela?

En quelques mots, je racontai tout.

Puis, je voulus reprendre la cassette et y renfermer les reliques.

— Non, non, balbutia convulsivement le vieillard; laissez-moi tout ceci, monsieur, et parlez... parlez encore!...

J'allais m'y refuser nettement, tant mon impatience de rejoindre André était grande.

Par bonheur, un troisième personnage entrait en ce moment dans la salle.

— Tenez, dis-je vivement, voici M. Wilhelm Kummer qui en sait plus que moi sur la mystérieuse origine d'André Lambert et qui ne se refusera pas à vous donner de plus amples explications. Mais d'abord, rendez-moi tout ceci!...

Le vieillard refusa de nouveau.

J'allais insister.

M. Kummer me répondit de tout et je m'empressai de suivre l'autre étranger.

A l'extrémité de la vaste salle un nouvel obstacle devait nous arrêter quelques minutes encore.

Au moment où j'allais franchir le seuil, un bras noir me barra tout à coup le passage et la voix du nègre Boule-de-Neige s'écria:

— Courtaude pas sortir, ou Boule-de-Neige sortir aussi... Le directeur l'a promis... Tous ou personne!... Boule-de-Neige vouloir sortir... oh! oui, sortir aujourd'hui!...

A ces clameurs, le directeur accourut; mais il ne parvint à calmer le nègre que par la promesse formelle qu'il sortirait le soir même.

Jamais sur visage humain, fût-ce un visage noir, je n'avais vu pareille exaltation, jamais surtout plus féroce regard. Et lorsque le nègre retourna en grondant sur sa couche, sous les couvertures soulevées par sa main convulsive, il me sembla entrevoir briller comme la lame d'un long couteau africain.

Nous sortîmes.

Quelques minutes plus tard, j'étreignais dans mes bras mon pauvre capitaine Lambert.

Lorsque ces premiers transports de joie se furent calmés, André me prit à part, et d'une voix profonde:

— Te souviens-tu, murmura-t-il, d'une nuit où cet insolent Torellas m'a dit, à bord de *la Méduse*: Lorsque nous serons à terre, le soldat Pierre Rigaud voudra-t-il redevenir pour moi le capitaine André Lambert?...

— Si je m'en souviens?...

— Eh bien, va le trouver à l'instant; va lui dire que je lui demande, non pas son jour, non pas son heure... Je veux que ce soit aujourd'hui, ce soir... mais le lieu du combat et les armes!

— Suffit! mon capitaine; on connaît ce genre de commissions-là!

Et je me dirigeai vers l'hôtel qu'on m'indiqua comme étant celui du marquis de Torellas.

C'était un véritable palais colonial, où le luxe sénégambien éclatait de toutes parts. De plus, il y avait grande fête, ce jour-là.

On me fit attendre dans une sorte d'antichambre.

Des domestiques passaient et repassaient devant moi. Je demandai à l'un d'eux quelle était cette fête. On me répondit qu'il s'agissait d'un mariage.

— Un mariage?...

Au même instant, au fond d'une galerie tout enguirlandée de fleurs, j'entrevis passer Marie d'Esparville en robe blanche et la couronne de fleurs d'oranger au front.

Alors seulement je compris tout.

Pauvre André Lambert!... Et moi qui tout à l'heure attribuais sa pâleur et son agitation fiévreuse aux fatigues et aux souffrances qui ont suivi le naufrage. Pauvre André, comme il doit souffrir, lui qui l'aimait tant!... Comme il doit impatiemment désirer ce combat, cette vengeance!...

J'insistai donc pour parler au Torellas.

On m'introduisit enfin auprès de lui.

Froidement, militairement, je répétai les paroles dont mon capitaine m'avait fait l'écho.

— Ah!... sourit avec un amer dédain son affreux rival; ah! très-bien... je m'y attendais! Je ne refuse pas, loin de là; mais aujourd'hui...

— Mon capitaine exige précisément que le duel ait lieu ce soir.

— Ce soir?... Allons!... Je comprends et je consens! Mais de quelle façon nous y prendre pour ne point être dérangés, un jour comme celui-ci?

Durant quelques secondes, il parut réfléchir.

Puis, de l'air d'un homme qui vient de trouver son affaire, il sonna un domestique et lui donna un ordre dont tout d'abord je ne compris pas le sens.

Durant l'absence du laquais, le fils de la Mauresse s'expliqua.

Un parc immense tenait à l'habitation et, toujours entouré de murailles, s'étendait jusqu'à un coude assez éloigné de la rivière. En cet endroit se trouvait une porte. Le domestique était allé en querir la clef.

Torellas ne tarda pas à me la remettre entre les mains et termina ainsi notre entrevue:

— Ce soir, à huit heures, le capitaine Lambert peut venir par cette porte avec ses témoins. Avec les miens, je l'attendrai de l'autre côté du mur. Cette partie du parc sera complétement déserte et comme la rivière coule à deux pas large et profonde, le vaincu aura tout naturellement sa tombe préparée d'avance. A ce soir donc... Je choisis l'épée!

Et d'un geste hautain il me congédia.

Je courus rapporter sa réponse à André Lambert.

En m'écoutant, il sortit peu à peu de la douloureuse torpeur dans laquelle il semblait plongé; et, quand j'eus tout dit, il laissa éclater le cri rauque d'une joie farouche.

Puis, comme il craignait quelque empêchement de la part de ses amis, il se confia au seul Emmanuel qui devait lui servir de second témoin, et tous les trois nous sortîmes immédiatement de l'habitation.

Avant de partir cependant, André s'était ravisé tout à coup, il était rentré un instant afin de laisser quelques lignes d'adieu au noble vieillard dont il allait peut-être tuer l'indigne fils.

En passant devant l'église où, le matin même, Marie d'Esparville avait été mariée, André Lambert nous demanda la permission d'y entrer.

Emmanuel et moi, nous le suivîmes.

Il s'agenouilla, il pria, il pleura.

Debout à ses côtés, nous aussi nous priâmes.

Puis, évitant de passer par les rues trop fréquentées, nous sortîmes de Saint-Louis.

Il pouvait être environ cinq heures du soir: il nous restait donc trois heures à attendre.

Personne de nous n'avait rien pris depuis le matin. Une sorte de cabaret isolé se trouva sur notre route. Je contraignis André à y faire halte et à reprendre quelques forces.

Le cabaretier, qui était en même temps pêcheur, possédait une barque. Je la lui louai sous le prétexte d'une promenade sur le fleuve, et de cette façon nous le remontâmes.

Après avoir ramé durant à peu près une heure, je reconnus enfin les grands arbres dont m'avait parlé le fils de la Mauresse, la muraille élevée, la porte de couleur brunâtre.

Je ne me trompais pas, la clef allait parfaitement dans la serrure.

Après avoir fait passer mes deux compagnons, je refermai la porte derrière moi.

Bien qu'il fût environ huit heures, nos adversaires n'étaient point encore arrivés.

Je déposai contre un palmier les deux espadons que j'avais portés jusqu'alors, et je procédai à l'inspection du terrain.

Le fils de Fulmen avait dit vrai: non-seulement cet endroit du parc était complétement désert, mais encore il avait tous les aspects d'une forêt vierge.

Grands arbres africains, gigantesque feuillage, lianes suspendues, folles végétations, tout contribuait à donner à ce lieu un aspect grandiose et sauvage.

Après avoir fait quelques pas, nous découvrîmes une petite clairière qu'entourait de tous côtés un rempart de verdure et que tapissait une herbe courte et drue.

Entre nous fut échangé un regard qui voulait dire:

— Ce sera là !

Je retournai prendre les deux espadons et je les plantai dans l'herbe au milieu de la clairière.

Nous n'attendîmes pas longtemps.

Un bruit de pas se fit entendre, le feuillage s'écarta, le fils de la Mauresse parut.

Il était accompagné par deux des officiers de *la Méduse*.

Les témoins s'avancèrent à la rencontre les uns des autres et se saluèrent.

A peine les deux adversaires inclinèrent-ils le front; ils s'entre-regardaient.

L'un des officiers voulut tenter quelques paroles pacificatrices.

Par un même geste les deux combattants l'arrêtèrent.

Ce n'était pas là une de ces affaires qui peuvent s'arranger: c'était un duel à mort.

Un seul mot, un seul regard suffirent pour faire comprendre à tous la gravité de la situation.

Les deux implacables ennemis jetèrent habit bas, saisirent chacun une épée, la firent ployer sur le sol et se placèrent en face l'un de l'autre.

— Allez! crièrent en même temps nos quatre voix.

Les épées aussitôt s'engagèrent.

Oh! ce fut un terrible combat!

Même force des deux côtés, même acharnement, même colère.

Depuis quelques instants déjà, les deux espadons se tordaient, s'enlaçaient tour à tour, ainsi que des serpents, ou bien traçaient leurs rapides éclairs avec l'étincelante fulguration de l'éclair.

Tout à coup ce cri retentit dans le lointain :

— Arrêtez!... arrêtez!...

Dans l'appréhension d'un empêchement quelconque, les deux combattants redoublèrent de rage.

Une seconde fois, le même cri se répéta; puis, Wilhelm Kummer apparut tout à coup dans la clairière.

Derrière lui se précipite le vieillard auquel j'avais dû laisser la cassette, et qui, dans ce moment encore, agitait dans ses tremblantes mains les différentes reliques qu'elle avait contenues.

— Arrêtez!... dit-il à son tour; ce combat est devenu impossible. Vous êtes mes fils tous les deux... vous êtes frères!

Ce vieillard, ai-je besoin de le dire, c'était le marquis de Torellas.

A cette révélation inattendue, les deux adversaires s'étaient soudainement éloignés l'un de l'autre.

André Lambert n'eut pas un seul instant d'hésitation ni de doute. Tous les pressentiments de son cœur l'avaient déjà préparé à cette joie : c'était bien là son père!

Chez le fils de la Mauresse, au contraire, c'était de la terreur. En voyant surgir tout à coup devant lui ce père qu'il avait si cruellement persécuté, ce père que peut-être il espérait mort, il crut tout d'abord à l'apparition d'un fantôme.

Quelques secondes s'écoulèrent ainsi.

Déjà la même pensée renaissait dans le cerveau troublé des deux frères rivaux... Marie d'Esparville!

Elle n'en était pas moins perdue pour André.

Pour l'autre, au contraire, pour son mari, elle devenait une garantie d'impunité.

Tout à coup un nouvel événement, un nouveau coup de foudre vint changer la face des choses.

Une seconde fois le feuillage s'écarta, à quelques pas en arrière de l'endroit vers lequel avait reculé le fils de Fulmen.

Un homme, un noir, se précipita soudainement sur lui et le frappa en pleine poitrine.

Ce nègre c'était Boule-de-Neige.

— Lui avoir coupé amarre... cria-t-il; moi pas son frère... Moi venger enfin les naufragés de *la Méduse!*...

Et il brandissait avec un sauvage orgueil son long couteau rougi de sang.

L'époux de Marie d'Esparville était tombé sans un cri, sans un mouvement.

On s'empressa vers lui, on le releva...

Il était mort!...

CHAPITRE XXV.

Conclusion.

Une année plus tard, un triple mariage se célébrait dans la principale église de Saint-Louis.

Emmanuel et Denise... Wilhelm Kummer et Lucie... André Lambert et Marie d'Esparville, qui, pour la seconde fois, redevenait marquise de Torellas.

André avait été officiellement reconnu par son père.

C'était l'abbé Savinien qui officiait.

Au milieu de toute cette foule riche et titrée, j'avais ma place cependant, et l'une des premières encore... j'étais le témoin de mon capitaine. Il l'avait voulu ainsi, et sur son contrat de mariage on pourrait encore retrouver la signature de maître Courtade.

. . . .

Durant quelques années, je restai au Sénégal avec cette nombreuse et bien aimée famille; puis je revins en France avec elle.

C'est un malheur de vivre trop vieux. J'ai vu mourir tour à tour tous ceux que j'aimais.

Mais je ne suis pas oublié de leurs enfants ni de leurs petits-enfants.

Hier encore, on est venu me visiter dans ma retraite.

. . . .

Quelques mots encore sur les autres personnages de ce long récit.

Parmi les survivants de *la Méduse*, la plupart retournèrent en Europe.

Quelques-uns demeurèrent au Sénégal.

Un même, Boule-de-Neige, s'en retourna au désert avec les Ouadlims.

A son retour en France, M. de Chaumareys fut cité devant un conseil de guerre maritime, reconnu coupable d'avoir causé la perte de la frégate *la Méduse*, et, comme tel, condamné à trois ans de prison militaire, aux frais de la procédure, et à être rayé de la liste des officiers de la marine française, dans laquelle il ne pouvait plus désormais servir.

Tel fut le châtiment.

Quant aux récompenses, elles furent à peu près nulles pour tous ceux qui avaient montré du courage ou de l'habileté dans le sauvetage des naufragés.

Quant aux justes indemnités dues à ceux qui avaient souffert, il n'en fut même pas question.

Le gouvernement d'alors chercha, par tous les moyens possibles, à étouffer cette affaire, et se montra même cruel envers les quelques malheureux qui osèrent protester hautement au nom de tous.

L'histoire des persécutions qu'eurent à subir MM. Corréard et Savigny pourrait en être au besoin la triste preuve.

Mais le temps a passé sur toutes ces choses, et nous ne sommes pas de ceux qui se plaisent aux récriminations envers des partis vaincus.

Disons seulement qu'il fallut que la charité publique vint en aide à tant de malheureux.

Une souscription de vingt mille francs allégea leurs misères.

Pour immortaliser leurs souffrances, ils ont eu le pinceau de Géricault.

Avec maître Courtade, il ne restait plus de cette lamentable catastrophe maritime que deux personnes :

M. Griffon du Bellay, commissaire de marine, demeurant à Rochefort-sur-mer,

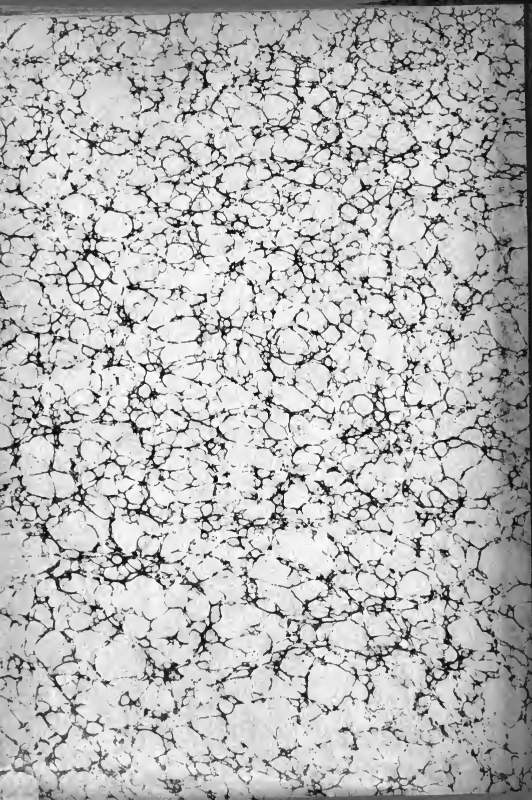
Et M. Coudein, capitaine de vaisseau en retraite, à la Tremblade (Charente-Inférieure).

Ce sont aujourd'hui les deux derniers survivants du radeau de *la Méduse*.

FIN.



VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF, RUE DU PLESSIS, 59.






BIBLIOT